

**Et il a neigé sur le
Fjord (Majesty)
(French Edition)**

Laetitia Arnould

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAETITIA ARNOULD

ET IL A,
NEIGÉ
SUR LE
FJORD




MAJESTY
GLORIANA

- [9782378970857_txt](#)

Laetitia Arnould
et il a
neigé sur le
fjord



GLORIANA ÉDITIONS

Collection Majesty

Dirigée par Louis Diguët

Directrice de collection : Isabelle Sasselli

Correction par Ophélie Domingues

Collection : Majesty.

Et il a neigé sur le Fjord - Inédit

© 2019 - Laetitia Arnould

© 2019, Gloriana Editions

Couverture © 2019, London Montgomery, pour le compte de Gloriana éditions

Laetitia Arnould
et il a
neigé sur le
fjord



*À ma douce maman
À mon inénarrable famille
À Orion et ses pitreries shibesques
Aux étoiles qui scintillent et aux aurores boréales...*

1

Un talon cassé

Le trolleybus émet la même série de sons à chaque arrêt. Il grince, siffle, gronde, tandis que la porte s'ouvre dans un souffle rauque de dragon en colère, qui régurgite une partie indigeste de ses passagers. Comme chaque matin, je descends sur la place Winston Churchill. Sans faire d'embarquée et dans un bruissement serein, le trolleybus repart vers la gare des Bénédictins. Sans moi.

Il me reste quelques mètres à parcourir à pied avant de rejoindre l'agence de publicité dans laquelle je travaille depuis cet été. Ne me demandez pas ce que je faisais avant, ma vie professionnelle n'est qu'une suite incompréhensible de jobs sans aucun lien et sans rapport avec mes passions ou mes études en histoire de l'art.

Alors qu'un klaxon retentit au loin, j'observe distraitement les passants. L'espace d'un instant, je me demande quelle vie est la leur. S'ils sont heureux ou tristes. Si l'approche des fêtes de fin d'année les met en joie ou les déprime.

En ce qui me concerne, je ne saurais même pas répondre à cette question. J'ai longtemps adoré Noël. Je l'ai longtemps attendu, dans une impatience infantile qui me faisait trépigner. J'ai longtemps espéré des miracles, tous plus farfelus les uns que les autres. Et puis, un jour, je me suis lassée de cette fête. Détachée serait le mot exact. Aujourd'hui, le jour de Noël ne signifie plus grand chose pour moi ; il se résume à des vitrines commerçantes plus aguicheuses les unes que les autres, à des spams à n'en plus finir et à une surabondance de décorations, souvent de mauvais goût – sérieusement, vous aimez les pères Noël dénudés ou les sapins fuchsia, vous ? Moi, pas du tout.

Nous sommes le premier décembre et c'est le premier jour de l'Avent.

Déjà, je ressens les prémices de cette frénésie qui s'empare des foules. J'estime à juste titre que la saison du chantage au père Noël a commencé et j'imagine les sempiternelles tergiversations autour des cadeaux, des menus, des invités...

Nous y sommes.

Nous venons de faire ce premier pas vers les fiévreuses et consternantes fêtes de fin d'année.

C'est du moins mon avis.

Je traverse une rue passante, loin des quartiers de Limoges que je préfère ; je n'aurais pas dit non pour une flânerie matinale dans la rue Huchette, avec ses jolies bâtisses médiévales. Ici, il y a surtout des bureaux, des enseignes modernes et clinquantes, quelques commerces. Je passe devant un magasin de prêt-à-porter. Si les vêtements exposés sur des mannequins en plastique laqué noir sont plutôt jolis, je suis consternée par le décorum lugubre qui est sensé les mettre en avant : guirlandes pailletées noires et sapin noir brillant, qui trône dans la vitrine. Si c'est ainsi que l'on voit Noël, aujourd'hui, je ne suis pas très étonnée de me sentir d'humeur un peu plus morose chaque année.

Une petite brise se lève et je resserre mon écharpe vert émeraude autour de mon cou. Ce matin, il fait plus froid que la veille au soir. Je débouche sur le trottoir d'une autre rue et je bifurque pour arriver aux portes du local où je me rends chaque matin, depuis plus de six mois. À ce moment précis, je suis encore loin d'imaginer que le premier jour de ce mois de décembre risque d'être autre chose qu'un chiffre impair sur un calendrier, ou le commencement d'une course au Noël parfait.

À peine j'entre dans le hall d'accueil, encore encombrée de mon manteau rouge boutonné jusqu'au menton, qu'une collègue m'apprend que je suis convoquée dans le bureau de la directrice des ressources humaines : la pince-sans-rire Elizabeth Bonnet – il y a des noms qui ne s'inventent pas.

Je ne peux retenir un soupir.

— Super ! Bonjour quand même, Elsa !

Rouge d'embarras, la prénommée Elsa m'adresse un bref signe de tête avant de mettre le plus de distance possible avec moi, comme si j'étais brutalement devenue porteuse d'une maladie hyper contagieuse et incurable.

— O.K... Bon, allons-y ! m'encouragé-je.

Sans ôter mon écharpe, je longe un couloir flanqué de vitres d'atelier. Mon souffle dépose un voile de buée sur mes lunettes et je m'empresse de les retirer avant d'arriver devant la DRH. Je presse le pas et je me cache le visage en passant à côté du bureau de ce *cher* Anthony – ressentez, au passage, toute l'ironie que je mets dans le mot

« cher ».

À mon grand désarroi, ce *cher* Anthony, justement, choisit cet instant pour sortir de son bureau et me barrer la route, une tasse de café à la main. Je le soupçonne fortement de m'avoir attendue.

— Salut, miss Éléonore !

Je déteste d'emblée le sourire qu'il me lance et je dois me mordre la langue pour m'empêcher de prononcer autre chose qu'un bonjour froid, mais poli.

Anthony me regarde de haut en bas, grossier à souhait. Puis il pointe un doigt sur moi, de sa main qui tient la tasse.

— Dis donc, ça te va super bien d'enlever tes affreuses binocles, de temps en temps ! s'esclaffe-t-il. Tu parais bien moins *rigide*, comme ça !

Par le mot « rigide », je comprends qu'il n'a toujours pas digéré le fait que je n'ai pas répondu favorablement à ses plaisanteries graveleuses et à ses avances, quelques jours après mon arrivée à l'agence. À l'époque, il avait jugé mon port de lunettes « sexy » et non pas « rigide ». Comme quoi, les imbéciles aussi changent d'avis !

Je hausse les épaules, agacée plus que heurtée par ses propos.

— Si tu le dis...

Pour lui échapper, je fais un détour sur la moquette bleue du couloir. Tout au bout, se trouvent les pièces redoutées dans lesquelles siègent les « grands » de ce microcosme bureaucratique.

Je n'ai pas fait un mètre qu'Anthony me retient par la manche de mon manteau.

D'un geste vif, je me dégage de sa poigne et je le fusille du regard.

— Quoi, encore ?!

Il lève les mains en signe de reddition.

— Je voulais juste te prévenir qu'il y a des croissants et des chocolatinas à la salle de pause. C'est l'anniversaire de Laure et elle a apporté...

— Oui, eh bien, pour l'heure, j'ai d'autres chats à fouetter ! le coupé-je. D'ailleurs, j'ai déjà dit que je trouvais cette coutume complètement idiote ! Puisque c'est l'anniversaire de Laure, pourquoi est-ce à elle d'apporter des bonbecs ou des viennoiseries ? C'est son anniversaire qu'on célèbre, ça devrait être aux autres de la gâter, pas l'inverse. En plus, cette pauvre Laure ne bosse qu'à mi-temps et peine à joindre les deux bouts. Si j'étais à sa place, je ne dépenserais pas un sou pour remplir le gosier d'hypocrites qui me lancent de grands sourires pour avoir une chocolatine gratis, alors que les autres jours, ils m'ignorent !

— Que... ? Quoi ?!

Ma diatribe achevée, j'inspire un bon coup et je hoche la tête, satisfaite de voir ce *cher* Anthony affublé d'une bouche béante de

poisson rouge, qui me scrute un instant avant de tourner les talons sans répliquer, vexé.

Une vingtaine de secondes plus tard, écharpe à la main, j'arrive devant la porte du bureau de la DRH. Je lève la main et frappe trois coups.

— Entrez !

Tout en m'armant d'un sourire des plus diplomatiques, je m'engage dans le bureau d'Elizabeth Bonnet. Je prends place sur le siège qu'elle m'offre et je la remercie, trop polie pour paraître honnête. Néanmoins, ma courtoisie feinte ne m'empêche pas de faire du poing dans la poche. Je ne porte pas particulièrement Elizabeth dans mon cœur et je ne m'attends à rien de bon avec cet entretien.

— Très bien, mademoiselle Mersange, je vous ai convoquée à propos de votre contrat, commence-t-elle en joignant ses mains derrière le clavier de son ordinateur.

Les miennes se crispent aussitôt sur mon écharpe.

Si la DRH tourne d'abord autour du pot, à grand renfort de sourires hypocrites et de croisements et décroisements de ses longs doigts étiques, elle finit par arriver, fatalement, aux mots que je redoute d'entendre depuis mon arrivée à l'agence.

Mon contrat finit au trente novembre.

Je n'ai plus d'emploi.

Et Elizabeth Bonnet a attendu le lendemain de ce jour fatidique pour me le dire. Est-ce que c'est correct, légal, respectueux ? Je ne le pense pas. Elle aurait quand même pu me prévenir plus tôt !

Je déglutis pour faire passer l'information.

— Ai-je mal fait mon travail ? marmonné-je. N'ai-je pas été suffisamment créative ou assidue ?

Comme Elizabeth ne dit rien, j'insiste, en montant un peu le volume, cette fois :

— Suis-je arrivée en retard une seule fois ? Ai-je fait preuve d'insubordination ? Non ! Pourtant, vous me virez ! Comme ça ! Sans raison ! Et surtout sans prévenir !

— Pas sans raison, susurre-t-elle.

Nouveau croisement de doigts.

— L'entreprise doit faire face aux baisses conséquentes de son chiffre d'affaire, poursuit-elle. Une chute qui est le résultat des manifestations de ces quinze derniers jours, il fallait bien s'y attendre. Afin de maintenir l'entreprise à flot, monsieur Dupuy a opté pour la compression de personnel. Vous êtes la dernière arrivée dans l'entreprise...

— Et par conséquent, la première éjectée ! constaté-je amèrement. Ça va, c'est bon, j'ai compris !

Je n'attends pas qu'on me le dise, je me relève d'un coup et je

pivote sur moi-même.

Elizabeth Bonnet n'en a pas fini mais je m'en moque. Sourde à son complément d'explications qui n'en sont pas pour moi, j'ai déjà rouvert la porte de son bureau. Le pas vif, je rejoins le mien – enfin, celui qui était le mien – dans le tourbillon de mon manteau rouge. Je traverse le couloir dans le sens opposé, tout en évitant soigneusement de me faire voir par le chef de production aux œillades intempestives et ridicules. Car il m'en réserve dès qu'il me voit, sérieusement convaincu que je ne pourrai pas longtemps résister à son « charme ». À côté de lui, Anthony paraîtrait presque charmant ! J'ai bien dit *presque*.

— Hé salut ! fait ma collègue Julie en me voyant arriver.

Je lui adresse à peine un hochement de tête et elle lève un sourcil.

— Euh... Éléonore ? Tu fais quoi, là ?

De toute évidence, Elsa n'a pas répandu la nouvelle de ma convocation chez la très redoutée Elizabeth Bonnet. Intérieurement, je salue sa discrétion sans faille.

Avec des gestes saccadés, je vide un carton de ramettes de papier pour le remplir d'affaires personnelles. Je suis mise à la porte et je n'ai pas spécialement envie de le chanter autour de moi. Je n'ai pas plus envie d'en toucher mot à Julie ; elle est de ce genre de fille qui fait semblant de t'adorer mais te torpille par-derrière à la moindre occasion. Par deux fois, elle a attiré les louanges sur elle pour un travail qui résultait de ma seule ingéniosité. La dernière en date, c'était pour une publicité de vêtements Softshell : j'avais eu l'idée de faire tourner le spot au cœur de l'Auvergne, dans un décor qui avait plu à toute l'équipe ainsi qu'au commanditaire. Enfin, bref ! Cela n'a plus d'importance aujourd'hui.

— Tu fais quoi, exactement ? répète Julie, un crayon mâchouillé posé contre sa lèvre inférieure.

— Eh bien... Comme tu le vois, je range mon pot à crayon, mon ordinateur, mes carnets d'idées, mes stylos, mes cartes postales, ma figurine Funko Pop et mes trombones XXL en couleur. Le reste ne m'appartient pas, tu pourras te jeter dessus !

Julie prend un air offusqué.

— Pardon ? Je ne comprends pas...

— Laisse tomber ! grommelé-je en soufflant sur une boucle brune qui s'échappe de ma coiffure relevée, à la manière d'un serpent en colère.

Je vérifie brièvement le contenu de mon carton.

Tout est là. Je n'oublie rien. Je ne laisserai aucune trace de mon passage ici. Peut-être est-ce mieux, ainsi ?

Je relève la tête. À cet instant, je remarque que Julie n'est pas la seule à me regarder avec des yeux ronds. Mes collègues doivent penser

que je suis folle, ou que je démissionne. En tout cas, aucun ne paraît comprendre ce qu'il m'arrive. Et franchement, je n'en ai rien à faire.

Sans aucune explication, je lance à la cantonade :

— Allez, bon vent !

Carton sous le bras, je passe mon écharpe par-dessus mon épaule et je m'éloigne des bureaux, avec la démarche digne et fière d'une reine offensée.

Pourtant, en moi, c'est la panique, le grand chambardement. C'est le doute qui reprend du service. La perspective de longues heures à poireauter chez Pôle Emploi, d'annonces à éplucher, de candidatures à envoyer. C'est l'angoisse à l'idée d'entendre les futurs reproches de mes parents. Et toujours, ce sentiment d'échec, cette impression que je ne suis bonne à rien, nulle en tout et que je ne trouverai jamais ma place sur cette fichue Terre.

C'est avec ce débordement d'optimisme que j'entends la porte à ouverture automatique émettre un bruit désagréable. Voilà, je m'apprête à tourner définitivement la page de ce chapitre professionnel. Et c'est à pile à ce moment, alors que je snobe mon entourage et que je me félicite de paraître si sereine et si régaliennne malgré mon trouble, que le talon de ma bottine droite, ce traître, me lâche d'un coup.

Adieu l'allure de reine offusquée ! Et bonjour à l'habituelle dégainée de binoclarde empotée, comme on m'appelait à l'école !

— Oh... !

Je laisse échapper un borborygme qui n'a rien de distingué, en même temps que j'essaie tant bien que mal de rétablir mon équilibre. Le tout sans laisser choir mes affaires, évidemment.

Ce que je parviens à faire relève de l'exploit, c'est un fait. Pourtant, il ne m'empêche pas de paraître moins gourde. Quand je me redresse, mon regard croise des sourires cachés et des airs interloqués. Intérieurement, j'ai envie que le sol se dérobe sous mes pieds pour que je disparaisse instantanément. Je me force à hausser les épaules, l'air de dire « et alors ?! ».

Trop consciente que ma démarche claudicante discrédite définitivement mon désir de dignité, je finis par passer la porte, qui entre-temps s'est ouverte et refermée une demi-douzaine de fois.

Une bourrasque me coupe le souffle et je retrouve aussitôt les basses températures de ce premier jour de décembre.

À une seconde de replonger au cœur de Limoges, je suffoque, moins à cause du vent que parce que je viens de prendre de plein fouet la triste réalité de ma vie. Hier encore, je ne pensais pas que le premier jour de l'avent serait synonyme de cartons et de sentiment d'échec cuisant, ni que la première case de mon calendrier se traduirait par la porte du bureau de la directrice des ressources

Un soupçon de cannelle

Panne d'ascenseur.

— C'est de mieux en mieux ! gémis-je.

Je songe aux six étages. Aux escaliers. J'en ai déjà des crampes aux mollets. Je laisse échapper un long soupir d'exaspération et je me débarrasse de mon carton, le temps d'ajuster la bandoulière de ma besace.

— Allez, ma vieille, du nerf !

Je suis trempée de sueur lorsque je pousse, une éternité plus tard, la porte de mon appartement deux pièces. Sans cesser de ronchonner contre le proprio, je me défais de mes bottines en les envoyant valser contre la porte – ça les apprendra à me faire un coup pareil ! Puis, comme je n'ai rien de mieux à faire dans l'immédiat, je suspends mon manteau et je me débarrasse de cette tenue BCBG que je porte bien qu'elle ne me ressemble pas du tout. J'enfile un vieux sweater, un caleçon en velours côtelé et des guêtres en laine doublées de fausse fourrure, puis je m'affale dans mon sofa, je me roule dans un plaid et j'attrape la télécommande. Mode autruche activé.

Juste avant que mon désespoir ne me tombe dessus et m'engloutisse, j'appuie sur la touche Netflix. Rapidement, force est de constater que je ne parviens à m'intéresser à rien. Alors je jette un coup d'œil distrait à ma médiathèque improvisée par un astucieux système d'échelles et de planches vissées ensemble. Sans conviction, je scrute les titres de mes films préférés. Je n'ai même pas envie de faire un marathon *Harry Potter* ou *Avengers*, ce qui, d'ordinaire, suffit à gommer les prémices d'une déprime post-perte d'emploi ou post-rupture amoureuse – ça, ça arrive beaucoup plus rarement, puisque la dernière remonte à trois ans et vingt-quatre jours. Je vous laisse faire le calcul et comprendre pourquoi Noël a décidément perdu de sa magie pour moi.

Mon regard oblique vers la droite, puis retourne au point de départ : la télé.

Cela ne fait que six mois que je vis dans cet immeuble, au sud de Limoges. J'aime bien l'espace cosy que j'ai réussi à créer dans cet appartement et j'étais bien décidée à y vivre aussi longtemps que possible. Maintenant, je doute de pouvoir continuer à payer mon loyer. Quelle galère ! Je ne peux tout de même pas quémander l'asile à mes parents ! Je les entends déjà jacasser sur mon incompétence, mon côté rêveur, mon manque d'ambition et mon incapacité à avoir une situation stable.

Que vais-je donc devenir ?

Comme je suis prête à fondre en larmes, j'attrape mon smartphone, le dernier Motorola sur lequel j'ai flashé le mois dernier – encore une dépense que j'aurais mieux fait d'éviter !

Mon index effleure l'écran, je fais défiler la liste des contacts. Dois-je appeler mes parents ? Leur demander conseil ? Non, certainement pas. Je redoute déjà le prochain réveillon de Noël auquel ils ne manqueront pas de m'inviter, comme chaque année, histoire de revenir sur mes échecs professionnels et sentimentaux.

— Pourquoi faudrait-il que je sois forcément une femme mariée à la carrière internationale pour qu'ils m'apprécient un peu ? murmuré-je pour moi-même.

Mon mobile m'échappe et s'enfonce dans le moelleux d'un coussin en fausse fourrure, choisi tout spécialement pour apporter une touche finale à la décoration scandinave de mon coin salon.

J'aimerais bien appeler Camille.

Je regarde l'heure.

Non. Mon amie, dont la carrière est confortablement assise, est encore au bureau à cette heure-ci.

Je me relève.

En état de stress, je ne parviens pas à rester immobile bien longtemps. Je fais les cent pas devant mon sofa – il faut que je fasse une trentaine d'allers-retours pour parvenir à cent pas. Sur des charbons ardents, je finis par me diriger vers la fenêtre et j'observe distraitemment les vies qui gravitent dans le quartier Ventadour. Là encore, rien de bien passionnant.

Au bout d'un moment qui me paraît d'une longueur interminable, je me retourne et file vers la cuisine. Là, je prends un verre, me souviens que je n'ai pas d'alcool – puisque j'ai toujours détesté ça, je le repose et opte pour un mug de taille conséquente. Avec des gestes d'automate, je me prépare un chocolat chaud d'anthologie.

Dehors, je remarque qu'il s'est mis à pleuvoir.

— Voilà qui est parfaitement raccord avec ce que je ressens ! lancé-je en levant ma tasse comme si je portais un toast.

Je surveille le filet de fumée qui s'échappe de la casserole, tout en remuant la préparation avec une cuillère en bois. Lorsque je juge le mélange lait-cacao prêt, je le verse dans ma tasse et parsème un peu de cannelle sur la mousse alléchante. Ça manque de guimauve pour être le parfait breuvage anti-morosité, mais l'odeur de la cannelle m'apporte toujours un sentiment de réconfort, qui, même s'il est minuscule, n'est pas négligeable.

Il n'est pas encore dix heures et Camille ne pourra pas décrocher son mobile avant midi. Alors, je ressaisis ma télécommande et je lance un épisode de la série *Umbrella Academy*, sur laquelle j'avais plutôt bien accroché.

Tu ferais mieux d'éplucher les offres d'emploi, me souffle une petite voix moralisatrice. Elle a raison. Je le sais. Mais pour l'heure, je préfère disparaître dans une bulle étrange, cachée sous mes fourrures, à respirer l'odeur de la cannelle en suivant plus ou moins les épisodes de cette série, que j'ai manqués.

Ce n'est qu'un peu avant quatorze heures que je parviens à joindre mon amie.

En parfaite assistante de direction, Camille est surbookée, et prend la majeure partie de ses repas sur le pouce.

— Tu sais que ma boss m'a demandé une dizaine de cafés ce matin ? Je suis sur les rotules ! scande-t-elle à l'autre bout du fil.

Je me cramponne à mon mobile comme à une bouée de sauvetage. Quand elle a terminé, je lâche d'un trait :

— Je me suis fait virer !

Un silence.

Le temps de réponse de mon amie me paraît anormalement long. Aussi, je me demande si elle a avalé quelque chose de travers, si on lui a volé son smartphone dernier cri ou si elle a un double appel. Enfin, j'entends un bruit d'ingestion pas très distingué et je comprends qu'elle est en train de siroter son thé glacé.

— Comment ça, tu t'es fait virer ?

— La DRH m'a convoquée ce matin, pour me dire que mon contrat se terminait là, comme ça. Je crois bien que je suis au bout de ma vie...

— Ouais, c'est plutôt moche, confirme Camille. C'est ça avec les CDI, le mot indéterminé m'a toujours paru louche ! Tu finis quand exactement ?

— Là, tout de suite ! Enfin, je suis partie du bureau après la convocation.

— C'est vraiment, vraiment moche...

La voix de Camille se perd un peu. Je la devine perdue en pleine réflexion.

— Mais c'est peut-être un mal pour un bien ! claironne-t-elle subitement.

— Que veux-tu dire ? demandé-je.

Une fois de plus, elle prend son temps pour répondre.

— Si tu veux mon avis, ma Léo, ce job ne te correspondait pas du tout.

— Quoi ? Je te rappelle que c'est toi qui me l'as trouvé !

— Bien sûr, il remplissait tous tes critères de recherche.

— Donc il me convenait !

— C'est toi qui le dis. Je te trouvais plus déprimée que jamais depuis que tu travaillais dans cette boîte. Léo... (Elle marque une courte pause.) Tu as besoin d'espace, de nature, de contact humain et

d'action. Les bureaux ne sont pas faits pour toi.

Je soupire. Au fond de moi, je sais qu'elle n'a pas tort. Dans cette agence de publicité, je peinais vraiment à me sentir là où je devais réellement être.

— Bon, reprend Camille. Qu'es-tu en train de faire, en ce moment ?

Je regarde autour de moi. Plaid, boîte de mouchoirs, télé en sourdine, rideaux tirés, tasse à moitié vide, dont la paroi intérieure porte les strates des différents niveaux de chocolat chaud ingurgité.

— Euh... je crois que je me morfonds.

— O.K. Ne bouge pas. J'ai peut-être une offre d'emploi à te proposer. C'est assez... spécial, mais... Bon. Je débarque chez toi à six heures pétantes, d'accord ? On discutera de tout ça et après, on se fera un marathon *Avengers* ! À moins que tu ne préfères regarder le tout dernier *Thor* avant ? On ne l'a vu qu'une seule fois.

— Tu ne bosses pas, demain ? je m'étonne.

— T'occupe ! J'apporte de quoi grignoter, avec une bouteille de vodka en prime !

Je glousse.

— Tu sais bien que je ne bois pas d'alcool !

— Ma fille, tu es vraiment désespérante !

— C'est celle qui dit qui est !

Elle s'esclaffe à son tour.

— Bon, dans ce cas, je te fais une réserve de cannelle ?

— Fais donc ça.

J'entends le rire de mon amie, transformé par la curieuse retransmission métallique de la ligne. Avant de raccrocher, je demande précipitamment :

— Ce job, c'est quoi, au fait ?

— Tu verras bien, mademoiselle la curieuse ! J'apporte aussi du coca. Je déteste ta foutue cannelle et le lait chaud ne me réussit pas du tout !

3

Une tache de chocolat

Ma pile de DVD est prête, le plateau télé aussi. Il ne manque plus que Camille et la soirée *On-se-remonte-le-moral* pourra officiellement commencer.

En retard, comme souvent car elle fait des heures supplémentaires sans gagner un centime de plus, mon amie arrive peu avant dix-neuf heures. Son sourire est particulièrement espiègle et elle brandit fièrement une bouteille de bière.

— Et ma cannelle ? lui demandé-je en faisant la moue.

Camille soupire.

— T'inquiète, *Mistinguett*, je ne l'ai pas oubliée.

Elle me fourre un pot de cannelle bio dans les mains et je m'empresse d'en saupoudrer un énième lait chocolaté. Je vais prendre deux kilos cette nuit, à ce train-là !

— Et ta vodka ?

Camille hausse les épaules.

— J'ai fait un compromis entre la vodka et le coca. La première trop forte et le deuxième vraiment pas assez.

Elle rit, je ris aussi, et je l'invite à se mettre à l'aise.

Dans une attitude aux antipodes de celle de la bureaucrate parfaitement soignée et pleine de bonnes manières qu'elle est en ville, Camille se laisse tomber sur mon canapé et s'installe en tailleur, mains posées sur ses genoux. Sa bière calée entre sa cuisse et un coussin, elle suit du regard chacun de mes mouvements.

Je prends l'air le plus détaché possible et je lâche par-dessus mon épaule :

— Alors, et cette offre un peu... spéciale ? C'est quoi, au juste ?

— Ouais, alors...

Camille se racle la gorge sans la moindre discrétion.

— Allons tout de suite au cœur du sujet, tu as raison.

Elle s'éclaircit encore un peu la voix.

— Bon... Tu es assise. Voilà.

Je lui tapote le bras.

— C'est bon, je suis prête à tout entendre. Même si c'est l'offre la plus loufoque de la terre, je crois qu'elle sera la bienvenue ! Vas-y, lance-toi !

— Même la plus loufoque, tu en es sûre ?

Je souris.

— Affirmatif ! Tu peux me proposer n'importe quoi. Sauf de me déguiser en renne pour offrir des chocolats à la patinoire, pour le compte d'une marque quelconque. Je me vois mal annoncer ça à mes parents.

Je me mets à rire en songeant à la tête qu'ils feraient. Camille, elle, pince les lèvres puis dodeline de la tête.

— Je ne suis pas sûre que tu vas aimer, alors... Ce que je te propose, c'est un contrat court mais plutôt sympa et bien rémunéré. En plus, ce job promet de belles découvertes, des rencontres, des nuits sous les flocons et un Noël loin d'ici ! Tu me suis ?

Camille a suscité mon intérêt, bien sûr. Mais je me demande à quel genre de poste elle peut bien faire allusion. Comme je la presse de m'en dire plus, ses doigts se mettent à pianoter sur un coussin.

— Il te faudra te décider vite, *miss*. C'est un copain de fac qui a partagé l'offre sur Facebook. Il connaît bien la boîte qui recrute, ainsi que l'employé à remplacer au pied levé.

— Oui d'accord, veux-tu bien cracher le morceau, maintenant ? C'est quoi ce job ?

Mon amie a un petit sourire et répond à toute vitesse :

— Il s'agit d'être lutin du père Noël pour une boîte en Finlande. À Rovaniemi, plus exactement. Il n'est pas nécessaire de parler le finnois, un anglais maîtrisé suffira. Et un français irréprochable, bien entendu. Même si le grand monsieur, là-bas dans le Nord, connaît toutes les langues du monde.

Elle rit de sa trouvaille. Quant à moi, j'ouvre une bouche aussi grande que celle d'une carpe *koï*.

— Rovaniemi ? C'est en Finlande, ça ?

— En Laponie finlandaise, oui...

Je remets les mots de mon amie dans l'ordre et je sourcille.

— Lutin du père Noël ? En Laponie ? (Un rire nerveux m'échappe.) C'est forcément une blague !

Camille a-t-elle déjà bu avant de venir ? Ou alors est-elle en plein *burn out* ? D'où lui vient une idée aussi farfelue ?

— Non, ma Léo, ce n'est pas une plaisanterie, objecte-t-elle avec un sérieux déconcertant. Une sorte de parc d'attraction recherche des lutins polyglottes, en fin d'année, pour accueillir, guider et conseiller les touristes étrangers. Tous les postes étaient pourvus jusqu'à présent, mais un employé s'est cassé la cheville et...

J' imagine le job et surtout le costume qui va forcément avec.

— Je veux bien travailler dans le tourisme, mais... Pourquoi en *lutin* ?

— C'est au village du père Noël que ça se passe. Il faut se fondre dans l'ambiance !

Camille soupire. Puis sa colonne vertébrale semble s'étirer et elle se redresse.

— C'est une offre en or, imagine plutôt : un village magnifique, décoré pour célébrer la plus belle fête de l'année. Des milliers de flocons, des lumières à gogo, des coutumes à découvrir, des paysages à couper le souffle ! Et puis... (Elle tape sur sa cuisse et se met à sourire.) C'est aussi l'alibi parfait pour échapper à la condamnation d'un réveillon rythmé par les récriminations parentales ! Tu ne crois pas ?

Piquée par la curiosité et séduite par son dernier argument, il faut bien l'avouer, j'éprouve toutes les peines du monde à ne pas paraître intéressée.

— Et c'est vraiment une offre sérieuse ?

Camille attrape son sac et y plonge la main droite. Elle en ressort un papier froissé.

— Tiens, je suis parvenue à avoir les coordonnées directes de la recruteuse, une certaine Gretta *Je-ne-sais-quoi*. Elle parle français, ne

t'en fais pas. Je te conseille d'envoyer ton C.V. par e-mail et de lui téléphoner. Il faut montrer que tu es dynamique, volontaire et déterminée.

J'attrape le papier à la volée et je tente de déchiffrer le nom dessus. Il y est écrit Gretta, suivi d'un patronyme qui me paraît imprononçable. Après avoir tenté de le lire six fois, je pose nonchalamment le billet sur le bout du canapé.

— Mouais... C'est peut-être sympa, dis-je. Ça a surtout l'air cocasse comme situation professionnelle. Il faut que je réfléchisse...

— Que tu réfléchisses ?

Camille fait un bruit de mécontentement, entre le claquement de langue et le soupir.

— Comme tu voudras, *little sister*. Mais ne tarde pas trop ! Cette opportunité est à saisir rapidement. Un job pareil... Les candidats doivent se bousculer, je te le garantis !

— Puisque tu le dis, capitulé-je en détournant le regard.

Derrière les carreaux de la haute fenêtre de mon appartement, le ciel de Limoges s'est drapé d'un velours sombre et dense, qui attrape les halos des lumières de la ville.

— On n'était pas censées se faire un marathon *Avengers* ? proposé-je ensuite, en penchant la tête sur le côté.

Camille applaudit comme une gamine.

— Si, évidemment !

Je me lève pour mettre mon lecteur DVD sous tension. Rapidement, la conversation autour de l'offre d'emploi en Laponie – oui, vous lisez bien – semble s'étouffer au cœur du générique caractéristique des films Marvel. Je me blottis au creux de mon canapé et Camille en fait autant. Sa bouteille de bière collée aux lèvres, elle fixe l'écran avec avidité. Elle adore ces films, encore plus que moi. Surtout parce qu'elle a un gros faible pour l'acteur qui campe le rôle de *Captain America*. Sacrée Camille !

*

Nous en sommes au troisième visionnage de notre marathon spécial blockbusters. Au tout début du film, plus exactement. J'ai les yeux rivés sur l'écran tandis que les premières images apparaissent après un fondu noir. Puis, sans savoir pourquoi, mon attention dévie sur ma droite. Le papier que m'a donné Camille semble accrocher mon regard. Plus tôt, j'ai dû poser ma tasse de chocolat chaud dessus, à en juger par la tache qui s'étale sur le papier.

Je fronce les sourcils et plisse les paupières.

Près de moi, Camille s'est endormie pendant le générique de fin du précédent film. Je me penche avec précaution pour ne pas la réveiller et j'attrape le mot qu'elle a griffonné. Est-ce un signe, cette trace que mon breuvage préféré a laissée sur le papier ? Une trace qui

m'évoque aussitôt des cristaux de neige ?

Je repose le billet et je ferme les yeux. Le film a commencé depuis quelques minutes et je me mets à rêver aux terres du nord. Aux étendues de neige, aux lacs gelés, aux légendes...

— La Laponie, chuchoté-je. En Scandinavie...

Un long frisson me parcourt la colonne vertébrale et je peine à en déterminer la cause. Est-il dû à la fraîcheur de mon appartement ? Ou à un mélange d'appréhension et d'excitation, à l'idée de quitter le pays pour des territoires dont j'ignore tout sauf le nom ?

4

Un éclair bleu

Ce matin, je ne suis ni dans mon appartement, ni dans les rues de Limoges. Je ne suis pas à la gare non plus, ni à l'aéroport. En réalité, j'ai fui la ville le temps de quelques heures, pour aller flâner le long de la Glane, au cœur du site Corot. Le parc naturel est absolument magique à cette saison. Le froid et les ombres des arbres, parfois balayées par les ardeurs timides d'un soleil d'hiver, m'apaisent, tout comme le chant tantôt docile, tantôt tumultueux, du cours d'eau. Je suis arrivée jusqu'à ce chalet pittoresque perdu dans les bois, réplique de celui dans lequel l'artiste peintre Jean-Baptiste Camille Corot, dans un autre temps, avait l'habitude de se rendre, quand la quête d'inspiration se faisait ressentir.

Je m'assois sur un banc en bois et en fer, qui paraît sans âge, puis je renverse la tête en arrière pour observer le ciel. Il est encore bleu même si la saison l'a fait pâlir et que le soir commence déjà à le grignoter. Les dernières feuilles des arbres, rousses et ocre, s'élancent dans les airs, agitées par un vent bien décidé à les ravir aux branches de leurs propriétaires. Les châtaigniers, les sapins, les érables et les chênes dodelinent au rythme dicté par la rivière en contrebas.

Soudain, j'aperçois l'éclair bleu d'un geai. Je suis l'oiseau du regard, tandis qu'il va se poser sur une branche non loin de moi. Là-haut, sur son perchoir, il émet un drôle de cri. Les geais sont bavards et leur manière de s'exprimer, si je peux dire, peut avoir des sonorités très diverses. On dit même qu'ils auraient la faculté d'imiter les cris des autres oiseaux.

— Tu as raison de rire de moi, lui dis-je. Je suis tellement hésitante !

Il crie derechef et j'observe longuement son plumage bigarré aux couleurs vives. C'est rare de pouvoir le détailler avec une telle précision, jusqu'au bleu vif, rayé de noir, de ses ailes. En général, le geai est plutôt timide et craintif.

— Que devrais-je faire, hein ? Rester ou m'envoler ?

L'oiseau, peut-être surpris par le ton de ma voix, quitte aussitôt sa

place.

— C'est donc ça, ta réponse ? je m'exclame en suivant la tache de couleur qui s'éloigne. Bien... Mais avant de suivre ton conseil, si tu le permets, je vais réfléchir encore un peu. (Je me prends la tête entre les mains.) Que dois-je faire, bon sang ?

L'oiseau est maintenant loin et, de toute manière, il ne me comprendrait pas. Cependant, ça me fait du bien de m'interroger à voix haute.

— Que faire, que faire, que faire ?

Je respire un grand coup et l'espace de quelques minutes, je ferme les yeux.

À cette heure tardive, l'endroit est chargé d'une atmosphère particulière, à la fois bienfaisante et intimidante. Ça se ressent plus encore si l'on a les paupières closes. J'ai l'impression d'être observée par l'œil inquisiteur des arbres centenaires, pendant que de bonnes ondes me parcourent le corps, comme pour recharger mon énergie vitale.

J'aime venir ici.

Principalement quand j'ai besoin de calme pour me recentrer ou pour prendre le temps de mûrir mes réflexions. Je repense à la veille. À mon licenciement. À cet air de dominatrice méprisante et suffisante qu'affichait Elizabeth Bonnet lorsqu'elle m'a fait comprendre qu'elle me jetait à la porte. À cette expression faussement compatissante de ma collègue, Julie.

Puis je me remémore la visite de Camille et cette offre de travail, parfaitement saugrenue, qu'elle m'a suggérée. À chacun de mes mouvements, le papier qu'elle m'a remis émet un bruit de froissement dans la poche intérieure de mon manteau. J'ai presque l'impression qu'il vibre, comme s'il m'appelait.

Je frissonne.

— Brrr ! Ça se refroidit...

Je suis de nature plutôt frileuse, même si j'adore l'hiver. Ne vais-je pas mourir de froid, en Laponie finlandaise ? Pas si j'en crois Camille, en tout cas. Elle a lu sur *internet* qu'un moins vingt degrés là-bas et plus supportable qu'un moins cinq degrés en France, à cause de l'hygrométrie qui n'est pas du tout la même.

Perdue dans mes pensées, je sursaute en entendant un craquement. J'aperçois une chouette qui s'éveille. Cela signifie que la tombée de la nuit n'est pas loin. L'heure de prendre une décision est venue.

Je serre une petite pierre, douce, froide et polie, que j'ai souvent dans ma poche. C'est un rubis zoïsité offert par Camille, censé combattre au quotidien ma timidité et mon stress, tout comme ma tendance à la résignation et à la déprime. Cette petite pierre

m'apporte aussi force et courage. Du moins, il est dit qu'elle en a le pouvoir, pour peu que l'on croie à ses vertus.

Je ferme les yeux et je me lève. Puis je fais quelques pas, me retourne pour observer le petit chalet perché entre roches, osmonde royale et arbres presque nus. Je m'enfonce ensuite dans la forêt, en sillonnant le parcours signalisé du sentier des feutrières. Camille a raison lorsqu'elle dit que j'ai besoin de grands espaces et de nature.

Un peu plus tard, lorsque je décide de mettre un terme à ma promenade, je chuchote un au-revoir aux arbres, aux oiseaux et aux fourrés, à cette nature préservée malgré l'urbanisation toute proche. Il me semble apercevoir les courbes gracieuses d'une biche et je longe la rivière dans l'autre sens, jusqu'au moulin Brice et plus loin.

Cet aparté hors du quotidien m'a fait un bien fou et j'ai envie d'appeler Camille sans tarder, pour la remercier et lui demander un coup de pouce pour préparer ma valise, dans le cas où ma candidature au poste de lutin du père Noël serait retenue.

Vous l'aurez compris, j'ai fait mon choix.

Tant pis si j'ai froid là-bas, tant pis si je me sens perdue. Les terres du nord m'appellent et je les rejoindrai, même si ce n'est que le temps d'un rêve étrange.

5

Une valise de trop

Il est cinq heures du matin. Je n'ai pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures et je dois être folle pour m'être extirpée de chez moi à une heure pareille. Encore plus folle pour être montée à bord de ce train. Hier soir, après quelques jours d'hésitation et dans l'attente de mon départ, Camille m'a aidée dans mes derniers préparatifs, mais j'ai quand même oublié d'emporter ma petite pierre porte-bonheur. À l'heure actuelle, elle doit m'attendre sur ma table de chevet. Tant pis...

Lentement, la gare de Limoges s'éloigne.

De ma petite place, je n'en vois pas la campanile, ni la coupole. À cette distance, je peine tout autant à distinguer son architecture que j'aime tant décrypter, d'ordinaire. Car elle est étonnante et belle, cette gare, mélange d'influences issues du néoclassicisme et de l'Art déco, qui se marient harmonieusement.

Ça y est, je pars...

À cette simple constatation, j'en ai les jambes qui tremblent.

C'est une folie, oui, mais je pars. Je ne peux plus revenir en arrière et je ne descendrai pas de ce train avant d'arriver à destination. Dans le brouhaha des conversations, les pleurs d'un bébé, le ronflement brusque d'un passager assoupi et le roulement des machines, le train m'emmène vers la gare d'Austerlitz.

J'essaie de m'installer le plus confortablement possible sur mon

siège. Je sors un livre de mes bagages. La couverture est écornée et Camille a sans doute raison lorsqu'elle vante les mérites des liseuses, leur légèreté et leur gain de place dans les valises, mais j'ai toujours été, je suis et je resterai une incondionnelle du livre papier.

Les pages se tournent et je m'immerge dans une histoire fraîche et toute simple, qui n'a d'autre prétention que celle de distraire un peu. Ce nouveau roman me plaît.

*

Le voyage n'est qu'une série de lectures interrompues, de paysages qui défilent de l'autre côté de la vitre, et d'arrêts aux gares de La Souterraine, Châteauroux, Issoudun, Vierzon...

Puis, soudain, me voilà à Paris.

J'ai à peine le temps de comprendre où je suis que je suis emportée par le flot des voyageurs, qui s'écoule jusqu'à l'extérieur du wagon. J'empoigne mon sac et mes deux valises, posées l'une sur l'autre. La plus grande a un poids de chien et je souffle comme un phoque en la traînant à ma suite. Tant pis, je prends sur moi et j'abandonne toute métaphore animalière supplémentaire, car je n'ai pas une minute à perdre si je ne veux pas manquer ma correspondance.

Dans les prochaines heures, le temps va être ma seule boussole.

Taxi. Portières qui claquent. Rues bondées, circulation folle, bâtisses floues. Un véhicule m'emmène en direction de l'aéroport Charles de Gaulle, où je dois enregistrer mon billet – que j'ai eu à prix moyennement abordable grâce à un comparateur de vols – avant onze heures. J'ai le temps, mais les bouchons me forcent à penser le contraire et mon stress monte d'un cran. En réalité, je dirais même que je suis arrivée au paroxysme du stress.

Mes mains moites se cramponnent à mon sac, je transpire à grosses gouttes malgré la saison, mes lunettes glissent sur mon nez, mes mâchoires se contractent et je n'entends même pas les mots du chauffeur de taxi. Il peut bien dire n'importe quoi pour tenter de faire la conversation, je ne suis pas prête à lui répondre.

En fait, je ne suis pas prête tout court. Pas prête à prendre l'avion. Pas prête à débarquer dans un pays dont je ne connais pas la langue usitée. Pas prête à commencer un travail dont je ne comprends pas vraiment le but. Je devrai faire quoi, au juste, là-bas ? Je n'en sais rien !

Il faut que je me détende si je ne veux pas arriver en panique à l'aéroport.

Un, deux, on respire...

Je dois me recentrer sur une seule chose. D'abord, l'avion. La suite, on verra après.

D'interminables minutes plus tard, le taxi me recrache non loin de

l'aéroport. Je contourne le véhicule avec une démarche d'automate.

— Bon voyage, mademoiselle, me jette le chauffeur, plutôt sèchement, tout en délaissant mes pauvres valises sur le bitume.

— Euh, oui... merci, bafouillé-je.

Je saisis la poignée de ma valise, la plus lourde, sur laquelle repose un bagage cabine, de plus petite dimension. Celle qui ira en soute contient la majorité de mes vêtements et mes produits de beauté Polaar. Brièvement, mes pensées établissent un lien entre cette marque et mon départ pour les pays froids. *Tes crèmes et soins pour le visage n'ont rien à voir avec ce voyage, idiot !* fait une petite voix dans ma tête. Je secoue mes mèches brunes et je retiens un gloussement nerveux. L'espace de quelques secondes, j'hésite à entrer dans l'aéroport. Je manque carrément de faire demi-tour.

Finalement, je m'engouffre parmi les gens pressés, stressés ou amusés, impatientes ou pleins d'appréhension, qui se côtoient ici.

Tout ce qui se passe ensuite m'apparaît comme à travers un voile, même si je pense plutôt bien me débrouiller. C'est la première fois que je vais faire ce genre de voyage, ne m'en voulez pas d'être dans un tel état de nervosité.

Tableaux lumineux, couloirs, comptoir, file indienne, échange de passeport contre carte d'embarquement. J'ai une nouvelle montée de stress au moment de faire enregistrer mes valises, persuadée que je vais devoir régler un supplément de bagages. Fort heureusement, ce n'est pas le cas et je soupire un peu. Jusqu'à ce que vienne le moment des contrôles.

Bon, j'ai bien pensé à regarder un tutoriel et une liste des restrictions sur *internet*, pour ne pas emporter un des fameux objets interdits dans mes bagages à main. En même temps, que ferais-je de ciseaux, d'un briquet, d'une perceuse, d'un marteau ou de pétrole, je vous le demande ? Je caricature un peu, certes, mais l'esprit est là. Bien évidemment, je n'ai pas davantage emporté de flacon de parfum – je n'avais pas envie de me faire confisquer mon dernier *Aura* de Thierry Mugler.

J'ignore les boutiques de l'aéroport, je n'ai plus qu'une hâte – ou une méga appréhension : grimper à bord du grand oiseau de fer qui attend sur le tarmac.

Le temps passe et je patiente encore.

Enfin, je suis assise. Je répète : je suis ASSISE. Et pas n'importe où, c'est ça qui me paraît tellement dingue. J'ai trouvé mon siège, j'ai eu droit au large sourire de l'hôtesse et je suis assise. Dans un avion. Pour Helsinki.

Oh, je sais ce que vous pensez : vous vous moquez sans doute parce que ce qui peut sembler être le quotidien de certaines personnes est absolument extraordinaire pour moi. Mais que voulez-vous, j'ai

toujours préféré le train, le bus et le tramway aux autres modes de transport. La route et ses chauffards m'effraient. Quant à l'avion, les hauteurs et l'immensité du ciel, ça, ça me terrorise !

Alors qu'est-ce que je fais là ?

Je souffle. Un peu trop fort, sans doute. Un regard pivote vers moi et je me force de sourire. Pourtant, l'idée d'être bientôt à plusieurs kilomètres au-dessus de notre bon vieux plancher des vaches et de voyager à plusieurs centaines de kilomètres par heure, n'est pas franchement engageante.

Les hôtesses font des allers et retours et s'assurent du bon nombre de passagers. Commence ensuite leur fameuse chorégraphie dans laquelle elles nous expliquent la procédure à suivre en cas de crash – le truc qui met tout de suite plus à l'aise. À partir de cet instant, je crois que mon cerveau gèle, pétrifié par mon angoisse intérieure.

Je me répète, mais je n'avais jamais pris l'avion jusqu'à aujourd'hui.

C'est beaucoup plus grand que je l'imaginai. Plus étriqué, en même temps. En fait, c'est immense et étouffant. Je me sens à l'étroit à ma petite place.

Autour de moi, l'ensemble des passagers, écrasés contre leurs sièges, paraissent dans des états émotionnels tous différents. Un homme tapote sa cuisse avec entrain, en fredonnant une petite mélodie. Une jeune fille, amorphe, paraît à mille lieues de s'inquiéter de l'endroit où elle se trouve. Près d'elle, un adolescent tétanisé l'observe sous le nez, tandis qu'un autre appuie son front contre la vitre, les yeux rivés sur quoi ? Sur les ailes de l'avion ? Sur le tarmac ? Sur rien ? Je l'ignore.

Lorsque l'avion se met en mouvement, je me raidis.

Lorsqu'il se place en bout de piste, je me cramponne à mon siège.

Lorsque le moteur ronfle plus fort, je crois que je ferme les yeux.

Lorsque la vitesse soudaine me colle à mon siège et que l'on prend de l'altitude, je crois mourir sur place.

Pourquoi ai-je écouté Camille ? Pourquoi ne lui ai-je pas jeté son offre à la figure, ou déchiré le papier ?

J'inspire longuement. À présent, l'avion semble avoir trouvé son couloir aérien. Vers quinze heures, tout cela sera terminé et je pourrai souffler un peu. Il ne restera plus qu'un trajet à effectuer jusqu'à Rovaniemi. Une autre aventure commencera alors...

Nouvelle inspiration. Expiration.

— Tout va bien se passer, essayé-je de me convaincre, dans un chuchotement.

Près de moi, une femme d'un certain âge – pour ne pas dire très, très vieille, à en juger par une telle abondance de rides qu'elle en est flippante – décide tout à coup de me faire la conversation. La voilà qui

me parle de Paris et de la Russie. De son passé de mannequin dans la capitale française et de danseuse au Bolchoï. D'un petit sac, elle extrait une ancienne découpe de magazine et me l'agite sous le nez, en m'affirmant que c'est elle, la jolie fille sur la photo.

— Si vous le dites, marmonné-je.

Persuadée qu'elle affabule, je hoche poliment la tête et je l'écoute. Mais sérieusement, qui se déplacerait partout avec une vieille photo de soi découpée dans une revue ?

— Vous avez dû mener une existence trépidante et passionnante, dis-je en m'efforçant de paraître sincère.

— Oh ça oui ! Si vous saviez !

Si cette passagère est frappée de mythomanie, son enthousiasme nostalgique et sa voix aussi chevrotante que volubile, ont au moins le mérite de faire virer de bord mes pensées. Petit à petit, j'oublie les dangers et la vitesse. J'oublie les nuages, la carapace trop fine de l'oiseau de métal et le vide indescriptible sous mes pieds. J'oublie même mes soucis professionnels et le réveillon moralisateur auquel j'ai échappé. Si j'étais restée en France pour Noël, maman et papa, ces as de la finance et du placement boursier, n'auraient cessé de me faire comprendre à quel point je les décevais.

— J'étais danseuse étoile, insiste la vieille dame. Une véritable déesse sur scène ! L'Ange Bleu. Voilà comment on me surnommait.

Je bâille et bafouille un pardon peu convaincant.

— Vraiment, ce devait être passionnant, répété-je, soudain gagnée par la fatigue.

Est-ce le monologue de ma voisine, qui alourdit mes paupières ? Ou les deux dernières nuits sans sommeil ? En tout cas, je crois que je finis par m'endormir. Ou pas tout à fait, peut-être. J'ai du mal à distinguer mes pensées, à savoir où elles s'arrêtent, et où commence le brouillard des songes. Les paroles, sans queue ni tête, de l'ex-danseuse du Bolchoï, se suivent inlassablement.

Soudain, j'entends une autre voix. Elle me parvient à travers un cocon. Que dit-elle exactement ? Que l'avion doit être détourné ? Pourquoi ? À cause d'un bagage trop conséquent ? C'est ridicule ! Pourtant, je vois un doigt pointé dans ma direction, des regards qui obliquent tous vers moi. Je me sens minuscule, à ma place de condamnée. Les voyageurs, visiblement excédés, se mettent à brailler :

— C'est votre faute ! Vos bagages sont beaucoup trop lourds !

— Quelle idée d'emporter une valise d'un poids pareil !

— J'espère au moins qu'elle a payé cher pour son excédent de bagages !

Je veux sortir de là, mais je suis plaquée à mon siège. Et on continue de se moquer de moi, de m'accuser :

— Sans doute une provinciale qui veut mener la grande vie ! Ces

gens-là n'y connaissent rien à rien !

— Les pneus de mon taxi ont bien failli éclater à cause d'elle ! Qui d'autre possède autant de produits de beauté ?

— Elle n'a pensé qu'à elle et pas aux autres. Comme toujours. Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Tu es sans emploi, et sans mari ? Oh ma pauvre chérie ! Tu nous en causes du souci !

— Et moi, je vais manquer ma représentation au Bolchoï !

6

Un accent à couper au couteau

Je me réveille en sursaut. Personne ne me regarde. Personne ne pointe de doigt accusateur sur moi. En revanche, tous les yeux se tournent vers le steward qui a pris le micro. Je me sens toute secouée et je comprends avec effroi que j'ai été réveillée par ce que je redoutais le plus : les turbulences. À mes côtés, l'ex-danseuse du Bolchoï répète « quelle misère, quelle misère ! » mais je peine à comprendre ce qu'il se passe. Je me concentre tant bien que mal sur l'homme qui s'exprime dans l'allée, face aux passagers.

— ... mauvaises conditions climatiques, est-il en train d'expliquer, avec un sang-froid qui me dépasse. (Je jette un coup d'œil autour de moi, l'ensemble des passagers a plutôt l'air serein.) Pour un atterrissage à l'aéroport d'Oslo-Gardermoen, achève le steward.

J'entends des marmonnements mécontents, des murmures étouffés.

— Oslo ? L'avion est détourné ? demandé-je tout haut.

Je me tourne vers ma voisine. La vieille dame dodeline de la tête, la mine résignée.

Du plat de la main, je me tape le front.

— Mais je suis attendue à Rovaniemi, moi ! Pour du travail ! Je ne peux pas me permettre de faire un détour !

Ma voisine plisse les paupières.

— Et moi donc ! réagit-elle. C'est un corps de ballet tout entier qui m'attend, pas un vieux barbu à bonnet pointu !

Elle croise les bras sur sa poitrine et fait la moue. Je sens la panique poindre, et croyez-le ou non, ce n'est pas à cause des turbulences. En réalité, ces dernières sont infimes et ne durent que quelques secondes. Ça bouge à peine plus que dans un train. Mais je vais me retrouver dans un autre aéroport, dans un autre pays dont je ne connais pas davantage la langue que celui où je devais aller, et surtout, je vais perdre l'opportunité de décrocher un job avant la fin de l'année et de travailler avec le père Noël !

— Vraiment, c'est le pompon, maugréé-je tout bas.

Bientôt, l'avion entre en phase de décélération et je m'accroche à

mes accoudoirs, muscles tendus à l'extrême. Enfin, le train d'atterrissage se déploie, je le sens sous mes pieds. Peut-être parce que je suis assise au milieu de l'appareil ?

À cet instant, les nerfs en pelote, je m'esclaffe et manque de fondre en larmes en même temps.

L'avion rebondit presque sur le sol et je lâche un hoquet d'angoisse, impossible à retenir. Plus encore que la probabilité du crash, je redoute mon arrivée dans l'immensité effrayante du plus grand aéroport de Norvège. Car ici, personne ne m'attendra comme c'était prévu. Rien ne se passera comme prévu.

*

Une demi-heure plus tard, j'y suis. Bien malgré moi, je me retrouve égarée au milieu des autres naufragés des airs. On nous a dit qu'on s'occuperait de nous, qu'on ferait tout pour nous aider. Nous ne sommes même pas à Oslo, en réalité, mais en périphérie. Et quand je dis en périphérie, c'est à près de cinquante kilomètres de l'est de la capitale.

Un membre de la compagnie essaie de me rassurer ou de me faire entendre raison, mais je campe sur mes positions. Je ne bougerai pas avant que l'on me trouve une solution pour me rendre à Rovaniemi.

— Je reste ici, insisté-je, en serrant mes bagages contre mes jambes. J'attends qu'on me trouve un autre vol. Vous voyez ce billet ? Je l'ai pris pour raisons professionnelles, monsieur. Professionnelles ! Je ne pars pas en vacances, moi. J'ai un travail qui m'attend ! Je dois absolument me rendre au village du père Noël, vous m'entendez ?

Le stress me fait perdre mes notions d'anglais. Seul le français maternel me reste et je me répète, encore et encore, comme un titre mis en boucle dans une playlist. Comme la réponse reste la même, à savoir que je dois patienter, je risque de rabâcher pendant longtemps.

Je pense avoir définitivement pris racine au comptoir des doléances, lorsque j'entends une voix forte, qui surpasse les brouhahas :

— *Unnskyld* ! S'il vous plaît ? Mademoiselle ?

Je cligne des paupières et je me retourne d'emblée. Quelqu'un d'autre que cet employé obtus parle ma langue ? C'est miraculeux !

Derrière quatre ou cinq voyageurs qui piétinent d'impatience derrière moi, je découvre un homme d'une trentaine d'années, aux traits anguleux et à la chevelure blonde en bataille, qui porte un casque audio en guise de serre-tête et me fait un petit signe de la main. L'espace d'un instant, j'ai presque envie de m'élancer dans sa direction et de me jeter à son cou, comme si j'étais perdue en pleine mer et qu'il était ma bouée de sauvetage.

J'incline la tête sur le côté, surprise. Comme il me fait signe de le rejoindre, je hausse les épaules et je fais des mouvements de brasse à

travers la foule, traînant toujours mes bagages d'une lourdeur dont je ne parlerai plus, mais qui me démonte un peu plus l'épaule à chaque seconde. J'arrive près de l'inconnu et je l'interroge du regard.

— Vous parlez français ?

Il hoche la tête et me sourit. Son sourire est un brin hautain, mais en même temps, il est aussi chaleureux que ce pays semble froid.

— Oui, mademoiselle. Je vous ai entendue. Vous voulez vous rendre au village de Noël, c'est cela ?

— Alléluia ! Oui, je dois m'y rendre expressément ! Je dois y travailler en tant que lutin. (Comme il hausse un sourcil, je prends cette mimique pour la traduction d'un profond doute et je me sens le besoin de m'expliquer.) Je sais, c'est un poste étrange, mais en réalité c'est surtout un job de gui...

— Je comprends parfaitement, m'interrompt-il avec un accent à couper au couteau – très charmant d'ailleurs. La maison du père Noël connaît sa plus forte fréquentation à ce moment de l'année. C'est là que je vais aussi. Pas chez le père Noël, mais dans la même cité. Si vous voulez, je peux vous y emmener ?

— Pardon ?

C'est tellement inattendu que pendant un instant, j'imagine que derrière le sourire de cet homme séduisant, se cache l'esprit fiévreux et obsédé d'un dangereux tueur en série. Et qu'il a trouvé sa future nouvelle victime. C'est exagéré, mais à ce moment, des images de femmes égorgées me passent par la tête.

J'ai un léger mouvement de recul. Si le ton de la voix, les dents blanches et les – magnifiques – yeux bleus de cet inconnu, m'ont attirée vers lui comme un aimant, ses mots me font l'effet inverse et me repoussent parmi la foule. Je trébuche, rétablis péniblement mon équilibre. Puis je me redresse, lisse machinalement un pan de mon manteau et je décline poliment la proposition.

— Euh... C'est gentil, mais non, merci.

Il fait un pas en avant et insiste :

— Permettez-moi de vous dire que ça ne me dérange pas. Quand je peux rendre service... Et c'est sur mon chemin.

Je secoue la tête, un peu plus fort.

— Je me débrouille très bien toute seule. Merci !

Ma voix tremble malgré la force de ma conviction.

— *Svein, min sønn !* claironne alors une voix féminine, tout près de nous.

Une femme au visage lisse mais aux longs cheveux blancs retenus dans une tresse parfaite, rejoint l'homme qui m'adresse un sourire engageant. Il se tourne vers elle, l'embrasse sur le front et lui sourit. Puis ils échangent quelques mots, que je ne comprends absolument pas. Enfin, la femme semble m'apercevoir et me demande :

— *Fransk ? Ja ? Hva heter du ?*

J'ouvre des yeux immenses et je hoche négativement la tête. Je ne sais même pas dire « je ne comprends pas », en norvégien. Et l'anglais, déloyal, m'échappe encore.

— Je suis désolée, madame, je ne vous comprends pas, parviens-je à répondre.

Elle me sourit et je me rends compte que son sourire ressemble beaucoup à celui de l'homme à la crinière blonde. Comme je cligne encore des paupières, ce dernier reprend la parole :

— Je vous présente ma mère, Freyja. Elle comprend la langue française, elle aussi. Quant à moi, j'ai étudié à la Sorbonne, à Paris, poursuit-il, peut-être pour renforcer sa crédibilité.

Sa mère m'adresse un petit signe de la tête. Elle a l'air très aimable et son côté espiègle et franc m'inspire confiance. Un jeune homme accompagné par sa mère pourrait-il réellement être un *serial killer* ?

— Vous dites que vous vous rendez au village du père Noël ? questionné-je, indécise.

Il hoche vigoureusement la tête.

— C'est exact. C'est là-bas que je vis. Ma mère revient de France, où elle a rendu visite à ma tante, sa sœur Olga. Nous avons une voiture. Je sais que le trajet peut paraître long mais... (Il semble chercher ses mots.) Ça nous ferait très plaisir de vous aider !

Sa mère se contente de suivre la conversation, un sourcil arqué. Comprend-elle la nature de notre échange, je n'en sais rien. Toutefois, lorsque je fais un timide « oui » de la tête, elle répète :

— *Hva heter du ?*

Je pince les lèvres et lève un bras, paume tournée vers le haut, pour signifier mon ignorance. Je ne la comprends toujours pas. Heureusement, son fils traduit pour moi :

— Ma mère aimerait savoir comment vous vous appelez, mademoiselle.

— *Ja*, fait-elle. Quel est votre nom ?

Involontairement, j'arrange mes cheveux retenu dans une mresse brune, qui a tout à envier à celle de l'honorable quinquagénaire qui me fait face. Je m'éclaircis la voix :

— Éléonore Mersange, madame, je m'appelle Éléonore Mersange. Mais tout le monde m'appelle Léo.

Le sourire de la charmante Freyja s'agrandit.

— *Gleder meg, jeg heter Freyja Thorsen.*

Comme j'ouvre des yeux ronds, elle me demande, avec un accent dix fois plus prononcé que son fils :

— Vous ne parlez pas notre langue ?

Je secoue la tête, l'air désolé.

— Pas un mot ?

— Non, madame.

Elle penche la tête sur un côté.

— Pas grave. Hmmm..., hmmm... Vous êtes sympathique quand même.

— Maman ! s'indigne le grand Norvégien.

— Ce n'est rien, le rassuré-je immédiatement.

Freyja lui adresse un sourire de gamine effrontée, qui me plaît beaucoup. Puis elle se retourne vers moi.

— Enchantée, Léo. Je m'appelle Freyja Thorsen.

— Enchantée !

J'incline la tête, elle fait de même, puis je reprends possession de mes bagages, échoués à mes pieds.

— Et moi, je suis Svein Thorsen, intervient le trentenaire en posant sa main droite sur son torse. Me permettez-vous de prendre vos bagages ?

Il semble déjà plier sous le poids de ceux de sa mère, mais j'ai l'impression que si je refuse, je risque de le blesser dans son amour-propre. J'acquiesce donc et je le laisse prendre ma valise, que je soulage toutefois de mon autre bagage et de mon mini sac à main.

— Merci, lui dis-je, un peu tardivement.

Lorsqu'il m'invite à passer devant lui, il me glisse à l'oreille :

— C'est joli votre nom. Ça me fait penser à un petit oiseau bleu et jaune.

7

Un renne occupé

Je suis installée à l'arrière d'une Volvo plutôt petite, mais confortable. Svein, en parfait gentleman, a insisté pour mettre mes bagages dans le coffre et m'ouvrir la portière du véhicule. Même si sa mine se teinte d'une certaine arrogance, j'aime ses manières nonchalantes, naturelles et raffinées à la fois. Sa mère, bien qu'elle ne parle pas énormément, m'a tout de suite parue très sympathique. Elle me sourit souvent dans le rétro de la voiture, prononce quelques mots que je ne comprends pas, puis s'explique dans un français qui n'est pas si mauvais que cela :

— Le voyage ne sera pas trop long... Drøbak est très joli.

J'ignore ce que signifie le mot « Dlebak », ou quelque chose comme cela, mais je ne suis pas certaine que les mots « voyage » et « pas trop long » puissent se côtoyer dans la même phrase et correspondre au périple qui nous attend. La Finlande, et en particulier la Laponie, doit être à de nombreuses heures de route d'ici.

— Oui, c'est très joli, réponds-je, sans savoir de quoi elle parle, au juste.

Tout en saisissant sur le clavier de mon smartphone le numéro de portable de la recruteuse des lutins de Noël, je hoche nerveusement la tête et je rends à Freyja son généreux sourire. Elle a l'air satisfaite de ma réponse et ses yeux obliquent vers la route qui s'étire devant nous, entre des monticules de neige amassée.

Je regarde un panneau indiquant la direction d'Oslo et de Jessheim. Je ne sais pas du tout où cette ville se trouve. Je hausse les épaules et glisse mes doigts sur les touches virtuelles de mon mobile. Cette journée de retard risque de ne pas jouer en ma faveur auprès de mon nouveau boss, qu'il soit le père Noël ou n'importe qui d'autre, mais j'espère au moins que Gretta, la seule personne à qui j'ai eu affaire pour le moment, saura se montrer compréhensive. Après tout, je ne suis pas responsable des aléas climatiques qui ont forcé l'avion à atterrir d'urgence bien avant la destination promise par la compagnie Finnair.

Mon texto envoyé, je me mordille les lèvres.

La réponse à mon message ne vient pas immédiatement et mon cerveau, en pleine ébullition, élabore déjà mille scénarii différents, dans lesquels j'arrive en Finlande alors qu'on m'a déjà remplacée. Je ne possède pas une grande fortune, je suis sans emploi et à des milliers de kilomètres de chez moi. La situation ne pourrait guère être pire, si ?

— Tout va bien, mademoiselle Léo ? Bien installée ?

Je redresse la tête et mon regard accroche celui du conducteur. Svein Thorsen a décidément les yeux d'un bleu éblouissant. Un regard d'un bleu glacier, qui, malgré cette couleur d'apparence froide, semble habité d'un doux brasier.

— Euh... Très bien, merci. Mais, sincèrement, appelez-moi Léo. Juste Léo.

— Comme vous voudrez, Léo.

Son accent est décidément très plaisant. Il glisse à mes oreilles et parcourt mon corps comme une onde d'eau bienfaisante. L'écouter parler doit être aussi agréable qu'entendre une mélodie harmonieuse. Il a enlevé ses écouteurs maintenant qu'il conduit et je me surprends à me demander quelles sont ses musiques préférées. Ses cheveux, encore plus ébouriffés qu'à l'aéroport, évoquent une crête de coq, ce qui m'arrache un sourire.

Il doit se méprendre sur l'expression de mon visage car je l'entends demander :

— Vous souriez, Léo ? ai-je dit une bêtise ?

— Non, non, lancé-je aussitôt. Vous vous exprimez parfaitement. Je souris parce que... parce que... (Je cherche quelque chose à répondre.) Parce que je suis soulagée d'avoir trouvé le moyen de me rendre au village du père Noël et parce que je suis heureuse de

voyager en votre compagnie... à tous les deux, ajouté-je rapidement.

Je cache mes lèvres derrière ma grosse écharpe. Mon visage doit disparaître presque entièrement derrière la laine couleur émeraude, mes cheveux rebelles et mes grosses lunettes rondes à la *Harry Potter*, aussi je suis plus que surprise d'entendre :

— Vous avez un sourire magnifique, Léo.

— ...

Est-ce que je peux me cacher sous la banquette arrière ? Ou carrément dans le coffre ? Non, parce que je ne suis clairement pas habituée aux compliments, encore moins lorsqu'ils paraissent sincères. Rien à voir avec ceux qui sont accompagnés d'oeillades ridicules, dont mon ex-collègue de Limoges, ce dragueur invétéré et particulièrement lourdingue, a le secret.

Incapable de bafouiller le moindre remerciement ou la moindre parole sensée, je n'ose plus croiser les iris bleu glacier dans le miroir du rétro.

Au bout de plusieurs minutes, Freyja engage une nouvelle conversation. Dans sa langue. Comme je n'y comprends goutte, je m'enfonce dans la banquette arrière. Front collé à la vitre, j'aperçois les panneaux directionnels indiquant Göteborg et Stockholm. *Ça doit être logique*, songé-je tout bas, même si j'ai de sérieuses lacunes en géographie. Il doit va falloir traverser la Suède pour regagner la Finlande.

Dans la poche de mon manteau, je sens vibrer mon smartphone. Je le sors, frôle l'écran de mon index. Depuis le Pôle Nord – ou presque – Gretta me répond qu'une tempête de neige frappe actuellement une bonne partie du pays et que mon absence ne posera aucun problème. Elle me recommande de faire bien attention à moi et de me rendre à Rovaniemi au plus tôt, dès que la météo sera plus clémente.

J'en laisse échapper un soupir de soulagement.

Je ne suis pas renvoyée avant même de commencer à travailler, ce qui est un très bon point. J'envoie une réponse brève, mais polie, et je range mon téléphone. À présent, j'ai moins à m'inquiéter de la longueur du trajet. Seule la qualité de la route, avec toutes ces intempéries, m'effraie un peu.

— Je suis certain que vous aimerez la maison du père Noël. C'est superbe ! dit Svein, avec une pointe de fierté.

— Ici aussi, ce doit être beau, dis-je, en songeant que ce Norvégien-là n'est pas particulièrement chauvin.

— Oui, mais c'est encore plus joli là où nous nous rendons.

Après tout, il a dit qu'il vivait là-bas, dans la cité de la maison du père Noël. Peut-être n'est-il pas Norvégien, en fin de compte ? Cependant, qu'aurait-il fait à l'aéroport d'Oslo ? Il attendait sa mère...

Mais pourquoi ne l'attendait-il pas à Helsinki ? C'est incompréhensible !

— Comment avez-vous su que l'avion était détourné ? demandé-je à brûle-pourpoint.

Nouveau regard bleu dans le rétro.

— Je ne savais pas du tout pour votre avion, Léo. J'étais venu accueillir ma mère après avoir passé quelques jours de vacances au nord de Gardermoen, chez un ami. Nous avons longtemps fait la queue dans l'aéroport pour réclamer un petit sac que ma mère pensait avoir perdu, mais qui s'est finalement révélé être rangé dans ses autres bagages.

— Ah bon, d'accord...

— Sans cette mésaventure et sans l'étourderie de *Mamma*, nous ne nous serions jamais croisés, ajoute-t-il en guettant ma réaction.

— J'imagine que non, je réponds, sans en dire davantage.

Pour l'heure, j'aurais préféré que l'avion suive son couloir aérien sans encombre et que cette rencontre fortuite ne se produise jamais.

Sur ma gauche, je suis les silhouettes qui défilent. Nous passons sur et sous des ponts, dans des tunnels aussi – super, j'adore ça !

Cela fait un peu moins d'une heure que nous roulons et je cogite sans cesse. Pourquoi Freyja a-t-elle décidé de prendre un billet pour la Norvège, si son fils habite en Finlande ? Cela n'a aucun sens ! J'en redeviens suspicieuse. Toute cette histoire ne tient pas du tout la route.

Comme je réfléchis à la meilleure manière d'interroger cette mère et ce fils sans paraître blessante ou impolie, Freyja se met à rire et la voiture ralentit. Elle glousse presque comme une gamine à présent, et parle à toute vitesse. Dans la conversation qui suit entre Svein et elle, je ne saisis qu'un mot au vol : « Poronkusema ». Comme cette expression revient dans la bouche du trentenaire, je demande :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

La voiture ralentit encore. S'arrête. Franchement, là, je ne suis vraiment pas rassurée.

Svein me jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est difficile de traduire ce mot dans votre langue, me dit-il. En fait, il s'agit d'un mot issu de la langue des Samis, un peuple autochtone du nord de la Suède, de la Finlande et de la Norvège. *Poronkusema*, c'est quelque chose comme la distance parcourue par un renne entre deux pauses pour faire ses besoins.

— Et c'est une unité de mesure, ça, chez vous ?

Svein se met à rire.

— Ai-je dit une bêtise ? demandé-je en reprenant l'expression qu'il avait utilisée plus tôt, mot pour mot.

Il secoue la tête.

— *Nei*, Léo. Pas du tout. Pour vous donner une idée de cette distance, elle correspond à sept kilomètres.

— Alors, un renne doit s'arrêter pour faire pipi tous les sept kilomètres ?

— *Ja* !

Il rit encore. Puis il prend appui sur le rebord du siège avant et se tourne complètement vers moi, l'index dirigé vers l'extérieur.

— Nous nous demandions si ce renne-là avait fait ses besoins il y a longtemps. En tout cas, il n'a pas l'air décidé à quitter la route.

Au début, je crois qu'il blague.

Et puis je l'aperçois. Un animal énorme, qui barre la route sans paraître s'en faire. Sur les axes principaux, cet animal aurait causé un sacré accident.

— J'espère qu'il ne lui faudra pas trop de temps pour faire pipi, dis-je, un peu agacée.

— Et qu'il rejoindra bientôt les autres...

— Quoi ? !

J'essuie la condensation sur la vitre et j'ouvre de grands yeux. Imaginez un peu, il y a un troupeau d'au moins vingt bêtes sur notre gauche !

— Ils ne vont tout de même pas traverser ! gémis-je. Pas tous ?

— *Nei, nei*. C'est vraiment très inhabituel de les voir en troupeau ici, à cette latitude. Mais regardez, ils ne viennent pas dans notre direction.

— J'espère bien !

Dans un tout autre contexte, la situation aurait été comique en plus d'être parfaitement inattendue, mais à cet instant, je ne peux m'empêcher de penser que la durée du voyage va s'en trouver sacrément allongée. Épuisée par le chemin inattendu qu'a pris cette journée, je me passe la main sur la figure, comme si ce geste pouvait me soulager ou me remettre les idées en ordre.

— Il en a pour longtemps ? couiné-je.

Pour toute réponse, Svein répète deux fois de plus le mot « *nei* ». Facile de deviner que c'est l'équivalent de « non » en norvégien.

— À la bonne heure ! je m'exclame.

— De toute manière, nous sommes presque arrivés, ajoute-t-il. Plus que quelques kilomètres et nous serons à Drøbak !

Je me redresse vivement et agrippe le repose-tête du siège avant.

— Pardon ? ! Nous serons où ?

Un autre chemin

Dans un premier temps, j'adopte une respiration normale pour ne pas faire une syncope tout de suite. Dans un second temps, j'essaie de me convaincre que j'ai mal entendu. J'observe la mine passablement inquiète de mon chauffeur, je croise le regard interloqué de sa mère. Là, mon cerveau m'envoie des signaux de détresse et me crie de prendre la fuite. C'est un piège, on m'a tendu un piège ! C'est forcément ça ! Comment pourrait-on se tromper de village de Noël ? Et pourquoi ? Je n'ai jamais dit que je voulais aller à... comment déjà ? Berbak ? Morbak ?

— Dolbak ? couiné-je d'une toute petite voix. Un village de Noël ?

La voiture est toujours à l'arrêt et je sens le froid me glacer les os. À moins que ce ne soit la peur ? Car tout à coup, j'ai cette image de tueurs en série qui me revient à l'esprit.

Le Svein du rétroviseur sourcille.

— Drøbak, me corrige-t-il. C'est notre village de Noël. Pourquoi ? Il y a un problème ?

S'il y a un problème ? Je retiens un éclat de rire convulsif. Évidemment qu'il y a un problème, et il est de taille !

— Plutôt, oui ! Je ne dois pas me rendre à Drøbak, mais à Rovaniemi. Dans le *vrai* village du père Noël.

— Rovaniemi, vraiment ? s'étonne Svein.

— En... Finlande ? renchérit Freyja.

Tandis que les rennes s'éloignent, pour faire leurs besoins ou je ne sais quoi d'autre – je ne connais pas les us et coutumes de ces bestioles – le jeune trentenaire et sa mère pivotent sur leurs sièges pour m'observer. Ils ont l'air inquiet. Pas inquiétant. Ils paraissent sincèrement inquiets.

J'hésite entre leur jeter des noms d'oiseaux à la figure ou me croqueviller sur moi-même, honteuse. Sont-ils trop stupides ou trop stupidement chauvins pour ne pas vouloir admettre que le village du père Noël se trouve dans le pays voisin ? Ou est-ce moi qui n'ai clairement pas su me faire comprendre ? J'ai envie de me gifler !

— Oui, en Laponie. Je devais travailler là-bas pendant la saison des fêtes.

Freyja m'adresse un regard compatissant et échange des mots brefs avec Svein. Je le vois hocher la tête. Je ne comprends rien à ce qu'ils disent et brusquement, je me sens accablée d'une solitude étrange et pesante, liée à une angoisse inexpliquée, anormale.

Je suis perdue. Complètement perdue.

Je me retrouve à des centaines de kilomètres de chez moi. Dans le froid. Seule.

Malgré le sourire de Freyja et la main tendue de Svein, je suis indiscutablement seule.

— Nous vous promettons de tout faire pour réparer notre erreur, résonne tout à coup le timbre chaud de la voix de Svein. Nous ne pouvons pas vous conduire en Finlande, car nous ne pouvons pas entreprendre un tel voyage avec cette tempête qui frappe le pays. Alors, le mieux serait que vous restiez ici, à Drøbak, en attendant une amélioration de la météo. Il y a un charmant hôtel non loin du fjord et je tiens à vous y réserver une chambre, le temps qu'il faudra.

Son accent séduisant et son français irréprochable ne me réchauffent pas le cœur pour autant. Pas plus que son sourire ennuyé.

— Je suis navré, murmure-t-il. Je voulais seulement vous aider.

— Nous trouverons une solution, intervient Freyja, avec un optimisme que je lui envie.

Le renne a finalement daigné dégager le passage. Comme je ne réponds pas, Svein se détourne et reprend le volant. Il empoigne le frein à main et très vite, le véhicule se remet en branle.

— Nous vivons à Drøbak, reprend-il, les yeux rivés sur la route. Nous serons là pour vous aider, ne craignez rien. Vous n'allez pas vous débarrasser de nous si facilement.

Après quelques minutes pendant lesquelles je garde le silence, il ajoute :

— Ma mère et moi, nous habitons ici. Vous voyez la maison sur votre droite ? C'est là...

De mauvaise grâce, je me force à regarder dans la direction indiquée.

Je vois la maison en bois blanc, ses barrières blanches, sa couronne de Noël accrochée un peu de guingois.

— Nous sommes en bordure de l'*Oslofjord*, ou presque, achève Svein. Comme vous pouvez le constater.

Il fait un geste sur sa gauche et désigne à présent une étendue d'eau ceinte de rubans forestiers et de neige. Devant ce paysage inattendu, je reste bouche bée.

— C'est... c'est beau, balbutié-je, stupéfaite.

Il approuve d'un hochement de tête et ses cheveux blonds s'emmêlent un peu plus contre le velours de l'appuie-tête.

— Drøbak se situe à l'endroit où l'étendue d'eau du fjord est la moins importante, bien avant de déboucher sur le *Skagerrak*. C'est une ville pleine de surprises et c'est le port hivernal d'Oslo, car en plein hiver, les eaux du fjord se figent, gelées, jusqu'à la capitale.

— Oh...

J'observe le panorama absolument époustouflant, né d'un fossé tectonique et façonné par des milliers d'années d'érosion. À l'idée du temps, incommensurable, qu'il a fallu pour arriver à une telle

merveille terrestre, je me sens toute petite et j'ai la sensation que ma mâchoire va finir par se décrocher, si je le contemple trop longtemps.

Je ne m'attendais pas à découvrir cette étendue d'eau ondulante, dans laquelle le ciel tourmenté de l'hiver et les arbres sages se reflètent. Tout autour, la neige flirte avec les eaux et épouse les terres de sa froide volupté, jusqu'aux rangées de conifères et plus loin, jusqu'aux montagnes, teintées de blanc, de gris, de bleu... Les bâtisses et les bateaux, seuls témoins de la présence de l'homme en ces lieux où la nature a su rester lumineuse, ne gâchent en rien le paysage. Pour la plupart, les maisons sont blanches, ou rouge sombre. Certaines sont peintes en jaune, en vert ou en bleu. Leurs toits en pente conservent suffisamment de neige pour leur donner un air de conte de fées. Elles sont vraiment belles à voir, mais mon regard reste attiré par ce qu'elles semblent elles-mêmes regarder inlassablement.

Le fjord est une véritable splendeur. Immaculée. Sereine. Magnifique.

— C'est vraiment superbe...

Il m'est impossible de retenir ces mots. Car ils viennent du fond de mon âme, de mes tripes. Je crois bien n'avoir jamais rien vu d'aussi beau de toute ma vie.

Freyja opine de la tête et se met à parler frénétiquement.

— *Nei*, conteste aussitôt Svein.

Que lui refuse-t-il, au juste ? Et que lui demande-t-elle ?

Il répète ce petit mot plusieurs fois, puis après un long soupir et devant l'insistance de sa mère, il semble abdiquer et reporte son attention sur moi.

— Ma mère tient à vous inviter chez nous, dit-il alors. Nous avons deux chambres d'amis et...

Je secoue négativement la tête avant même qu'il ne termine.

— Je vous remercie, mais je ne veux pas abuser de votre hospitalité.

— C'est la moindre des choses, Léo. Nous vous avons conduite ici alors que vous êtes attendue à des centaines de kilomètres. Nous vous devons bien ça ! (Il nous observe à tour de rôle, sa mère et moi.) Si vous n'acceptez pas, elle va m'en vouloir. Faites ça pour elle, et pour moi.

Il plaisante, bien entendu.

— Dites oui, me prie Freyja, avec ce sourire si chaleureux et si réconfortant, que seules les mères possèdent.

En cet instant précis, je me rends compte que la mienne me manque. Malgré ses remarques incessantes sur mon statut marital et sur mon absence de carrière professionnelle, je l'aime. Et souvent, tellement souvent, je voudrais redevenir la petite fille qu'elle prenait dans ses bras pour la consoler, qu'elle embrassait sur le front, qu'elle

serrait tout contre son cœur.

Je consulte successivement l'écran noir de mon smartphone, les eaux du fjord, les yeux de Svein et le sourire de sa mère.

— D'accord, finis-je par répondre, après un long silence.

Et je range une fois de plus mon mobile.

Est-ce le fait d'être égarée dans le mauvais pays du triptyque scandinave, ou la perspective d'y rester pendant un temps indéfini, qui me procure cette étrange sensation ? J'ai des frissons dans tout le corps et un chatouillement au niveau du plexus solaire. Ce doit être à ce moment-là que je comprends que ce que j'envisageais comme un voyage professionnel a pris un tout autre tournant. En fait, je suis carrément partie à l'aventure ! Et je crois bien que je suis autant affolée que grisée par cette idée.

9

Un doux crépitement

La maison de Freyja et de Svein est absolument charmante. Avec ses fenêtres plus larges que hautes, orientées vers le fjord, et ses murs en bois blanc, elle semble se fondre dans le décor. En sortant du véhicule, je remarque que le temps est plutôt au calme, ici. La neige reste sereinement au sol, les voies sont dégagées et les lumières au-dessus du fjord sont absolument magiques. Difficile d'imaginer que dans un pays voisin, une tempête sévit.

Nous passons sous un porche avec des colonnes en bois blanc, typiquement scandinaves, ornées de deux lanternes arrondies au look rétro. Svein nous invite à passer devant lui, Freyja et moi. Nous entrons aussitôt dans un petit hall à la décoration chaleureuse, avec des murs couleur lin, un porte-manteau et des objets décoratifs en bois brut.

— Brrr ! Il fait meilleur chez vous ! constaté-je tout haut. Quel froid dehors !

Svein me jauge de la tête aux pieds. Il soupèse ma valise et fronce les sourcils.

— Il ne fait pas si froid que ça. En fin de compte, heureusement que vous n'êtes pas arrivée à Rovaniemi dans cette tenue ! J'espère que vos bagages contiennent des vêtements chauds !

Piquée au vif par sa remarque, j'acquiesce assez sèchement.

— Bien évidemment ! Mes bagages sont pleins à craquer de gros pulls et de polaires.

Devant nous, Freyja se contente de suivre notre échange, sourcil arqué.

— Je veux parler de vrais vêtements chauds, persiste Svein. Vous devez avoir autre chose que ceci !

Je baisse les yeux sur mon manteau rouge, en drap de laine

d'excellente qualité. Il m'a coûté une petite fortune à l'époque où j'ai craqué dessus.

— Il est très chaud, je rétorque. Et d'excellente facture. Ce n'est pas un vulgaire manteau en acrylique fin comme une feuille à cigarette et *made in china*.

Svein Thorsen se mordille l'intérieur de la joue, comme pour s'empêcher de rire.

— Je ne remets pas sa qualité en cause. Il est très beau, bien coupé. Et vous le portez avec beaucoup d'élégance. On le croirait taillé sur mesure.

Une fois de plus, il me détaille de la tête aux pieds. Une chaleur intense monte dans mes joues.

— Mais il faut des vêtements plus épais pour les grands froids, poursuit-il. Et quelque chose avec une fermeture Éclair, plutôt qu'à boutons.

— Ce ne sont pas des boutons mais des brandebourgs, je corrige.

— Peut-être mais...

Freyja l'interrompt :

— Sois gentil, *min sønn*. N'ennuie pas notre invitée. (Elle se tourne vers moi et ajoute.) Une boutique n'est pas loin.

Une boutique ? Une fois de plus je scrute ma tenue.

Bien. Apparemment, le fils et sa mère sont du même avis.

D'un mouvement d'épaule agacé, je me débarrasse du manteau incriminé et Svein, toujours serviable malgré son air invariablement ironique, s'en saisit pour l'accrocher dans l'entrée.

— Je vais préparer des boissons chocolatées, déclare-t-il ensuite. Cela nous fera du bien. Tu en veux, *Mamma* ? Et vous, Léo ?

Freyja remercie son fils. Quant à moi, toujours un brin vexée, j'essaie d'adopter le ton de la plaisanterie :

— Parce que vous parvenez à faire chauffer quelque chose, dans ce coin glacial ?

Svein répond, sur le même ton :

— Non, hélas. Je servirai la boisson avec de la glace pilée par mes soins.

— Vraiment ? Et j'imagine que cette glace provient du fjord, c'est cela ?

— Pas du tout ! Je la trouve un peu au nord, dans un lac gelé où je ne peux me rendre qu'à dos de renne !

Je me demande s'il fait allusion à ce personnage aux cheveux ébouriffés et à la dégaine un peu gauche de *La Reine des Neiges*, version Disney. Son nom m'échappe soudain, et ce n'est pas faute d'avoir vu et revu le film d'animation – j'ai dû le visionner une bonne vingtaine de fois lorsque je gardais la fille de la sœur de mon amie Camille, pendant les vacances d'hiver de l'an dernier. Deux semaines

de baby-sitting plutôt bien payées, mais éreintantes, je vous le garantis !

— Je vais chercher la glace, complète Freyja, amusée.

Elle s'esquive sans faire de bruit et je me retrouve seule avec Svein. Il m'invite à le suivre dans une cuisine familiale, très accueillante, qui possède le charme de l'ancien mêlé à la modernité d'appareils à la pointe de la technologie.

Au cours des minutes qui suivent, nous ne revenons plus sur le sujet du manteau, mais mon hôte conserve un ton taquin. Nous échangeons quelques banalités et il blague beaucoup. Ce qui est mieux pour empêcher mon esprit de divaguer. Maintenir l'humour m'aide à oublier les raisons qui m'ont poussée à me retrouver là, à moins de vingt jours de Noël. Car au fond, la situation n'a rien de comique et je m'efforce de paraître détachée pour ne pas éclater en sanglots devant des inconnus. Depuis mon licenciement, j'arrive à passer, en un rien de temps, d'un moment d'euphorie à une crise de larmes. Montagnes russes émotionnelles.

— Et vous verrez qu'ici, nous adorons Noël, achève Svein après une discussion autour des décorations, très traditionnelles, que j'ai pu apercevoir en arrivant à Drøbak.

Je n'ai rien vu de clinquant ou de mauvais goût, les bâtisses ont l'air de célébrer l'avent dans des tons chauds de pommes de pin et de bois, agrémentés de touches ivoire et rouge vif.

— C'est peut-être pour cela que vous aimez les décorations authentiques, supposé-je en examinant les lieux.

Il hoche la tête et mes doigts se promènent sur un plan de travail en inox, rappelant le revêtement des appareils de petit électroménager. Dans cette grande pièce qui fait également office de salle à manger, les murs se partagent les teintes claires rappelant celle de l'entrée et les rondins décoratifs. Par-delà une porte ouverte, à double battants, je devine un salon hyper cosy, avec des plaids en fausse fourrure et des coussins poilus jetés çà et là sur un canapé. Le père Noël est omniprésent dans la décoration, dans une représentation quelque peu différente de celle à laquelle je suis habituée.

— Il y a vraiment un village de Noël, ici ? demandé-je à brûle-pourpoint.

— Bien sûr, répond Svein, avec beaucoup de sérieux. C'est ici même que se trouve le seul, le vrai village de Noël, avec la superbe maison de *Tregaarden's Julehus*. (Il penche la tête sur le côté et son regard s'étrécit, comme s'il voulait distiller un fluide de mystère entre ses paupières.) Savez-vous que c'est ici, au nord de Drøbak, que le père Noël est né ? La légende dit qu'il a vu le jour sous un rocher.

— Sous un rocher ?

— *Ja !*

— Et que peut-on trouver de beau, dans votre village de Noël ?

Svein Thorsen se redresse et son regard s'attarde dans le mien. Derrière son visage d'ange, je ne peux vraiment pas m'empêcher de lui trouver un air particulièrement orgueilleux, aussi agaçant que séduisant.

— La ville vous dévoilera ses secrets, si vous restez un peu.

Je passe la main sur le rebord d'un évier.

— Je ne pense pas rester suffisamment longtemps pour découvrir autre chose que cette maison.

— Détrompez-vous, je tiens à vous faire voir un peu la ville avant de vous laisser vous envoler pour la Finlande.

Les boissons sont prêtes et il me fait signe de m'approcher. La cuisine ouverte dispose d'un bar en bois très pratique, derrière lequel je prends place. Lorsque Svein le contourne pour s'asseoir près de moi et attraper sa tasse, son visage passe à quelques millimètres du mien.

— J'ai très envie de vous servir de guide, me glisse-t-il à l'oreille.

Son souffle et la vibration de sa voix me font frémir et je secoue la tête pour discipliner mes pensées.

— Merci, mais non. Je ne tiens vraiment pas à m'attarder dans cette ville, même si l'endroit paraît charmant.

— Seulement charmant ? Si vous pouviez passer quelques jours ici, je parie que vous auriez d'autres qualificatifs pour décrire Drøbak.

— Je veux bien vous croire. Mais la tempête passera rapidement et dès demain, je prendrai le premier vol pour Helsinki.

Svein porte sa tasse à sa bouche. Il prend le temps de savourer une gorgée d'un breuvage aux senteurs alléchantes.

— Impossible, dit-il après avoir passé sa langue sur la commissure de ses lèvres.

— Comment ça, impossible ?

Je scrute son expression. Étonnamment, elle est dépourvue d'orgueil et de malice. Svein Thorsen a l'air on ne peut plus sérieux, tout à coup.

— Vous ne pourrez pas prendre l'avion pour Helsinki. Pas demain. Je ne sais pas quel bulletin météorologique vous avez consulté, mais la tempête perdure et les appareils seront bloqués sur le tarmac pendant un moment.

— Alors, je suis coincée ici ?

Qu'importe si le mot « coincée » déplaît à mon hôte. Les murs de la maison me paraissent soudain plus sombres, l'espace plus exigü, et j'émet un couinement pathétique :

— Jusqu'à quand ?

— Au moins après-demain. J'espère sincèrement que vous retrouverez un vol par la suite. À cette période de l'année, cela risque d'être très compliqué.

J'ouvre la bouche et je la referme, par trois fois, incapable de prononcer quelque chose d'intelligible.

À cet instant, mon smartphone vibre dans la poche de mon pantalon. Je viens de recevoir un texto, ce qui est une bonne chose car cela signifie que je ne suis pas – encore – complètement coupée du monde. D'un geste de l'index, je débloque l'écran de verrouillage et je consulte le dernier SMS reçu. Il provient du numéro de Gretta, à Rovaniemi. Avec une politesse très professionnelle, elle me fait comprendre que les conditions climatiques se sont encore détériorées et que le village de Noël n'a pas besoin de moi pour le moment. Ce que mon moral en berne traduit par deux choses : d'abord que je suis vraiment bloquée en Norvège, et ensuite que je me révèle être une personne inutile, dont on se passe volontiers.

Ai-je le droit de déprimer tout de suite ?

Ou un bon coup de pied aux fesses me ferait-il du bien ?

La situation n'est pas brillante, mais pas dramatique non plus. Je pourrais être en train de poireauter sur un banc dans un aéroport. Je pourrais aussi être perdue dans la neige, seule, en train de chercher la direction de Rovaniemi. Ou alors mon avion aurait pu être pris dans la tempête. Je pourrais être morte de froid dans un pays étranger. Je pourrais avoir trouvé la mort dans un crash !

Voyons donc le côté positif des choses : je ne suis peut-être pas indispensable, mais je suis en vie, je suis au chaud et je ne suis pas totalement seule. Et j'ai beau ne pas connaître les gens qui m'ont offert l'hospitalité, je pense être en bonne compagnie.

— Vous êtes ici chez vous, affirme Svein Thorsen, comme s'il avait suivi le cheminement de mes pensées – ou comme s'il avait lu le contenu du texto. Je vous propose de dormir dans la chambre d'ami et de partager nos repas pendant votre séjour forcé.

Avant que je n'émette la moindre objection, il ajoute :

— Acceptez de rester. Cela fera très plaisir à ma mère. Et à moi aussi.

Je lis quelque chose d'étrange dans la profondeur de ses yeux. Quelque chose qui s'apparente à de l'embarras. Ou plus exactement à de la mélancolie : cette tristesse particulière qui nous tenaille lorsque des souvenirs poignants nous reviennent à l'esprit.

— De toute manière, vous n'avez guère le choix, complète-t-il, avec, je le devine, une pointe de sarcasme.

— J'aurais préféré l'avoir, répliqué-je.

Le silence retombe dans la maisonnée et seul un crépitement rythme le temps. Dans le salon, j'aperçois un large poêle qui remplace un ancien foyer de cheminée à l'âtre. Je me dis que le mélange de traditionnel et de contemporain est vraiment saisissant dans cette maison. Elle est comme figée entre deux époques. Intemporelle.

— Maintenant que je suis là, je n'ai pas d'autre choix que d'accepter votre offre, déclaré-je, avec juste ce qu'il faut de gratitude et de froideur.

Certes, je suis redevable, mais je ne veux pas non plus que Svein Thorsen oublie qu'il est tout de même responsable de mon naufrage ici.

Tandis qu'il achève le contenu de sa tasse, je place mes mains de chaque côté de la mienne, comme pour m'apporter un peu de réconfort. Freyja n'a toujours pas refait irruption et je m'inquiète de son absence. Ce qui m'évite, en même temps, de m'attarder sur ma déveine.

— Où est passée votre mère ?

— J'imagine qu'elle tient à préparer votre couchage toute seule. Elle est... comment vous dites, en France ? *Ja !* Une vraie tête de mule !

Freyja prépare ma chambre ? Sitôt, l'imaginer s'affairer pour moi me met plutôt mal à l'aise.

— J'aurais pu dormir sur le canapé ! Il ne fallait surtout pas la déranger !

— Essayez de lui dire cela ! rétorque Svein.

Il se met à rire et l'atmosphère se métamorphose. Je découvre que ce rire a le pouvoir de rendre chaleureuse et lumineuse l'ambiance la plus froide et la plus sombre.

— Dans ce cas, je ne tenterai pas le diable, murmuré-je en retrouvant un ton amusé. Que dois-je lui dire, alors ?

— Essayez quelque chose comme *takk* !

— *Takk* ?

— Cela signifie merci.

Je hoche pensivement la tête. C'est un mot que je retiendrai facilement.

— Alors *takk*, Svein. Et euh...

Les bûches crépitent plus ardemment dans la cheminée. J'inspire un grand coup.

— Je serai ravie de découvrir la ville et le village de Noël. Et j'aurai bien besoin d'un guide.

Le visage de Svein Thorsen s'éclaire un peu plus.

— Avec plaisir, mademoiselle Mersange.

Il se lève, son bras frôle le mien.

— Maintenant, ne m'en voulez pas mais je vais vous laisser quelques instants. Je vais voir ce que fait ma mère. Qu'elle le veuille ou non, je vais l'aider à préparer votre chambre.

La relation qui semble unir ce fils et sa mère est très touchante. Attachante, même. Quelque part, elle les rend admirablement humains et me rappelle que je devrais être plus proche de mes parents, malgré

nos divergences

Alors qu'il se tient dans l'encadrement de la porte, Svein se retourne :

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il. Mais attendez-moi, ne vous envollez pas, petite mésange...

Ses mots me figent sur place et je sens mes joues s'empourprer, une fois de plus. Pour ne rien montrer de mon trouble, je plonge le nez dans ma tasse, bois une gorgée de liquide chaud d'un seul trait. Puis je désigne le dehors d'un geste du menton.

— Avec ce froid et mon manteau trop léger, il n'y a aucun risque !

10

Un réveil mouillé

Mes paupières sont encore lourdes lorsque j'ouvre les yeux. Derrière la barrière de mes cils noirs, je tente de suivre le trajet du rayon de soleil qui passe à travers les carreaux de la fenêtre à crochets, typiquement scandinave. La lumière provenant de l'extérieur semble porter en elle la blancheur immaculée de la neige, que la nuit a déposée à outrance sur les terres de Norvège. Elle baigne la chambre d'un halo étrange, qui remue des images que je croyais enfouies pour toujours dans le grenier de mes souvenirs.

J'avais oublié l'ambiance particulière des matins qui s'éveillent sous un manteau blanc.

Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, cette réminiscence me fait chaud au cœur et chasse les doutes que les heures nocturnes n'étaient parvenues à taire. Je vais profiter de l'instant présent, voilà la première pensée qui me vient à l'esprit. Rovaniemi, les lutins du cercle polaire et le père Noël, lui-même, peuvent bien m'attendre encore un peu.

Un soupir s'échappe de mes narines et je bâille sans aucune retenue. Dans le même état d'esprit, je m'étire largement sous mes couvertures et je m'étale, bras écartés. La paume de ma main gauche rencontre alors une masse douce et soyeuse – et chaude, aussi. D'emblée, j' imagine que Freyja est venue m'apporter une de ces bouillottes au summum de la « cosy attitude », qui sont enveloppées de tricot ou de fourrure synthétique. Je la tâtonne, essaye d'en trouver l'extrémité pour l'attraper et la presser contre moi. Mais cette bouillotte a des formes étonnantes, et elle me paraît un peu grande.

J'en suis à me faire ces réflexions encore brumeuses de sommeil lorsque quelque chose de chaud et de mouillé passe plusieurs fois sur ma main.

— Qu'est-ce que ?

J'ouvre grand les yeux, un cri m'échappe et j'attrape mes lunettes. Je suis sur mes pieds en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. La

chose étendue dans mon lit n'a rien d'une simple bouillotte, je m'en rends compte à présent ! Ébahie, je tire sur mon maxi tee-shirt pour dissimuler mon shorty de nuit. À quelques millimètres de l'endroit encore marqué par les formes de mon corps, un chien de taille moyenne se redresse et s'ébroue.

— Un chien ! crié-je. Il y a un chien dans mon lit !

J'attrape une couverture et je me camoufle dedans, malgré le fait que l'animal n'ait rien d'un voyeur. Il s'assoit et me regarde en plissant les paupières, comme s'il me jugeait. Son pelage est roux et blanc et il a des oreilles pointues, doublées d'un duvet crème, qui partent vers l'arrière à chacune de mes exclamations.

Puisqu'il paraît inoffensif, je souffle pour me calmer. J'essaye de lui parler :

— Pas bouger, le toutou ! D'accord ?

Les oreilles de l'animal pivotent et il me regarde toujours, aussi silencieux et observateur que devait l'être le grand maître Ueshiba, fondateur de l'aïkido : prêt à parer la moindre démonstration d'agressivité, afin que tout combat éventuel prenne fin dès son commencement. Pour la petite histoire, j'ai fait un an de cours d'aïkido avant de me rendre compte que ce n'était pas du tout pour moi, d'où la référence qui me vient à l'esprit.

— Je ne te veux aucun mal, petit, temporisé-je de ma voix la plus douce. J'ai seulement été surprise. Ce n'est rien...

Le chien se redresse sur ses quatre pattes, souffle bruyamment du nez – ou de la truffe, plutôt – et il se secoue encore, ce qui fait cliqueter sa médaille. Puis il m'adresse un regard outré, qui est suivi d'un aboiement convaincu.

— Pas bouger ! répété-je.

Mais visiblement, il a envie de bouger, lui. Il saute du lit et atterrit près de la porte, devant laquelle il s'assoit de nouveau. Là, il se met à bâiller et à pousser des plaintes de loup.

— Tu veux rejoindre ton maître, c'est ça ?

Au timbre de ma voix qui vient de partir dans les aigus, il penche la tête sur un côté.

— O.K. Attends...

Sur la pointe des pieds, et tout en veillant à ne pas trop m'approcher de la bête, je me dirige vers la porte.

— Tu veux sortir ?

Un son presque humain sort de sa gorge et je me décide à ouvrir.

— D'accord, d'accord, je t'ouvre !

Je pose ma main sur la poignée, je l'abaisse. Le battant couine lorsqu'il pivote sur ses gonds. Sans demander son reste, l'animal au port fier et au pelage de feu passe tout contre mes jambes et se faufile dans le couloir. Il se met à japper instantanément – un jappement

joyeux –, et j'ose passer la tête par l'entrebâillement de la porte.

Mon regard croise celui de Svein Thorsen.

Incessamment, mon corps entier se raidit, mes joues s'enflamment. Je n'ai pas oublié que je suis en petite tenue. Mortifiée à l'idée d'être ainsi dévêtue face à un – presque – parfait inconnu, je fais un saut en arrière et je repousse la porte avec une vivacité telle qu'un déplacement d'air soulève ma tignasse emmêlée.

Je m'adosse au battant, mon cœur cognant à tout rompre.

— Fichu clébard ! ronchonné-je, agacée. Il avait besoin d'être dans ma chambre ? Et comment est-il entré, d'ailleurs ?

La voix de Svein Thorsen me parvient du couloir, étouffée :

— Oslo !

Je ne comprends pas les mots qui suivent, prononcés en norvégien. Des pas approchent.

— Oslo ? répété-je pour moi seule.

— C'est le nom de mon chien, répond Svein de l'autre côté de la porte.

Je plaque mes mains sur mes lèvres.

— Je suis désolé s'il vous a fait peur, continue-t-il. Il est très gentil mais c'est une petite canaille qui aime se cacher sous les couvertures. Je le soupçonne fortement d'avoir passé la nuit avec vous.

— Hein ?!

Le rire de Svein me fige un peu plus sur place. Se moquerait-il de moi ?

L'espace d'une seconde, j'ai envie d'ouvrir la porte à la volée et d'administrer une gifle bien méritée à ce bellâtre narquois qui se croit tout permis sous prétexte qu'il sait faire preuve d'altruisme. Non mais franchement, il ne pourrait pas se contenter de s'occuper de son... son... Et puis c'est quoi, au juste, ce chien ? Un mini husky roux ?

— Oslo est un shiba inu très farceur, développe Svein, comme s'il avait entendu mes pensées – ou comme si je les avais exprimées à voix haute. C'est un chien japonais qui possède bien les caractéristiques propres à sa race, autrement dit, c'est un sacré petit malin doté d'un libre arbitre surprenant. Je vous laisse le temps de reprendre vos esprits et de vous rafraîchir un peu et vous ferez plus ample connaissance avec lui, si vous voulez bien.

Un chien japonais ? me dis-je intérieurement. Un *shiba* ?

Eh bien, j'ai vu juste en le comparant au grand maître de l'aïkido, dont le nom sonne étrangement comme celui de cette race canine.

— Vous m'entendez, Léo ? fait la voix de mon hôte.

— Euh... Oui. Oui, je vous entends.

— Oslo aime connaître les occupants de la maison, trouve-t-il bon de préciser, comme si cela pouvait me décider à sortir un peu plus vite de ma chambre. Hhmm... Hhmm... Et sinon, ma mère vous a laissé de

quoi faire votre toilette et a mis des vêtements à votre disposition.

Je jette un coup d'œil à la porte attenante à ma chambre : la salle de bain. Oui ! Il y a une salle de bain qu'il n'y a pas besoin de partager ! C'est un luxe dont je ne vais pas me priver !

— D'accord. Euh... *takk* ! balbutié-je.

— Je vous en prie. Nous prendrons le petit-déjeuner dans la cuisine.

— Entendu.

Le silence s'installe et je me mordille la lèvre inférieure. J'ai une répartie du tonnerre ce matin ! C'est pourquoi je choisis de m'enfermer dans un mutisme foudroyant, pour ne pas enchaîner avec d'autres banalités alarmantes. Ce n'est peut-être pas très poli de me taire comme ça, mais bon...

Comme je ne dis plus rien, Svein doit en déduire que je suis passée dans la salle de bain, car j'entends ses pas et sa voix s'éloigner, tandis qu'il parle à son chien comme à un vieux pote. Quelques secondes plus tard, une autre voix masculine résonne dans la maison et je suis surprise d'entendre une conversation en français :

— Ton shiba a l'air particulièrement satisfait, ce matin ! fait la voix qui m'est inconnue.

Svein rit.

— Je l'ai cherché pendant plusieurs heures, si tu savais ! J'ai cru qu'il s'était enfui et avait passé la nuit dehors ! Je suis soulagé de voir qu'il s'était caché et a passé un moment plutôt confortable.

— Tiens donc ! Et où était-il ?

— Dans la chambre de notre invitée. Je l'imagine bien se blottir dans le lit ! Ce petit veinard a le don de monopoliser les meilleures places !

— Un invité ou *une* invitée ? fait la voix.

La réponse de Svein Thorsen tarde un peu à me parvenir et, pour ne rien manquer de la discussion, je plaque mon visage contre la porte.

— C'est *une* invitée, dit-il enfin. Une jeune française un peu... paumée, qui devait se rendre en Finlande. Je te la présenterai un autre jour, si tu veux bien. Aujourd'hui, je veux profiter de cette courte accalmie pour lui faire découvrir la ville.

— Ne l'accapare pas trop longtemps ! J'ai bien envie de faire sa connaissance. Dis-moi, elle est jolie, au moins ?

Inconsciemment, j'attends la suite en retenant mon souffle.

— Je n'ai pas vraiment eu le temps de m'en rendre compte, répond Svein Thorsen.

— T'es irrécupérable, mec ! s'exclame l'autre homme. C'est la première chose que j'aurais regardé avant d'inviter une fille chez moi. Si elle n'est même pas mignonne, où est l'intérêt, je te le demande ?

Le soupir du maître des lieux ne se fait pas attendre.

— Peut-être qu'il arrive à certains êtres humains d'agir sans intérêt, rétorque-t-il. Et dans le seul but de venir en aide à quelqu'un dans l'embarras. Comme je te l'ai dit, c'est une française paumée, qui ne connaît rien à notre pays, ni à notre langue !

La conversation se poursuit plus loin et je n'entends plus que des bribes de mots sans queue ni tête. Je me rends compte que je serre les poings et que je me mords les lèvres à les faire saigner. C'est peut-être exagéré comme réaction, penserez-vous, mais les mots de Svein Thorsen m'ont irritée. Blessée, même. Une française un peu paumée ? Voilà ce que je représente aux yeux de ce Norvégien chauvin et arrogant ! Ah, je vais lui dire ce que je pense de lui, moi !

11

Une boule de neige

Je me suis prélassée dans l'eau chaude d'un bon bain mousseux, mais je me suis ensuite habillée à la hâte, sans même prendre le temps de poser les yeux sur mon reflet dans le miroir – ce qui m'aurait peut-être empêché de me retrouver dans le couloir avec une jupe plissée et un pull en gros tricot, taille XXL. Je dois avoir l'air d'une cruche avec ça, alors que je devrais porter une tenue de reine altière – ou une armure – pour parvenir à tenir tête à Svein Thorsen.

Il ne m'a pas entendue arriver dans le hall. Tant mieux. L'effet de surprise aura le bénéfice de lui faire perdre un peu de sa superbe.

Il est encore en train de saluer son ami sur le pas de la porte lorsque je me racle la gorge. Lorsqu'il se retourne et me détaille de la tête au pied, je m'attends à ce qu'il fasse un commentaire débile sur ma tenue, ou qu'il me salue avec une politesse feinte. Toutefois, il ne dit rien, et cela me perturbe. Son regard me perturbe. Pourquoi s'attarde-t-il sur moi de la sorte ?

Bêtement, comme une adolescente trop timide, je me mets à enrouler une mèche de mes cheveux autour de mon index. Évanoui, l'avantage de l'effet de surprise sur lequel je comptais pour prendre la parole ! Mal à l'aise, je cesse d'entortiller mes cheveux et je croise les bras devant ma poitrine. Je devrais faire de grands gestes ou mettre les poings sur les hanches, je ne sais pas, mais pas me cacher derrière mes bras ! Alors j'inspire un grand coup, je me force à les décroiser et je m'éclaircis encore la voix.

— Une française paumée ? parviens-je enfin à dire, quand nous sommes seuls dans l'entrée, mon hôte et moi.

Il me dévisage pendant une poignée de secondes supplémentaires et mon sentiment de gêne s'amplifie.

— C'est ainsi que vous me voyez ? réussis-je tout de même à ajouter.

Puisqu'il reste muet – soit il ne veut pas s'abaisser à me donner une explication, soit il ne voit pas où est le problème –, je poursuis :

— Je vous ai entendu. Qui êtes-vous pour me juger, hein ? Pensez-vous réellement que je ne suis qu'une pauvre fille sans intérêt, inadaptée à la vie en société, incapable de vivre dans la réalité ? Eh bien, je suis navrée de vous décevoir, mais je ne suis pas une fille paumée !

Bon, d'accord, je m'emballe un peu. Mais autant mettre les points sur les *i* tout de suite ! Je ne suis pas du genre à me laisser dire n'importe quoi ni à me laisser marcher sur les pieds – je l'ai suffisamment été lorsque j'étais plus jeune !

Svein sourcille et passe une main derrière sa nuque. Son geste semble traduire un embarras soudain. Du moins c'est ainsi que je l'interprète.

— Je suis désolé, mademoiselle Léo.

Je secoue la main.

— Léo tout court...

— Je suis désolé, Léo, se corrige-t-il. Je ne pensais pas mal faire en vous décrivant comme une française paumée. J'ai dû me tromper d'adjectif. La langue française est compliquée, elle a tellement de chemins de traverses ! Je voulais juste dire que vous étiez égarée. Une jeune fille perdue loin de chez elle, qui a besoin d'aide, voilà comme je vous ai vue. Je suis navré si je vous ai blessée. Ce n'était pas du tout mon intention.

— Oui. Eh bien...

Son plaidoyer me laisse sans voix et je me maudis tout bas. Ne devrais-je pas m'emporter davantage ? Chasser ses explications d'un geste méprisant ? Son apparente sincérité m'en rend parfaitement incapable !

— Ce n'était pas mon intention, répète-t-il tout bas.

Il a considérablement réduit l'écart entre nous et, c'est idiot mais, l'espace d'une seconde, je me demande s'il compte aller jusqu'à me prendre les mains ou m'embrasser. Il est si proche tout à coup ! Comment est-il arrivé là si vite ? Et pourquoi mon corps refuse-t-il de m'obéir ? J'ai l'impression d'être congelée sur place, ce qui n'est pas bon signe du tout.

Je me fais violence et je recule nerveusement, histoire de rétablir au plus vite une distance de sécurité entre mon hôte et moi. Sa proximité et sa manière qu'il a de pencher la tête sur un côté pour me parler à l'oreille me procurent une étrange sensation, faite de picotements et d'onde chaleureuse.

— Croyez-moi, Léo, insiste-t-il doucement. Ce mot n'a pas le même sens pour moi que pour vous. Je suis navré. J'espérais vous faire passer une agréable journée, et j'ai tout gâché !

Il recule d'un coup et, bizarrement, mon ventre se serre quand il s'éloigne en se tapant le poing sur le front.

— Je ne suis qu'un imbécile, Léo. Un vrai imbécile ! Si je pouvais revenir en arrière, ou si je pouvais faire quelque chose pour effacer mon erreur, je le ferais.

Il arrête de tourner en rond et son regard se repose sur moi.

— Dites-moi ce que je peux faire pour me faire pardonner. *Vær så snill...*

Un frisson me parcourt tout le corps. Son fort accent est déjà délicieux à entendre lorsqu'il parle en français, mais sa voix se pare d'encore plus de chaleur quand il s'exprime dans sa langue. Pourtant, je ne dois pas céder si facilement et lui pardonner sur-le-champ. Même s'il est sincère. Même si son air contrit le rend terriblement attirant.

Je hausse les épaules et lui adresse un regard glacial. Sa main repasse sur le duvet blond de sa nuque, puis dans les mèches bouclées et ébouriffées de sa chevelure.

— Dites-moi, s'entête-t-il.

Au même instant, Oslo jappe d'impatience. Jusqu'à présent posté dos à la porte, assis, il se contentait de suivre notre échange avec une patience étonnante. À présent, son regard plein d'espoir semble rivé sur la poignée de la porte.

— Vous pourriez tenir votre promesse d'hier, dis-je alors. Ne deviez-vous pas être mon guide et me faire visiter Drøbak ?

Si cette idée m'est soufflée par l'envie de sortir que manifeste le chien de Svein, elle semble faire mouche chez ce dernier.

— Oh avec joie, Léo. Avec joie !

*

Oslo est allé gambader et faire ses besoins. Svein m'a montré quelques bâtisses en bois coloré, qui portent des enseignes vieillotées et des pendules à la mode de celles qui se trouvaient dans les gares, il y a très longtemps. À présent, nous prenons déjà le chemin du retour. Le premier repas de la journée nous attend.

— On s'est un peu dépêché, dit Svein à l'adresse de son toutou lorsque nous arrivons près des barrières blanches en bois qui clôturent le jardin, mais nous allons faire une grande promenade juste après, je te le promets.

Le shiba émet un drôle de son, entre éternuement et reniflement.

— C'est une réponse ? demandé-je.

Svein hausse les épaules.

— Sans doute une manifestation de son mécontentement. Il est adorable, fidèle et câlin, mais je ne vous cache pas que ce petit loup est un peu caractériel.

— Personne n'est parfait, dis-je en m'accroupissant devant Oslo.

Je lui fais des grattouilles sous le menton. Il tire la langue et j'ai

l'impression qu'il me sourit. On dirait qu'il m'a adoptée.

— En tout cas, il n'est pas rancunier ! constaté-je en riant. Notre premier contact était plutôt... renversant.

Je me relève en continuant de lui faire des caresses.

— J'espère qu'il n'est pas le seul à savoir pardonner, dit Svein. Je suis tellement navré pour tout à l'heure, Léo.

Avant qu'il n'en dise plus, je lève une main.

— C'est bon, on oublie ! *Next...*

Svein approuve en pinçant les lèvres et ouvre la porte. Je me retourne et inspire un grand bol d'air frais et vivifiant. Comme Oslo, j'espère que la promenade suivante sera plus longue.

*

Je m'étonne de ne pas encore avoir vu Freyja et je regarde s'égrainer le temps à une grande horloge de type danois. Svein prend son temps pour déguster son – énorme – petit-déjeuner, composé de tartines craquantes, de fromage à pâte molle coupé très finement, de jus de fruits, mais aussi d'un œuf à la coque, de saumon fumé, de céréales et d'un café léger. Le truc bien copieux, comme vous pouvez le constater. J'essaye de faire comme lui et je picore un peu de tout, silencieuse malgré la multitude d'interrogations qui me passe par la tête.

— Comment dit-on « petit-déjeuner » ? finis-je par demander, en achevant mon café.

Il y a plus important comme interrogation, mais je tente de m'acclimater à ce que je peux.

— *Frokost*, répond-il. Je suis navré de ne pouvoir vous proposer un choix plus vaste mais je n'avais plus de salami ni de confiture.

Je pouffe.

— Vous êtes sérieux ?

— Mais oui, pourquoi, il n'y a pas de *frokost*, dans votre pays ?

— Si, bien sûr. Mais mon petit-déjeuner se compose la plupart du temps de deux tartines beurrées et d'un verre de jus de fruits.

— C'est tout ? Ce n'est pas suffisant, si vous voulez mon avis.

— Sans doute. Mais dites-moi, votre mère ne prend pas son petit-déjeuner avec vous, les autres matins ?

Svein hausse les épaules.

— *Mamma* devait rendre visite à une vieille amie, aujourd'hui. Je crois qu'elle ne rentrera pas avant ce soir.

— Oh... d'accord.

Cette information me laisse entre deux sentiments : d'un côté, je me désole de ne pas revoir la sympathique Freyja avant un moment. D'un autre côté, son absence signifie que je vais passer les prochaines heures seule avec Svein Thorsen, et allez savoir pourquoi, cette perspective me rend toute chose.

— Dites-moi, quel est le programme, aujourd'hui ?

Il arque un sourcil et je m'explique :

— N'avez-vous pas proposé d'être mon guide ? De me faire voir la maison du père Noël ?

Il acquiesce.

— Oui, mais nous nous y rendrons seulement en fin d'après-midi. Pour profiter de toute la magie de l'endroit, le mieux est de le découvrir à la tombée de la nuit.

Nous sortons quelques minutes plus tard, et je me réjouis de retrouver l'air frais. J'inspire aussi profondément que possible. Comme lorsque j'étais petite fille, je m'émerveille de l'épais tapis de neige et de la douce quiétude que les flocons ont apportée avec eux. Il y a quelque chose, dans l'atmosphère de cette petite cité en bordure de fjord, qui me gonfle la poitrine d'une bouffée d'espoir. Cela peut paraître incompréhensible – j'en suis d'ailleurs la première stupéfaite –, mais j'ai la sensation de me trouver précisément à la place où je dois être à cet instant, alors qu'en réalité, je sais bien que je devrais être à des kilomètres de là.

Pour mieux apprécier l'instant, je ferme momentanément les yeux et je laisse la brise me picoter les joues de sa caresse mordante. J'aime l'impression de pureté que la neige apporte aux paysages et distille dans l'air que l'on respire.

Quand je rouvre enfin les paupières, Svein est tout près de moi et je remarque qu'il m'observe, le sourire aux lèvres.

— Vous avez un joli nez, déclare-t-il inopinément et sans autre forme de procès.

Je retiens un gloussement de dinde et je conteste :

— Il est trop retroussé. Regardez !

Je fronce le nez, ce qui le fait remonter davantage.

Svein a toujours les yeux rivés sur moi et malgré le froid ambiant, je pique un fard.

Un joli nez ? Est-ce la façon qu'ont les Norvégiens de draguer les filles, en parlant de leur nez ?

À cette idée, je suis gagnée par une irrésistible envie de rire.

— Les personnes qui ont de jolis nez sont rares, poursuit Svein, le plus sérieusement du monde.

Mon envie de rire se transforme en une mine effarée et une bouche béate. Comme Svein se penche vers moi, j'ajuste nerveusement mes lunettes sur ce nez retroussé devenu l'objet de toutes les attentions.

J'ignore ce qui aurait dû se passer ensuite, car Oslo choisit ce moment pour passer en trombe entre Svein et moi. Un vrai boulet de canon ! Ma tête pivote pour le suivre des yeux et une de mes mèches brunes se colle au baume protecteur que j'ai mis sur mes lèvres. Oslo

fait un bond incroyable dans la neige, puis un autre.

Svein se met à rire et ses doigts effleurent ma joue lorsqu'il ôte ma mèche de cheveux indocile. Ce bref contact me fait frémir et je me concentre sur les traces laissées par Oslo dans la neige.

— Il est toujours comme ça ? demandé-je, en désignant le shiba d'un geste du menton.

Quand il ne joue pas à sauter dans la neige, je remarque qu'il s'arrête pour creuser frénétiquement des trous dans la masse blanche, ou qu'il avance en forant des sillons du bout du museau, ce qui le fait éternuer.

— *Nei*, répond Svein de son timbre grave et chaud. Aujourd'hui, nous avons une invitée, alors c'est un jour particulier. Il veut vous impressionner !

— J'en déduis qu'il est moins démonstratif, d'habitude ?

— Pour être franc, je dois dire qu'en fait il est toujours comme ça. Oslo est très joueur ! Mais peut-être qu'il veut quand même vous faire voir ce qu'il sait faire ? Il a l'air de beaucoup vous apprécier, lui aussi.

Je refuse de relever le « lui aussi » qui peut revêtir un double sens et je me contente de répondre :

— Il est tellement adorable !

Je m'apprête à ajouter quelque chose, quand je sens la truffe du shiba contre ma main gantée. Je ne l'avais même pas vu filer derrière nous ! Je me retourne et il pousse un gémissement de joie. Il doit voir qu'il a capté mon attention car il lève l'arrière-train : sa manière de m'inviter au jeu.

— Il veut jouer, me glisse Svein à l'oreille.

Je frémis en sentant son souffle sur ma peau.

— J'avais compris.

— Il vous a choisie.

Je lève les yeux vers Svein. Nous nous connaissons à peine et quand nous passons du temps ensemble, son charisme et son trop-plein d'assurance m'impressionnent, quand ils ne me hérissent pas carrément. Pourtant, son arrogance apparente dénote avec quelque chose d'autre, que je ne parviens pas encore à déterminer. Et je dois reconnaître que son côté affable et ses sourires me paraissent si familiers qu'ils me troublent.

Je hoche à peine la tête en guise de réponse et j'ajuste encore mes lunettes – il va finir par croire que j'ai des troubles obsessionnels compulsifs. Lui me pousse gentiment vers Oslo, ses grandes mains emmitouflées posées sur mes épaules.

Je ne suis pas quelqu'un de particulièrement timide, mais je n'ai pas – ou plus – cette faculté qu'ont certaines personnes à pouvoir sympathiser en quelques secondes avec des inconnus. Il me faut du temps avant de pouvoir parler sans cette raideur polie dont je

m'enveloppe. Il me faut du temps pour apprendre à connaître l'autre, à l'apprécier – ou pas. Du temps avant de pouvoir être en confiance.

Visiblement, il n'en va pas de même pour Svein Thorsen. Et peut-être est-ce son comportement qui me donne brusquement envie de me secouer, pour que la prudente Éléonore Mersange laisse place à la vraie Léo, la Léo de mon enfance, celle qui pouvait jouer avec de parfaits étrangers, celle qui se confiait sans masque et riait avec tout le monde. Celle qui n'avait pas besoin d'une carapace pour consigner ses émotions.

— Alors, jouons ! réussis-je à dire, en me penchant pour ramasser un peu de neige au creux de mes mains.

Je forme rapidement une boule, dont la froideur est largement atténuée par mes gants en cuir doublés de polaire. Dès que je juge la forme parfaitement sphérique, je la montre à Oslo et je la propulse devant moi. Le chien démarre en trombe, nous arrosant de gerbes de neige glacée au passage.

Il interrompt sa course au moment où la boule de neige rencontre le sol et explose.

De ma place, j'entends son couinement frustré.

— Le pauvre ! s'exclame Svein. Lui qui croyait avoir gagné un nouveau jouet !

Je le regarde en biais.

— Je sais, je sais... je suis une vraie peste !

— Vous m'en avez tout l'air, oui.

— Hé !

Je lui donne une bourrade, ce qui me surprend moi-même. Lui se met à rire, et une fois de plus, je trouve que son rire, qui monte des tréfonds de son être, a quelque chose de rassurant, de communicatif et de séduisant : un cocktail qui me chamboule un peu plus et me fait éprouver un sentiment singulier et étrangement agréable.

Je libère un éclat de rire à mon tour et, moins d'une seconde plus tard, j'arme une nouvelle boule de neige.

Svein a compris que le jeu ne fait que commencer. Déjà, il se dépêche de faire de même. Comme deux gosses, nous nous engageons alors dans une bataille de neige endiablée, où tous les coups sont permis. Oslo n'est pas en reste, il court, saute, aboie de joie, et cherche encore et toujours à attraper ces balles blanches éphémères, qui ne sont pas enclines à se laisser prendre !

— Attention, petite mésange !

Je tourne la tête à temps et un tas de neige volant siffle à mon oreille.

La bataille gagne en frénésie et je forme des boules qui n'en sont plus vraiment, avant de bombarder Svein, encore et encore. Sans cesser de rire, il me vise avec brio, me touchant presque à chaque

lancer. Je dois me concentrer pour lui rendre la pareille. Je m'active, ramasse, propulse. Hors de question de le laisser gagner ! Soudain, un de mes projectiles l'atteint en plein visage et il laisse échapper une flopée de mots en norvégien, que je ne comprends pas mais que j'apparente sans mal à une série de jurons.

— Oups !

Il se frotte les yeux et je me sens idiotte d'avoir joué comme ça.

Inquiète, je me presse dans sa direction, je lui demande si ça va. À chacun de mes pas, j'angoisse un peu plus. Quand j'arrive près de lui, je découvre son visage rougi, à-demi caché derrière ses gants auxquels s'agrippe la neige.

— Oh quelle nouille ! m'exclamé-je. Je vous ai fait mal ! Bon sang ! Je suis désolée. Faites-moi voir, s'il vous plaît...

Il écarte ses mains, m'adresse un grand sourire en relevant la tête et, sans crier gare, il pose sa bouche contre la mienne. Stupéfaite, je reste pantelante. Ce baiser, si c'en est un, est si fugace qu'il se termine avant même que je comprenne ce qu'il se passe.

Lorsque je reprends mes esprits, Svein a façonné une nouvelle boule de neige et fait déjà mine de me viser. Son demi-sourire et ses yeux entrouverts sont aussi espiègles que séducteurs.

Ce n'est pas un baiser, idiote ! me dit une petite voix dans ma tête. Et cette voix a raison. Ce serait tellement ridicule. Surprenant. Incongru. Bref ! Je n'ai pas suffisamment d'adjectifs à donner à un tel baiser, alors je préfère penser qu'il s'agit là d'une sorte de coutume norvégienne, un peu comme le baiser cordial que se donnent les russes pour se saluer : celui qui est un symbole de paix et n'a rien de sensuel.

Le feu aux joues, les mains tremblantes, je dois prendre sur moi pour poursuivre la bataille là où nous l'avons momentanément interrompue.

J'esquive le projectile de Svein au dernier moment, j'entends un bruit retentissant derrière moi et la boule de neige s'éparpille en rencontrant sa cible involontaire.

12

Un rendez-vous de sirènes

J'ignore comment notre bataille a pu nous pousser si près de l'eau, et si près de cette statue qui dégouline encore de la neige lancée par Svein. La charmante cité de Drøbak a cela de particulier qu'elle nous permet de passer d'un décor à l'autre en quelques instants. De l'urbanisation colorée aux monts enneigés et aux eaux tranquilles, en passant par les forêts de conifères et de feuillus dénudés qui doivent promettre de jolies promenades à la belle saison, tout y est. Et que dire du fjord d'Oslo, que l'on aperçoit au détour d'un chemin, d'une ruelle, d'une maisonnée ou d'un arbre ? Il est magnifique avec ses

brumes hivernales, son léger clapotis et le mystère des morceaux de glace qui y flottent.

Ce lieu bouleverse ce que je pensais connaître et m'impressionne. Pour être honnête, j'imaginai la Norvège comme un pays uniquement fait de contrastes entre des villes modernes et des cabanes perdues dans la toundra, là où la végétation se borne à des étendues de fougères et de mousses, de saules arctiques et de genévriers rabougris. Je ne peux que constater qu'il en va tout autrement et je me prends à imaginer comme les abords forestiers de la ville doivent être agréables aussi en été, lorsque les chênes, les noisetiers, les érables et les tilleuls se couvrent de leur parure verdoyante.

Tandis que j'observe des rochers qui me donnent l'impression d'émerger des neiges, je m'attarde un peu plus sur la malencontreuse cible de Svein. Il s'agit d'un ensemble de silhouettes de bronze, fait de bras tendus, de chevelures figées et de corps élancés – j'en compte trois – qui se terminent par des queues de poisson.

— Des sirènes ?

Svein s'est empressé de me rejoindre, Oslo sur les talons.

— Je vous prie de pardonner ma maladresse, mesdemoiselles, dit-il en s'inclinant devant les statues perchées sur leur promontoire de pierre. Vous n'étiez pas la cible à atteindre.

Il se tourne vers moi et m'adresse un sourire mordant.

Le baiser volé me revient à l'esprit avec force, mais je ne veux rien en laisser deviner. Alors je me prends d'une passion soudaine pour la sculpture, qui se compose de trois sirènes émergées des eaux froides.

C'est fascinant de voir à quel point elles paraissent saisissantes de vie, tout en étant figées dans la même posture depuis des années. Elles me font penser à la célèbre « petite sirène » de Hans Christian Andersen, celle-là même que l'on peut admirer au parc Churchill, dans le port de Copenhague.

— Je m'attendais à voir des lutins dans la ville de Noël, dis-je. Pas des sirènes !

— Je vous ai bien dit que cette ville est pleine de surprises, fait remarquer Svein. Attendez que la nuit tombe et vous verrez...

— J'attends cela impatiemment, répliqué-je, sur le même ton que lui. (Je scrute les visages des sirènes.) Sont-elles sœurs ou amies ? Et que peuvent-elles bien se raconter ?

D'un geste désinvolte, Svein Thorsen se déleste d'une boule de neige qu'il malaxait encore entre ses doigts. La bataille vient officiellement de prendre fin.

— L'une d'entre elles, commence-t-il en frottant ses gants l'un contre l'autre, celle de gauche, vous voyez ? Elle explique à sa sœur comment elle est tombée amoureuse d'un jeune homme, qu'elle a

ensuite perdu de vue. L'autre ouvre grand les bras en l'écoutant parler. Un homme ? Comment sa sœur peut-elle être sous le charme d'un homme ? Les hommes sont prétentieux, vaniteux ! Ils se sentent supérieurs aux êtres de l'eau parce qu'ils peuvent marcher sur la terre ! Voilà ce qu'elle pense. Quant à la troisième sœur, elle est celle que l'on voit le moins, celle à laquelle on accorde le moins d'importance, en général. On pourrait croire qu'elle se cache, qu'elle se couvre les oreilles ou encore qu'elle est occupée à se peigner les cheveux. La réalité est tout autre.

— On la croirait à mille lieues de la conversation de ses sœurs, j'observe à mi-voix.

— C'est vrai. Et pour cause ! En réalité, si elle cache quelque chose, ce sont ses sentiments. Derrière un masque d'insensibilité, de colère ou d'agacement, elle les garde en elle. Pour que personne ne les surprenne ou ne les entende.

Svein s'est encore approché de moi. Je sens sa présence, son bras qui effleure le mien, alors qu'il raconte le reste de l'histoire :

— Cette sirène est ma préférée. Elle me fascine depuis toujours. Elle fait semblant, elle tourne le dos au monde, alors qu'au fond, elle est la plus sensible des trois. J'ai toujours eu envie de connaître le secret de son cœur...

Il est si près de moi que j'en tremble. Chacun de ses mots se dépose sur mon visage dans un souffle chaud et je fais un pas sur le côté.

— Est-ce la vraie histoire des trois sirènes ? demandé-je.

Un nouveau rire monte dans la gorge de Svein Thorsen. Celui-là est étrange, comme renversé par un sentiment que je ne m'explique pas et qui m'échappe complètement.

— En toute franchise, c'est surtout ainsi que je l'imagine, me confie-t-il tout bas, puis à voix haute : il y a peut-être autant d'interprétations de leur histoire que d'habitants dans cette ville, même si certains vous diront qu'ils sont les seuls à connaître la vraie. Par contre, tout le monde s'accorde sur le fait que ces trois sirènes ont été façonnées par Reidar Finsrud, à la demande de madame Lane, une femme qui a exploité une fabrique de jouets. C'est pour remercier la municipalité de Drøbak pour son soutien, que madame Lane a offert ces trois sculptures à la marina, là où elle avait cousu un premier ours en peluche, il y a longtemps.

J'observe mon guide à la dérobée.

— Je comprends qu'elles vous fascinent. Au-delà de l'histoire qui les lie à la ville ou celle que vous avez imaginée, on croirait que ces sirènes connaissent tous les secrets du monde.

— Vous avez peut-être raison. Après tout, je leur en ai confié quelques-uns.

— Ah oui ? Et lesquels ?

Svein demeure pensif un moment puis il hausse les épaules et s'éloigne de moi sans prévenir, si brusquement que j'en suis complètement désorientée.

— Oslo ! (Il siffle et le shiba réapparaît.) La promenade est terminée, on rentre ! *Kom, Oslo ! Kom !*

Il se tourne vers moi et nos regards se croisent.

— Ces secrets, peut-être que je vous les confierai, si vous restez ! dit-il. Allez, venez !

Sans attendre de réponse ou de réaction de ma part, il retourne sur ses pas. Oslo musarde encore un moment dans la neige, puis il nous rejoint. J'admire les environs, tout en spéculant sur les ombres de Svein Thorsen. Car cet homme est à l'image de cette petite ville qu'il aime tant : comme elle, j'en suis certaine, il peut être solaire et glacial, il peut attiser le feu et geler les cœurs.

J'ignore à quoi cela est dû, mais j'éprouve une brusque envie de rester ici plus longtemps que prévu. Pour pouvoir percer les mystères que Drøbak et Svein sont encore pour moi ? Ou pour rencontrer le vrai père Noël ? Pourquoi pas, après tout ? Je viens déjà de faire la connaissance de trois sirènes.

13

Un vieux film en noir et blanc

Deux ou trois heures s'écoulent sans que je ne pense à rien d'autre qu'au moment présent. Comme j'aimerais être ici en vacances ! Comme j'aimerais pouvoir m'abandonner pleinement à la découverte des lieux, des coutumes, de la culture et des habitants. Je me sens tellement bien, déjà, que j'imagine sans mal à quel point je pourrais me détendre si mon séjour ici n'était pas limité par la perspective d'un job et régi par les caprices de la météo.

Car ce sentiment de bien-être est bien réel. Il me réchauffe le cœur, apaise mes angoisses. Si je le dois à l'atmosphère cocooning de la maison, il n'est pas sans lien avec la présence de mon hôte, j'en suis consciente. Sous son port de tête fier, Svein Thorsen se révèle être un homme attentionné, plein de bonne volonté et débordant d'une sincère envie de faire plaisir. De *me* faire plaisir, en l'occurrence.

Au fur et à mesure que les heures passent, je ressens un lien étrange, qui se brode et se tisse entre lui et moi. J'ai l'impression que nous nous sommes connus avant, ou dans une vie antérieure... Et il s'est passé quelque chose, tout à l'heure. Désormais, ce baiser inattendu et subtil, pendant la bataille de boules de neiges, ne me sort plus de la tête. Ai-je rêvé cette onde de chaleur qui m'a submergée quand Svein a pressé ses lèvres sur les miennes ? Ai-je imaginé ce chambardement intérieur lorsqu'il s'est éloigné de moi ?

Inconsciemment, je passe ma langue sur mes lèvres, comme si cela pourrait réveiller le goût de ce baiser. Ou le rendre plus réel.

— J'ai trouvé ce que je cherchais, l'entends-je soudain annoncer.

Sans le vouloir, je tressaille.

Svein fait son apparition dans le salon, un boîtier de DVD en main, je suis en train de changer la configuration de mon mobile, que j'avais remis en mode avion sans faire exprès. À peine je le pose à côté de moi qu'il émet une sonnerie stridente. J'ignore pour quelle raison cette musique électronique me paraît soudainement impersonnelle et froide, en plus d'être dérangeante. C'est celle enregistrée par défaut sur mon smartphone et je me demande pourquoi je n'ai jamais choisi de la changer.

Svein pose le disque sur une table basse ronde en bois, m'adresse un signe de tête entendu et s'éclipse, avec une politesse et une élégance naturelles. Je regarde un moment la porte qu'il a refermée derrière lui, puis, du bout du doigt, j'appuie sur l'icône « répondre ». Une voix hystérique émane instantanément du haut-parleur :

— Léo ! Léo ?? C'est toi, c'est bien toi ? Tu réponds enfin!

Je sourcille et j'éloigne mon smartphone de mon oreille. D'abord pour éviter d'avoir un tympan percé – si ce n'est pas déjà trop tard –, et pour scruter mon écran. J'ai plus de trente appels en absence. Et autant de SMS non lus !

— Oh, Camille ! dis-je d'une voix innocente. Tu as essayé de me joindre ?

— Et comment que j'ai essayé ! Merde, Léo ! Tu devais me prévenir en arrivant à Rovaniemi ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tout m'est passé par la tête ! J'espère que tu as la meilleure des raisons pour m'avoir laissée dans l'angoisse comme ça ! Un ouragan ou un mec, n'importe quoi, mais ça a intérêt d'être une putain de bonne raison !

À l'entendre, j' imagine Camille au bord de la crise de nerf ; elle a tendance à devenir un tantinet grossière sous l'effet du stress. J'éprouve un certain remord à avoir oublié de la contacter mais j'ai des circonstances atténuantes, non ? Le voyage, et surtout l'arrivée, étaient censés se passer bien différemment !

— Un peu des deux, réponds-je d'une voix faiblarde.

— Comment ça, un peu des deux ?

— Eh bien... mes raisons. C'est un peu à cause d'un ouragan et d'un mec que je suis là. Enfin, attends... Ne tire pas des plans sur la comète, je t'explique. Mon avion a été détourné à cause d'une tempête de neige et j'ai fait la connaissance d'un sympathique Norvégien, qui m'héberge chez lui en attendant que passe le mauvais temps.

Un silence.

— Merde, Léo ! explose Camille au bout d'un moment. Merde,

quoi ! T'aurais pu me prévenir !

— Je n'avais plus une seule barre de réseau ! tenté-je de me disculper par un mensonge. Avant maintenant, j'ignorais totalement que tu avais essayé de m'appeler !

— Je m'en fous ! Attends...

Je n'entends plus qu'un grésillement sur la ligne, puis un bruit plus fort, comme si Camille soufflait fort ou comme s'il y a avait des bourrasques. D'une voix toujours aussi frénétique, mais avec une tonalité différente, elle reprend :

— Tu as dit un Norvégien ? Qui t'héberge ? Chez lui ?

Sa voix est devenue suraiguë et je comprends pourquoi. Je dois stopper *illico* le cheminement inévitable de ses pensées :

— Oui. Je suis en Norvège, chez un Norvégien qui vit avec sa mère et un adorable chien qui s'appelle Oslo.

— Oslo, répète Camille. Très imagiatif, le Norvégien, dis donc !

— Oh arrête, c'est un nom qui va super bien à cet intrépide petit shiba !

— Mouais, peut-être... Bref ! Peu importe ! T'es où, exactement ?

— Je suis à Drøbak, une petite cité portuaire non loin d'Oslo. Le fjord est...

Camille ne me laisse pas le loisir d'être dithyrambique, elle me coupe tout net :

— Une cité non loin d'Oslo ? Ah oui, vraiment très imagiatif, le mec, persiste-t-elle.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette insistance m'agace et je me sens soudain le besoin de défendre mon hôte :

— D'accord, ce n'est peut-être pas faire preuve d'une imagination débordante de donner à son chien le nom de la capitale de son pays, mais franchement, Camille, on s'en moque pas mal ! Oslo est génial ! Et puis bon sang ! Est-ce que tu m'as écoutée, au moins ? Mon avion a été détourné, je n'ai pas pris mon poste à Rovaniemi, et je suis vraiment reconnaissante envers ce type, tu sais ! Parce que s'il n'avait pas été là, à l'heure qu'il est je serais peut-être morte de froid, quelque part en Norvège. En plus, il est prévenant, il a beaucoup d'humour et il est très séduisant...

Je m'interromps et je me racle la gorge. Il était temps de couper court à cet éloge avant que les pensées de Camille ne s'enflamment.

— Et puis là n'est pas la question ! continué-je. Tu m'appelais pour savoir où je suis, alors je t'ai répondu. Je suis navrée de ne pas avoir reçu tes précédents appels et je suis navrée d'être hébergée chez un homme qui manque d'imagination, mais enfin, Camille ! Tu pourrais juste dire que tu es contente de me savoir à l'abri et en vie. T'es pas censée être ma meilleure amie ?

C'est ma propre voix qui grimpe d'une octave, à présent. Je sens

les larmes monter.

Même si Svein et sa mère ont tout fait pour m'être agréable, et même si je me sens bien dans cette maison, j'ai l'impression d'être à l'autre bout du monde. Et lorsque j'entends la voix d'une personne que je connais et dont je suis hyper proche, je pense être en droit d'espérer entendre autre chose que des critiques sur la seule personne qui m'est venue en aide depuis que j'ai échoué ici.

— Tu as raison, Léo, fait Camille à l'autre bout de la ligne. Je suis désolée. En plus, c'est à cause de moi que tu es partie. Oh, Léo, je suis une sous-merde ! Pardonne-moi, s'il te plaît... Et raconte-moi plutôt comment ça se passe, pour toi.

Je ne suis pas plus de nature rancunière que le shiba de Svein, surtout avec les personnes auxquelles je tiens aussi fort. Tout en utilisant la manche de mon pull pour sécher une larme rebelle, je décris à Camille le fjord, les sirènes, et je lui parle de la maison de Noël, que Svein Thorsen a promis de me faire voir. Mon amie m'écoute sans rien dire pendant plusieurs minutes. Puis elle me demande de la tenir au courant de la suite de « mes aventures norvégiennes ». À la fin de notre conversation, elle me promet de ne plus faire la moindre remarque négative sur Svein et ne peut s'empêcher de spéculer, comme toujours, imaginant déjà une idylle entre le beau Norvégien inconnu et sa meilleure amie.

Quand je raccroche, je me sens apaisée, même si j'ai un petit pincement au cœur.

Indéniablement, les miens me manquent.

Je pense que c'est ainsi tout au long de notre vie. On rêve d'aventures, de découvertes, de voyages, mais si on les fait seuls, une part de nous n'en profite pas à cent pour cent. Car il y a ce manque, cette envie de partager ce qui nous arrive avec les personnes que l'on chérit le plus au monde.

Je chasse de mon esprit l'image de mes parents, ce couple de quinquagénaires fringants toujours à l'affût des meilleurs placements boursiers, qui m'observent avec inquiétude dans mes pensées.

— Je vous appelle bientôt, promets-je tout bas en serrant mon smartphone contre ma poitrine. Et je vous promets que dans un avenir très proche, vous n'aurez plus à vous en faire pour moi.

Je me redresse et refoule un long frisson. Puis j'attrape le boîtier du DVD abandonné sur la table.

Oslo, dont la présence m'avait échappé jusqu'alors, remue une oreille et entrouvre les yeux. Je devine qu'il s'était assoupi là, sur un pouf poilu monté sur trois pattes en bois, pendant que je discutais avec mon amie en France. Il se lèche le museau et se met à bâiller, avant de m'observer longuement, les yeux plissés.

— Alors, où es ton maître ? lui demandé-je.

Il penche la tête sur un côté.

— C'est vrai, tu ne comprends rien à ce que je dis. Pour toi, il faudrait que je me mette à l'apprentissage de la langue nationale. Bon, je vais voir moi-même ce qu'il fabrique...

Au lieu de pousser un des deux battants de la porte qui donne sur la cuisine, je passe par celle par laquelle Svein a disparu. Je longe un couloir, constate que c'est celui qui dessert les chambres. Finalement, j'arrive dans la pièce qui fait office de cuisine et de salle-à-manger. Svein est là, occupé à préparer quelque chose qui sent divinement bon. Il doit avoir des yeux derrière la tête, ou alors je ne suis pas du tout discrète, car il me parle dès que j'arrive sur le pas de la porte :

— J'ai trois autres DVD. Je vais vous les apporter. Nous les visionnerons en attendant d'aller voir les lumières de Noël, lance-t-il à mon intention. Sinon, j'ai préparé des *pepperkaker* hier et je vais les accompagner d'un *gløgg*, qui lui, n'est pas encore prêt. Une minute... Ou deux. Et ce sera bon.

Je n'ai pas tout compris dans sa tirade, mais les effluves qui me parviennent promettent un en-cas divin.

— C'est quoi un « gleug » ?

Il se tourne vers moi et répète le mot, que je ne parviens pas à prononcer correctement, si j'en crois son demi-sourire facétieux – et un brin gouailleur – qui étire la commissure gauche de ses lèvres.

— Un *gløgg*, c'est ça !

Il me fait signe d'avancer. Je traverse la cuisine et les alléchantes odeurs qui font frémir mes narines gagnent en profondeur. Svein est en train de remuer une substance colorée dans une casserole.

— Je prépare le mien sans alcool, explique-t-il. Mais à l'origine, c'est une recette au vin rouge. Dans celui-ci, j'ai mis du jus de raisin, un peu de jus de pomme et de cassis. Bio, bien sûr.

Je lui adresse un sourire approbateur. Visiblement, ce garçon a des qualités que j'apprécie. Il ne boit pas d'alcool – ou très peu – et il prend soin de son alimentation en privilégiant les aliments bio. Deux très bons points pour lui.

Comme il continue à égrainer les ingrédients de son fameux breuvage, je me demande pourquoi je ressens le besoin de lui attribuer des bons points.

— Il y a aussi du sucre roux, de la cannelle, trois pruneaux, des clous de girofle, du piment de Cayenne – trois fois rien, je vous rassure, s'esclaffe-t-il. Et des zestes d'orange et de citron, des raisins secs, deux figues séchées. Sans oublier l'ingrédient secret !

— Le piment de Cayenne ne m'effraie pas, lui réponds-je en avançant jusqu'à ce que nos bras se touchent.

Une odeur semblable à un mélange de cèdre et de cuir émane de sa peau et se joint à celle des épices, qui embaume sûrement toute la

maison, maintenant. Ça sent divinement bon.

— Dans ce cas, tant mieux, dit-il en me décochant un clin d'œil complice.

Je ferme les paupières, pour me concentrer plus intensément sur les senteurs.

— Dans vos ingrédients secrets, n'y aurait-il pas du gingembre, par hasard ?

Le sifflement admiratif de Svein me glisse un fourmillement dans le ventre.

— Mais si ! Mince alors, je vais devoir vous retenir indéfiniment prisonnière pour vous empêcher de révéler ma recette au monde entier !

— Essayez un peu pour voir ! rétorqué-je aussitôt, un brin provocatrice.

Svein éclate de rire.

— Je pourrais vous prendre au mot, me dit-il tout bas.

Je frissonne quand les vibrations de sa voix courent sur la peau nue de ma nuque.

Il ne me laisse pas le temps de répondre et retire sa préparation du feu.

— C'est prêt !

*

Deux tasses fumantes attendent patiemment que l'on y trempe les lèvres, sur un plateau où s'offrent également des petits biscuits. Svein et moi sommes installés sur le sofa, face à l'écran de télévision.

— Au choix, nous avons *Le Drôle de Noël de Scrooge* et *Miracle sur la 34e rue*, en français. Et sinon, j'ai *La vie est Belle*, avec James Stewart et Donna Reed, et *It Happened One Christmas*. Ah, et puis ce conte des années quatre-vingt avec Dolly Parton : *A smoky Mountain Christmas*.

Mon choix se fait très rapidement. Je veux tous les voir ! Pas cet après-midi, bien entendu, mais peut-être que nous pourrions se faire une soirée ciné ? Ou deux ? J'ignore encore quand je repartirai.

Je connais tous ces films sauf un et je trouve incroyable de revoir celui avec Dolly Parton, la reine de la country ! Mes parents avaient enregistré ce conte sur VHS et le repassaient à chaque Noël, quand j'étais petite fille.

— En français, celui-ci s'appelle *Noël dans la montagne magique*, dis-je. Je l'ai vu un nombre incalculable de fois mais je le reverrai avec plaisir.

Svein opine du chef.

— C'est le genre de film qui nous rattache à l'enfance. Nous le regarderons demain, peut-être.

Je détecte un changement dans sa voix. C'est comme une fêlure,

quasi imperceptible, qui me touche profondément, sans que j'en saisisse la raison. Sans raison non plus, j'affirme avec conviction :

— Demain, ce sera parfait. Et maintenant, on commence par lequel ?

— Pourquoi pas celui-ci ? Je le regarde tous les ans à cette période de l'année.

Je fais oui de la tête et nous nous installons confortablement.

Alléché par l'odeur des biscuits, Oslo approche et s'assoit à nos pieds.

Svein tapote la place à sa droite et enjoint son chien à s'installer près de lui – du moins c'est ce que je pense qu'il lui dit, puisqu'il s'exprime en norvégien lorsqu'il s'adresse à lui. Le charmant shiba ne se fait pas prier et s'empresse de prendre place à côté de son maître.

— Je le gâte trop, me dit Svein en extirpant d'un bocal un biscuit qui ressemble à ceux qui nous attendent sur une table basse, près du fameux *glop* ou *gleug* – j'ai oublié le nom. Je lui ai préparé des *pepperkaker* sans sucre et avec seulement des épices bien tolérées par les chiens, m'informe-t-il avec beaucoup de sérieux.

Il émiette un biscuit, qu'Oslo avale gloutonnement, morceau après morceau.

J'entends alors un léger bourdonnement. Le DVD que nous avons choisi se met en marche tout seul et l'écran s'éclaire sur une image en noir et blanc. Nous avons finalement opté pour l'histoire avec James Stewart et Donna Reed.

Tandis que le film commence, Svein me tend ma tasse – un joli mug en forme de bonhomme de neige, très kitch mais formidablement à mon goût. Si ça continue, je vais finir par apprécier Noël, moi ! Ou plus exactement à l'apprécier à nouveau. Et le pire dans tout ça, c'est que ça ne me dérange pas du tout !

Je trempe mes lèvres dans ma tasse. Le breuvage – dont je ne parviens pas à prononcer le nom, ni même à m'en souvenir –, a un fumet exquis et des notes qui explosent en bouche. Pas trop chaud pour ne pas me brûler la gorge mais suffisamment pour réconforter, il semble être fait d'un mélange de toutes les saveurs qui font Noël. Quel délice !

Les *pepperkaker* me plaisent autant. Ça sent la cannelle, le gingembre. C'est parfait. C'est un en-cas parfait. Parfait pour la saison. Parfait pour l'instant.

Je regarde Svein et son chien.

C'est un moment parfait, je pense, en mon for intérieur. Un moment de bonheur tout simple, comme on rêve d'en partager à l'approche des fêtes de fin d'année.

Oslo se lèche les babines et lorsque Svein lève les deux mains pour lui montrer qu'il n'a plus à manger, l'animal bâille et se blottit tout

contre lui, à la manière d'un renard dans sa tanière.

— Il est tellement attachant, dis-je en toute sincérité.

Svein approuve tout en caressant son animal de compagnie derrière les oreilles.

— Le shiba est un être souvent incompris. Oslo et moi, pourtant, on s'est compris tout de suite et le lien qui nous unit est désormais indéfectible.

J'acquiesce silencieusement.

Je peux comprendre ce que Svein veut dire.

Et je m'étonne de cet autre lien, étrange, qui se noue, de plus en plus étroitement, entre Svein et moi. Si je ne parviens ni à le définir, ni à le comprendre, je m'efforce de croire qu'il n'existe que dans mon imagination et je refoule toute réminiscence d'un baiser volé en pleine bataille de boules de neige, tandis que nous regardons, épaule contre épaule, le vieux film en noir et blanc.

14

Un vrai faux père Noël

La nuit est tombée sur le fjord et sur les bâtisses alentour. Depuis la baie vitrée du salon des Thorsen, je vois la ville et ses maisons s'animer. Des fenêtres jaillissent des milliers de lumières, tandis que des eaux sombres émergent des brumes glacées. Le contraste entre la cité lumineuse et la nature mystérieuse est absolument saisissant. Et magnifique.

— Les blocs de glace, que vous pouvez voir un peu partout dans le fjord, dérivent vers le *Skagerrak*, commente Svein. C'est un golfe entre le sud du pays, le nord-ouest du *Jutland* danois et une province suédoise. Pour l'instant, ils sont encore rares, même si précoces par rapport à l'an passé. En plein hiver, d'ici à Oslo, l'eau gèle complètement, alors notre petite ville devient le port d'entrée de la capitale.

Je trouve ça fascinant. Les uns derrière les autres, ces minuscules navires de glace me donnent l'impression de vouloir découvrir le monde. Drøbak m'apparaît telle une perle nichée au creux de son écrin naturel et offerte au regard de l'univers.

— Malgré le ciel sombre, on voit encore clair dehors. D'où nous vient cette lumière, là-bas ?

Il y en a une, en particulier, qui surpasse les autres en intensité.

Svein désigne le port d'un geste ample du bras.

— Il y a des embarcations tous feux allumés, tout le long de la côte. Mais ces lueurs-là proviennent de la forteresse d'Oscarsborg.

J'ignore à quoi ressemble cette forteresse mais je vois bien que la ville bénéficie d'un éclairage autre que celui des lampadaires ou encore de ces lanternes et guirlandes qui s'animent, les unes après les

autres : près du port, dans les rues, aux arbres, aux fenêtres des maisons. Ensemble, elles illuminent vraiment l'obscurité de l'hiver, et me font penser à une multitude de lucioles hésitantes, qui auraient décidé de venir se poser dans cet antre de féerie et de fables.

— La forteresse d'Oscarsborg ? l'interrogé-je.

— C'est aujourd'hui un endroit touristique. Il y a un grand et luxueux hôtel. Mais avant, c'était un territoire militaire... Je vous laisse un instant.

Svein retourne en cuisine et continue de me parler de la forteresse et du rôle important qu'elle aurait occupé pendant une guerre, je ne comprends pas laquelle.

Pendant que je l'écoute parler, mes doigts courent avec indolence sur les crochets des fenêtres, pourvues d'un système que l'on ne trouve qu'en Scandinavie, je crois, et qui permet d'ouvrir les vantaux vers l'extérieur. J'estime que c'est un système très ingénieux, car lorsque le vent de l'hiver se renforce, il comprime forcément les joints des fenêtres, ce qui empêche le froid de s'immiscer dans les habitations.

Mon regard suit les courbes gracieuses du fjord et je me sens bien, loin de cette impression d'être naufragée que j'avais lors du débarquement à l'aéroport d'Oslo-Gardermoen. C'est très étrange, mais j'ai le curieux sentiment que toutes les aventures et mésaventures de ces dernières semaines ont été imaginées pour me guider jusqu'ici. Comme si ma présence dans cette maison était une suite logique dans le fil de mon existence.

C'est totalement fou ! me souffle une voix intérieure lorsqu'un bruit me tire de ce moment d'introspection personnelle. Je passe dans l'entrée et je vois les gonds de la porte tourner sur eux-mêmes. Le battant pivote et le visage jovial de Freyja apparaît dans l'encadrement.

— *God kveld !* clame-t-elle en m'apercevant, un large sourire aux lèvres.

Je lui souris en retour, mais je suis bien incapable de comprendre ce qu'elle vient de dire. Comme je ne l'ai pas encore vue aujourd'hui, j'imagine qu'elle me salue et je lance un « bonsoir » chantonnant, histoire de faire bonne figure.

Freyja est chargée de deux énormes sacs garnis, qui débordent presque. Aussitôt, je m'empresse de l'aider : je pousse la porte sur le froid extérieur et je tends les mains pour la soulager du plus gros de ses paquets.

— *Takk, Léo.*

— Je vous en prie.

Mes mots déclenchent un petit rire et Freyja s'explique :

— Vous êtes amusants, vous les Français, avec vos *expressions*.

Nous allons nous débarrasser de notre fardeau sur le plateau d'un

mange-debout et Freyja souffle de contentement.

— Nos expressions ?

Elle hoche la tête et Svein intervient :

— Oui, ma mère a moins l'habitude que moi d'entendre des « je vous en prie » et des « s'il vous plaît » à tout bout de champ. En Norvège, ce sont des expressions dont nous ne nous encombrons pas, la plupart du temps.

— Vraiment ? fais-je, surprise.

— Vraiment. C'est très français, tout ça. Nous, nous sommes plus directs. Mais cela ne nous empêche pas du tout d'être un peuple heureux, bien au contraire ! Nous sommes des gens simples et nous parlons et agissons toujours avec franchise.

Je hausse les épaules et je souris.

— Ce qui n'est pas mal non plus.

Freyja repousse ses sacs et se place entre Svein et moi. Sa main droite posée sur mon épaule, la gauche sur celle de son fils, elle nous observe et demande soudain :

— Nous allons nous promener, *nå* ?!

— *No* ?

De son panier où il nous regarde fixement, Oslo dresse une oreille.

— *Nå*, ça veut dire maintenant, éclaircit Svein. Rien à voir avec la négation de la langue anglaise. Et ma mère a raison. Il est temps pour vous de comprendre pourquoi ici, c'est la ville du père Noël. (Il se penche vers son chien.) Oslo, *kom* ! C'est l'heure de la promenade !

Le petit shiba ne se fait pas prier et je comprends que la balade ne se fera pas à deux ou à trois, mais bien à quatre.

*

Malgré les étendues de neige uniformes, j'imagine à quel point le paysage qui l'entoure peut être varié et intrigant. Les rues, sinueuses et étroites, alignent des maisons en bois coloré et des bâtiments très pittoresques avec des corniches balancées de style louis XVI. On les retrouve principalement le long d'une rue qui s'appelle *Storgata*, je crois, et sur ce qui ressemble à une place centrale. Avec ses pavés et son imposante fontaine, cet endroit a un charme fou. Par-dessus tout, j'ai un véritable coup de cœur pour la jolie bibliothèque aux murs bleus, empreinte de magie et de nostalgie.

— L'été, c'est très animé aussi ici, m'apprend Freyja en hochant la tête avec conviction. Il y a beaucoup de marchés.

Je veux bien la croire : la place s'y prête à merveille et j'imagine facilement la présence d'étals devant les jolies bâtisses de la vieille ville.

— C'est vraiment beau, confirmé-je en toute sincérité.

Les lumières de la ville guident nos pas tandis que nous longeons la place. Soudain, Freyja et Svein obloquent, Oslo fermement tenu en

laisse par son maître. Nous nous engouffrons dans une courte ruelle et bientôt, derrière des haies et des arbres ornés de guirlandes lumineuses, j'aperçois la plus surprenante maison de Drøbak. Intégralement de jaune vêtue, avec une architecture peu commune, cette maison comporte de surprenantes colonnes et des balcons en bois qui me feraient presque penser aux bâtisses qu'on peut voir dans les westerns, hormis la couleur. Les deux énormes lanternes, les guirlandes et les lutins qui ornent l'entrée, en revanche, me renvoient aussitôt au charme et à la magie de Noël.

— J'imagine que c'est ici que vit le père Noël ? supposé-je, les yeux rivés sur un lutin de bois qui tient un écriteau où il est écrit « Velkommen til Julehuset ».

Svein confirme d'un hochement de tête et quelque chose fourmille dans ma poitrine.

C'est étrange quand on sait que je devais me rendre à Rovaniemi, LA ville du père Noël, et surtout quand on connaît mon désamour pour les fêtes de fin d'années, mais j'éprouve à cet instant une exaltation tout enfantine à l'idée d'entrer dans ce temple des rêves d'enfants, où cohabitent des lutins et leur patron, ce grand monsieur mondialement célèbre.

— Vais-je le voir ?

— Uniquement si vous êtes sage, répond Svein. *Julenissen* habite ici !

Freyja nous propose de rester dehors avec Oslo. Le shiba est occupé à flairer une piste et se moque bien de voir le père Noël, lui. De plus, j'estime que les chiens ne doivent pas être autorisés à entrer. J'adresse un sourire entendu à Freyja et elle poursuit sa route au moment où Svein m'entraîne à l'intérieur de la maison jaune.

Immédiatement, j'ouvre des yeux immenses.

Il y a ici une profusion de boules à neige, de bougies et de guirlandes. Bref, des décorations en tout genre. Il y en a une, en particulier, qui, dès mon arrivée, attire mon regard comme un aimant : il s'agit d'une suspension en verre qui évoque un assemblage de quatre cristaux de neige de différentes tailles. Je m'arrête pour mieux l'observer, sans me rendre compte que Svein s'éloigne et que la part de visiteurs qui nous sépare grandit seconde après seconde.

Des souvenirs viennent de remonter en moi et je repense à mon enfance et plus précisément à cette tradition familiale que nous avons, mes parents et moi, d'acheter une nouvelle décoration de sapin à chaque Noël. Mon cœur se serre et le besoin de me procurer l'objet grandit d'un coup : d'abord pour renouer avec cette vieille coutume chère à mon cœur, et aussi pour posséder un petit quelque chose, qui, pendant longtemps, m'aidera à me remémorer cet instant si particulier, comme volé à une autre existence.

Hélas, mon esprit pragmatique l'emporte bientôt sur mes émotions. J'ignore quels sont les moyens de paiement acceptés ici et je me souviens que je n'ai pas échangé le moindre euro contre la moindre couronne norvégienne. J'en soupire de frustration.

— C'est bien ma veine, je n'ai même pas pensé à ça, me sermonné-je à voix basse.

Au même instant, une main gantée de cuir brun s'empare de la décoration en verre.

Mon cœur fait un bond et une exclamation de surprise m'échappe. Qui est celui qui va bénéficier de ce bel objet ? Qui pourra l'accrocher dans son sapin de Noël, cette année et toutes les suivantes ? Qui se souviendra de Drøbak à chaque fois qu'il posera son regard dessus ?

— C'est à m..., commencé-je, avant de découvrir les traits de celui à qui cette main appartient.

Le visage est celui d'un vieil homme jovial, à-demi dissimulé sous un long bonnet rouge et derrière une courte barbe blanche, épaisse et bouclée.

— Cette décoration aux quatre flocons est faite pour vous, mon enfant, dit-il en tendant l'objet de mes convoitises juste sous mon nez.

Comme je ne réagis pas, il s'approche et le dépose au creux de ma paume. Puis, avec beaucoup de douceur, il referme mes doigts tremblants dessus.

— Nous dirons que c'est un cadeau de Noël, de la part d'un vieux monsieur en qui, je le devine, vous ne croyez pas beaucoup.

— Que... ? Comment ? peiné-je à balbutier.

Il éclate de rire et chasse mon étonnement d'un geste de la main.

— Ne me demandez jamais comment. Dites simplement merci et j'en serai très content !

Je le dévisage pendant quelques secondes invraisemblables. Il a les pommettes hautes et rougies, les yeux d'une couleur indéfinissable, entre vert, gris et bleu : les mêmes nuances que dans les eaux des océans.

— Merci, murmuré-je.

— Hmmm, hmmm, fait-il simplement.

Je me demande brièvement si le fait de dire « Hmmm, hmmm » à tout bout de champ est une coutume locale, lorsque le vieil homme s'en retourne en sifflotant, et se fond dans la foule aussi soudainement qu'il m'est apparu. J'ignore s'il est un employé doué d'un grand talent d'acteur ou un gars complètement déphasé qui a fini par être persuadé qu'il était réellement le père Noël, mais cette drôle de rencontre me donne brusquement envie d'y croire, moi aussi, et à l'idée que ce personnage pourrait vraiment exister, je ressens une bouffée d'espoir monter en moi. C'est étrange, étourdissant et rassurant à la fois.

— Léo ! Vous voilà enfin ! Je vous avais perdue de vue ! s'exclame

Svein, une boule à neige entre les doigts. Oh, mais je vois que vous avez eu droit à un cadeau de *Julenissen* ?

Je pose le regard sur les « quatre flocons de neige ».

— Comment le savez-vous ? demandé-je. Que c'est un cadeau, je veux dire...

— Je suis un peu devin, amorce Svein.

Devant mon air sceptique, il pouffe et secoue la tête.

— *Nei, nei !* Je sais juste que ces objets en verre ne sont pas à vendre. Seules les personnes qui les méritent peuvent en avoir, quand *Julenissen* le décide.

— Vraiment ?

Svein me contemple un moment.

— Mais oui, vous en doutez ?

J'observe encore les cristaux de verre et je secoue la tête, avant de rire comme une enfant.

— Non, je veux bien vous croire.

Nous restons encore dans la maison et j'en suis contente, car cela me donne le temps de contempler les décors de bois sculpté qui sont envahis d'ornements colorés, les sapins illuminés, les petites corbeilles débordantes d'objets à suspendre, les poupées de Noël, les angelots, les chaussettes rouges et blanches à accrocher devant la cheminée, les mugs aux couleurs de Drøbak, les grelots et les peluches de rennes. J'aperçois même un gramophone à pavillon rouge et un mignon petit couple de souris en tissu, vêtues comme Hansel et Gretel.

Svein me prend la main et m'entraîne à sa suite. Il tient à me montrer une adorable reconstitution de chalet en bois, à la porte duquel on peut voir un lutin penché à une balustrade, comme s'il avait été placé là pour vérifier que les visiteurs sont bien sages. Ensuite, mon guide m'invite aussi à découvrir le bureau du père Noël, le *Julenissen's postkontor*, où sont censés arriver toutes les lettres des enfants du monde entier. Cette idée est représentée d'une manière absolument charmante et poétique : comme un milliers de lettres et de cartes de souhaits qui s'écoulent telle une cascade le long du mur. Il y a là aussi un énorme ours blanc et un lutin assis à un piano, qui a l'air d'être prêt pour jouer les mélodies des plus beaux cantiques.

Quand, une demi-heure plus tard, nous sortons de la maison de *Tregarden's Julehus*, j'ai des étoiles plein les yeux et le cœur débordant du désir de croire encore en l'esprit de Noël.

— C'était merveilleux ! m'entends-je claironner dans l'air froid de la nuit.

Svein me regarde longuement.

— Merveilleux, confirme-t-il.

Des passants nous bousculent un peu et je me mets à chercher Freyja.

Près des haies garnies de guirlandes lumineuses, elle nous attend toujours, Oslo assis à ses pieds – de toute évidence, il a oublié sa piste ou alors elle n'était pas si intéressante que cela.

Lorsque nous les rejoignons, Freyja prétexte rapidement une course à faire et je ne peux m'empêcher de lui trouver une mine de conspiratrice.

En moins d'une minute, nous nous retrouvons de nouveau seuls, Svein et moi, et la perspective de poursuivre cette promenade nocturne en sa seule compagnie fait naître un curieux fourmillement dans tout mon corps.

— Où allons-nous ? demandé-je en cachant mon quatuor de flocons de verre dans ma besace à franges.

Un scintillement passe dans le regard de Svein.

— Là où la magie de Drøbak est la plus éblouissante...

15

Un ruban de lumière

Nous nous sommes un peu éloignés des lueurs citadines pour longer le port. Dans la nuit devenue silencieuse, la silhouette d'une grande bâtisse se dessine, surprenante de par sa forme et sa taille.

— Qu'est-ce que c'est ?

Svein penche la tête sur un côté.

— On appelle ça le Biologiste. Ce bâtiment abrite la marina et la station de biologie marine. C'est un château d'eau que l'on voit en son centre et qui lui donne cette allure.

— Ah d'accord... Cet endroit n'est vraiment pas ordinaire.

Svein opine de la tête.

— Pour moi, Drøbak est la perle du comté d'Akershus. Une petite merveille que les amoureux de Noël, mais aussi de la nature et de l'Histoire de notre pays, doivent absolument voir au moins une fois.

— Vous aimez beaucoup votre ville.

Il me répond par un regard appuyé, et l'expression tendre et passionnée de son visage me bouleverse.

— Je n' imagine pas vivre ailleurs, approuve-t-il avec une conviction telle qu'elle brille dans ses yeux. Vous savez, quand je voyage, mon foyer, les gens que j'aime et ma ville sont là, tout le temps. À chacun de mes pas.

Il a posé son poing sur son torse, là où bat son cœur. Les lueurs des phares de la forteresse d'Oscarsborg, plus proches désormais, apportent un voile de lumière énigmatique sur les environs et approfondissent chacun des traits de Svein ; elles creusent un peu plus la fossette de son menton, l'ombre de son nez, et elles déposent un rehaut éclatant sur ses lèvres.

— J'aimerais connaître ça, avoué-je. Mais mes parents ont

beaucoup déménagé et j'ai l'impression de ne pas avoir de port d'attache.

Svein me sourit.

— Je suis convaincu que vous le trouverez, un jour.

Nous poursuivons notre chemin, qui est bordé d'arbres aux harnais blancs. Le silence supplante une conversation tout juste entamée et je me sens bête, incapable de trouver quoi dire, alors qu'il existe un millier de questions que j'aimerais poser à Svein Thorsen.

Je lève les yeux.

De nuit, le fjord aux brumes givrées est encore plus somptueux que de jour.

Je comprends pourquoi Svein a parlé de magie, car aucun autre mot ne pourrait décrire l'atmosphère qui nous enveloppe. Nous nous sommes éloignés de la forteresse et il se fait tard. Dans l'attente des flocons et des vents qui arrivent droit sur nous, si l'on en croit la météo locale, le calme règne et les étoiles profitent de cette accalmie terrestre pour scintiller par milliers sur le velours du ciel. Je les observe un moment, sans rien dire, puis je remarque que Svein en fait autant. Soudain, il se met à rire. Tout doucement.

— La vie est étrange, n'est-ce pas ?

Je l'observe à la dérobée. Dans la pénombre, son expression est encore plus saisissante que lorsqu'il parle de sa ville ; j'y décèle une certaine tristesse, qu'il s'escrime à masquer mais que ses yeux ne peuvent réellement cacher.

— J'ai examiné le ciel des centaines de fois, poursuit-il. Je scrute le moindre de ses changements, chaque soir, depuis... depuis que je suis en âge de comprendre ce que sont les étoiles.

J'ignore où il veut en venir, mais sa sincérité est touchante. J'inspire un grand coup et, pour ne pas paraître totalement dénuée de conversation, je réfléchis à toute vitesse pour pondre une banalité, n'importe laquelle. D'abord, rien ne me vient, puis :

— Le ciel est un spectacle qui se renouvelle sans cesse, avoué-je.

Il acquiesce, ce qui m'encourage à continuer :

— Les étoiles ont beau être les mêmes, elles prennent plaisir à changer de place et d'intensité, tout le temps. Certaines clignent même, comme si elles nous adressaient des clins d'œil malicieux. Quant à la lune... je crois que c'est l'astre que je préfère. Elle ne brille pas ce soir.

Svein se tourne vers moi.

— Peut-être, mais vous brillez pour elle.

Son regard s'attarde sur moi et je fais semblant d'être subjuguée par un banc, sur ma gauche. Ses paroles m'ont littéralement clouée sur place, et que dire de ses yeux, qui glissent sur chaque fibre de mon corps ? Brillants, scrutateurs, je les sens qui me jaugent, me

déshabillent.

— Faites attention à la langue française, parviens-je à répliquer malgré tout, menton relevé. Certains mots peuvent avoir des significations suggestives et je pourrais croire que vous êtes en train de me draguer !

Il hausse un sourcil et je me mordille les lèvres. Je n'en reviens pas d'avoir lâché ça, comme ça. Un nouveau silence s'installe et je me mets à espérer que Svein ne connaisse pas le terme « draguer ».

— Humm, humm, fait-il.

J'ai brusquement envie de creuser la neige, comme Oslo, pour disparaître dans un trou et y rester cachée.

— Méfiez-vous, alors, susurre Svein après une éternité. Car il paraît que mon charme est irrésistible.

Bon, il a compris.

Néanmoins, contrairement à ce que j'aurais pu croire, sa réplique ne me fait pas me sentir plus mal. Au contraire, il me semble que l'atmosphère vient de s'alléger d'un coup.

— Ne vous en faites pas, je rétorque. Je ne succombe pas à la moindre œillade et je suis une personne *très* prudente.

— Vous avez raison de l'être. (Il marque une pause.) Il faut toujours se méfier des apparences.

Il se renferme d'un coup et le ton de sa voix change du tout au tout :

— Regardez ce ciel, par exemple. Son apparence est si sereine, vous ne trouvez pas ? Alors qu'en vrai, c'est le théâtre d'un grand chamboulement continu.

— Que voulez-vous dire ?

— Voyez plutôt...

Je bascule la tête en arrière et des mèches de mes cheveux jaillissent entre mon bonnet et mon manteau. Je frissonne et Svein ne peut s'empêcher d'émettre une remarque :

— Je vous avais dit qu'il vous faudrait des vêtements plus chauds. Mais nous verrons cela demain, car pour l'heure, je veux que vous ne pensiez qu'à... ça !

Il désigne le ciel.

D'abord, je ne vois rien d'autre que l'étoffe sombre derrière les diamants d'étoiles. Je m'apprête à objecter quand soudain... Une fine bande blanche et verte se détache au-dessus du fjord. Elle s'intensifie progressivement, puis une ligne rose apparaît sur le bord. Comme dans un songe, elle se met à danser et bientôt, c'est le ciel tout entier qui entre en mouvement. En forme de vagues, les traînées vertes, aussi légères que de la mousseline, s'étirent et ondulent, pour dévorer l'obscurité du ciel avec une avidité ardente. Elles semblent tissées dans une matière méconnue, qui n'a pu naître qu'au pays des rêves.

— C'est... une aurore boréale ? demandé-je d'une toute petite voix.

Svein n'a pas besoin de me répondre pour que je sache que j'ai raison.

Les rubans continuent à se mouvoir, chargés de toute l'incandescence et de toutes les nuances de vert de la Terre. Magnifiés par le noir profond qui les entoure, ils sont comme électrisés.

— Comme c'est beau, murmuré-je.

Je ne dis rien de plus et Svein reste muet. C'est mieux ainsi. Les mots, quels qu'ils soient, risqueraient de rompre la magie de cet instant hors du temps, hors du monde. De peur de briser ces rubans éphémères, qui m'éblouissent et remuent en moi une pléiade de sensations diverses, je n'ose même plus reprendre ma respiration.

Le silence est total et le spectacle, grandiose.

Il est de ceux qu'on voudrait éternels.

De ceux dont on gardera le souvenir jusqu'à notre dernier souffle.

Sans réellement en avoir conscience, je sens des doigts engourdis chercher les miens. Je ne me dérobe pas. Au contraire. Et dans cette froide nuit d'hiver, sous un ciel renversant de lumières, la main de Svein épouse la mienne. Nos paumes jointes forment une bulle de chaleur, qui monte doucement le long de mon avant-bras, puis qui rampe, me caresse et m'enlace, jusqu'à réchauffer mon cœur et tout mon corps.

Retenu entre nos mains, le temps s'arrête.

J'ignore si le reste du monde continue de tourner ou si la Terre entière s'immobilise à cet instant, car c'est l'impression que j'ai. Moi-même, je ne respire plus, mon cœur a cessé de battre, ou alors il cogne plus frénétiquement que jamais. Je ne sais plus. J'ai seulement conscience d'une douce chaleur et mes yeux restent rivés sur l'embrasement passionnel qui déchire le ciel.

Ni Svein, ni moi, n'osons bouger.

Si le monde tourne encore, ce dont je doute totalement à présent, alors peut-être restons-nous ainsi pendant plusieurs minutes, ou plusieurs heures.

En fin de compte, c'est Svein qui rompt cet instant, mais sa voix est si mélodieuse et son souffle si proche du mien, que c'est plutôt comme s'il le prolongeait dans l'immensité de l'univers.

— J'en ai vu beaucoup. Pourtant, ce spectacle est aussi stupéfiant à chaque fois.

La tête toujours renversée vers l'arrière, j'attends qu'il poursuive. Sa voix devient plus rauque.

— De nos jours, nous savons que les aurores polaires sont le résultat de la rencontre entre les particules solaires et la haute atmosphère terrestre. Elles suivent le champ magnétique en direction

des pôles et forment autour un ovale auroral. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'y trouver une forme de magie. Une magie ancienne et pleine de secrets. L'orage magnétique n'est que le fruit de ces particules propulsées par le Soleil et bloquées par la magnétosphère. Mais moi, j'y vois surtout un éblouissant mélange d'énergies, une interaction fulgurante et passionnée, entre les pensées flamboyantes de notre étoile et le bouclier froid de la Terre. Une histoire d'amour impossible, en quelque sorte.

Ses mots vibrent en moi et m'émeuvent, avant qu'ils ne s'envolent, emportés vers un abîme sidéral, méconnu de tous. Je ne doute pas qu'à des millions d'années-lumière de là, si des êtres vivants les entendent, ils les trouveront à leur tour d'une sincérité et d'une poésie poignantes. Que ce soit ici, sur Terre, ou dans la démesure de l'espace, j'ai la conviction qu'ils ne peuvent pas être interprétés autrement.

— Merci, dis-je d'une toute petite voix. Merci pour ce moment.

Je n'oublierai jamais cette soirée.

Je n'oublierai jamais l'éclat dans les prunelles de Svein Thorsen.

Ni le sourire ému qu'il garde encore.

— Mon père me montrait souvent les étoiles et c'est de lui que je tiens ma passion pour l'astronomie, se confie-t-il soudain, alors que les rubans verts s'étiolent. Et nous aimions tellement attendre les aurores boréales... Pendant tout le temps que cela durait, nous restions côte à côte, à observer les ondulations du ciel. Une année, nous étions partis jusqu'au Cap Nord, pour prolonger le nombre de jours pendant lesquelles elles peuvent être visibles. Car dans la Norvège septentrionale et dans le Svalbard, le temps des aurores commence à la mi-août et dure jusqu'à la mi-mai.

— Je l'ignorais complètement. Je pensais qu'il pouvait y en avoir toute l'année, mais que c'était un phénomène très rare.

— Non, ce n'est pas rare ici, il faut juste savoir quand l'observer et comment l'attendre. Mon père savait ça mieux que quiconque et c'est lui qui m'a appris à les aimer autant.

Je suis émue par ce besoin de me faire des confidences qu'il paraît brusquement éprouver. Nous nous connaissons à peine et en toute franchise, j'admire vraiment cette faculté qu'il a de pouvoir se livrer ainsi. À cet instant, j'éprouve cette impression étrange que nous nous connaissons depuis bien plus longtemps que ce que la réalité veut me faire croire.

— Mes parents n'ont jamais vraiment eu de passion, dis-je à mon tour. À part peut-être celle de la bourse, des chiffres et de la réussite sociale et professionnelle.

— Je vois, fait Svein. Il en faut pour tous les goûts.

— Si on veut...

— Vous ne serez pas auprès d’eux pour Noël ?

Je secoue la tête.

— Non. Sauf si je suis renvoyée avant même de commencer à travailler à Rovaniemi ! Ça s’annonce plutôt mal entre mon nouveau job et moi. Et la météo n’est pas la seule cause de mon pessimisme.

Svein hausse très légèrement les épaules. Puis il contemple de nouveau le ciel et je l’imite.

— Les relations parents-enfant ne sont jamais faciles, dit-il. Si les aurores boréales sont un phénomène qui me touche, elles m’apportent autant de réconfort que de mélancolie. Elles me rappellent chaque instant passé auprès de mon père à les regarder, et elles évoquent cruellement qu’il nous a abandonnés, ma mère et moi, pour une bimbo qui avait la moitié de son âge.

— Oh, je suis désolée.

Il a un demi-sourire crispé.

— Vous ne devez pas l’être. Et puis, c’est le passé, comme on dit chez vous.

Cet aveu de plus me sidère. Pourrais-je lui parler de moi et de ma vie, comme il le fait ? Sans fard, sans artifice ? J’y réfléchis et soudain je pense que oui. Je me sens si proche de lui, à cet instant, que je le pourrais. Et cette constatation est absolument déroutante.

Jusqu’à présent, j’ai surtout vu Svein Thorsen comme un homme complaisant mais assez condescendant. Il m’a même irritée à certains moments. Ce soir, il me paraît juste vulnérable et humain.

— Cette aurore-ci est particulière, dit-il en suivant les toutes dernières oscillations lumineuses. Car elle n’a rien de triste, au contraire.

Il baisse les yeux. L’espace de quelques secondes, il me dévisage.

Les lumières du ciel baignent son front, son nez droit et ses yeux bleus. Le mien doit être dans l’ombre et c’est mieux ainsi, sinon Svein verrait à quel point mes joues se sont empourprées, sous l’effet de cette chaleur diffuse qui ne me quitte plus, malgré le froid ambiant.

Main sur son torse, il se penche un peu vers moi. Je sens brièvement l’odeur de cuir et de cèdre qui émane de sa peau et j’ai l’idée, complètement absurde, qu’il va m’embrasser. Vraiment, cette fois.

À la place, son souffle dépose un mot sur ma nuque :

— *Forelsket*.

J’écarquille les yeux. Ma respiration se bloque.

Le temps s’étire.

Finalement, au moment où je pense que je vais réussir à demander ce que signifie *Forelsket*, une boule de poils roux surgit dans la nuit, et je découvre la gueule rieuse d’un petit shiba convaincu que la neige est le meilleur des terrains de jeu !

— Oslo...

Svein laisse échapper un long soupir et son regard s'attarde dans le mien, juste avant qu'il se détourne. Oslo remue la queue. Heureux comme tout, le petit chien tourne autour de son maître, les yeux étrencis par un contentement intense, pendant que ses mignonnes oreilles en triangle s'abaissent de chaque côté de sa tête, semblables à des ailes d'aéroplane.

— Il est l'heure de rentrer, dit Svein en grattouillant la petite tête de son chien, juste derrière ses oreilles.

J'ignore le sens des paroles qu'il prononce ensuite, car elles sont adressées à sa mère, qui nous rejoint à son tour. J'adresse un sourire un peu penaud à Freyja lorsque je remarque qu'elle me fixe avec un intérêt à la fois gai et craintif.

— Rentrons, répète Svein.

Je ne sais pas trop quoi penser de la modification soudaine de sa physionomie. Car je crois avoir détecté une forme de regret dans le fond insondable de ses prunelles.

16

Une amande dans le dessert

J'ai l'impression que la nuit est tombée depuis une éternité lorsque nous nous mettons à table. Oslo a droit à sa ration de croquettes, dans laquelle Svein a ajouté de la viande fraîche et des haricots verts, bien cuits.

— Si je lui donne des croquettes seules, Oslo refuse de manger, me confie Svein alors que le shiba flaire consciencieusement le contenu de sa gamelle.

Freyja hausse les sourcils.

— Oslo n'aime pas les croquettes et Svein gâte trop ce chien !

J'approuve en riant :

— Ce toutou a l'air d'être un vrai petit roi !

Freyja opine de la tête.

— Tu vois ! lance-t-elle à son fils. Léo est d'accord avec moi.

Je suis heureuse de l'entendre m'appeler Léo. Un « mademoiselle Mersange » m'aurait tellement mise mal à l'aise ! Mais comment être mal à l'aise avec Freyja ? Elle est souriante, bienveillante et chaleureuse, et même si elle ne maîtrise pas aussi bien la langue française que son fils, j'aime beaucoup parler avec elle.

D'humeur taquine, Svein sort de sa poche une friandise de belle taille et dès que le shiba avale la dernière croquette, il l'appelle. Le chien s'assoit près de la table et tend sa petite patte, comme s'il voulait dire « Oh j'adore ça, tu m'en donnes, s'il te plaît ? ».

— Ce chien n'est pas un chien comme les autres, reprend Svein pendant qu'Oslo se régale. C'est un shiba.

— Ah ? Qu'a-t-il de si différent des autres chiens ? demandé-je, un peu naïvement.

— D'abord, c'est un chien primitif, alors sa manière de l'éduquer est très différente des autres chiens. Ensuite, on dit parfois que le shiba est en réalité un matou déguisé en toutou, et que sa personnalité est très complexe. Mais nous deux, on se comprend parfaitement et on est plus liés que n'importe qui d'autre sur cette planète ! *Ja*, Oslo ?

Oslo confirme d'un aboiement, ce qui nous fait tous beaucoup rire. Il attrape sa friandise et s'en va la déguster en toute quiétude.

Lorsque nous arrivons au dessert, Svein annonce que le choix s'est porté sur un riz au lait, qu'il a préparé la veille.

— Il y a une amande dedans, m'apprend Freyja. Faites attention.

Comme je roule de grands yeux interrogatifs, Svein trouve bon de spécifier :

— C'est une tradition norvégienne. Quand le riz n'est pas encore pris, nous y ajoutons une amande complète. C'est un dessert que l'on peut servir à l'approche de Noël, et souvent le vingt-quatre décembre à midi, en attendant le repas du réveillon. C'est un peu comme, vous savez, les galettes des rois.

J'observe mon bol avec circonspection.

— J'aurai droit à une couronne si je trouve l'amande ? demandé-je en penchant la tête sur un côté.

Svein s'esclaffe.

— Faites surtout attention à ne pas vous étouffer avec !

Je ris aussi.

— Promis ! Mais s'il n'y a rien à gagner, où est l'intérêt ?

À ces mots qui s'échappent de ma bouche, je me rends compte que le caractère capitaliste et matérialiste de mes parents a déteint sur moi, malgré tous mes efforts pour ne pas posséder cette part d'eux.

— Il y a énormément à gagner ! rétorque Svein.

Et c'est Freyja qui m'explique :

— Qui trouve l'amande, trouve son rêve...

Elle se perd dans une suite d'explications déversées en norvégien et acquiesce à ses propres paroles. Puis son regard devient vague, comme si elle s'égarait dans le film de ses souvenirs.

— Cette coutume autour des rêves est locale, ajoute Svein. Je dirais même qu'elle est propre à notre famille et nos ancêtres. Dans certains clans ou certains coins du pays, d'autres donneront un petit cochon en massepain à la personne qui trouve l'amande. C'est cette idée-là qui est la plus répandue en Norvège. Il y en a d'autres qui diront que trouver l'amande apporte la santé pour l'année à venir, ou la fortune, ou l'amour. Ici, c'est les rêves. L'hôte qui cuisine ce plat donne une amande et donne aussi la réalisation d'un rêve. Il le donne à un invité, à un membre de la famille, ou à lui-même. Cela dépend...

— Il n'y a pas d'échange, alors ?

— Un échange ?

— Rien de commercial, comme avec ces couronnes ou ces fèves décorées que certains collectionnent ? Rien de marchand ?

Svein me considère longuement.

— Non, Léo. Rien de marchand. Car on ne peut pas marchander les rêves.

La philosophie et la sagesse de son opinion me laissent sans voix.

On ne peut pas marchander les rêves...

Svein a tellement raison ! Si on peut troquer des services, solder des vêtements, négocier le prix d'un bien immobilier, on ne peut pas et on ne pourra jamais marchander un rêve.

À défaut de trouver une réponse aussi spirituelle à cela, je me saisis de ma petite cuillère et je la plonge dans le mélange de lait et de riz. Radieuse, Freyja se met à manger. Je l'imité, tout en pensant qu'elle peut être fière de la manière dont elle a élevé son fils.

— C'est délicieux ! dis-je, la première bouchée avalée.

Puis je me prends au jeu, sous le regard bienveillant de Freyja et celui, presque tendu, de Svein. J'ignore la raison de cette tension soudaine, qui lui crispe les mâchoires et pince ses lèvres. Craint-il que je n'apprécie pas sa recette ? Impossible ! Ce dessert est succulent ! Le riz est cuit comme il faut et le mélange a un divin goût de vanille et de cannelle.

Mon bol se vide à toute vitesse et je suis déçue de ne pas avoir trouvé l'amande. Personne ne l'a trouvée, d'ailleurs. Les récipients de Freyja et de Svein ne contiennent plus rien.

— On ne va pas en laisser si peu, fait remarquer Svein en jetant un coup d'œil au contenu de la jatte dans laquelle il reste un fond de riz au lait. Deuxième service ! Qui en veut ?

Il se tourne vers Freyja.

— *Mamma ? Vil du fortsatt ha noe ?*

Freyja acquiesce. Quand Svein me demande si je veux encore un peu de dessert, ma réponse est si précipitée que j'ai l'impression de passer pour une crève-la-faim dépourvue de toute éducation.

Un bol presque plein se pose devant moi et je respire l'odeur alléchante.

J'ai presque envie de fermer les yeux le temps de déguster ce dessert qui me ramène à l'enfance, quand tout était si simple.

À l'avant-dernière cuillerée, je sens quelque chose d'oblong et de dur entre le riz et le lait. Mon cœur fait une embardée.

— L'amande ! J'ai l'amande !

Toute fière, et un peu émue aussi, je montre le contenu de ma cuillère pour prouver ma bonne foi. Freyja joint ses mains, visiblement ravie.

— Heureuse Léo ! Ce Noël réalisera ton rêve. Il faut choisir le bon rêve.

— Dois-je faire un vœu ? questionné-je.

— Tu penseras à ton rêve le soir du réveillon. La magie fait toujours le reste.

Je remarque que Freyja me tutoie à présent – ou le faisait-elle déjà avant ? Et cela me plaît. Ça me donne le sentiment de faire un peu partie de ce petit clan, que je commence à apprécier de plus en plus.

Sans le vouloir, ma tête oblique vers Svein. Toute tension a disparu de son visage et il a retrouvé le sourire. Il se lève de table à l'instant où nos regards se croisent.

— Je crois que je ne me lasserai jamais de nos belles traditions norvégiennes, dit-il. Encore moins de les partager. Demain, j'aimerais vous en faire découvrir quelques-unes, Léo. Voulez-vous ?

Est-ce que je veux ? Il ne me faut pas longtemps pour me décider.

Au diable la météo ! Au diable le boulot que j'étais partie décrocher ! Au diable tout ce qui ne se rattache pas à cet instant et à ce séjour en Norvège, complètement inattendu et tellement agréable.

— Avec plaisir, m'entends-je répondre, avant de croquer dans mon amande.

Apparemment, ma décision enchante Svein. Il ne dit rien de plus mais j'ai vu la commissure de ses lèvres se soulever et il se met à débarrasser la table en sifflotant un air gai que je ne connais pas.

Oui, j'ai très envie d'en apprendre davantage sur ses coutumes, sa ville, sa vie.

Ce soir, je m'empresserai de raconter ma journée à Camille, depuis mon application de messagerie, si le réseau passe. Mon cœur déborde de tant de choses que ça me donne presque le tournis et il faut que j'en parle à quelqu'un.

Le mois de décembre, qui avait si mal commencé, a complètement changé de direction. Je suis curieuse de découvrir ce que me réserve la prochaine case du calendrier de l'avent.

*

Cette nuit-là, j'ai beaucoup de mal à trouver le sommeil. Je revois sans cesse les couleurs de l'aurore boréale, et celles, aussi lumineuses, qui sont passées sur le visage de Svein Thorsen, quand il était à quelques centimètres du mien. Je ne peux pas m'empêcher de repenser au baiser de ce matin et de me dire qu'il y en aurait peut-être eu un autre, sous la voûte céleste, si une tornade de feu poilue ne s'était pas invitée au moment le moins opportun.

Le regard de Svein est ce qui revient le plus souvent tandis que j'essaye de trouver la bonne position pour dormir. Quand je pense à lui, une petite boule se forme dans mon ventre. Elle crépite comme le

sucré magique d'un certain chocolat de mon enfance et elle remonte dans mon corps, jusqu'à ma poitrine et à ma gorge, où elle explose, comme un millier de bulles de champagne.

Je me cache sous mes couvertures, comme pour m'aider à comprendre ou à taire cette sensation déroutante. Les minutes et les heures passent, tandis qu'au dehors, la nuit se couvre avec lenteur.

Un canard dans le café

Le lendemain, Oslo n'est pas là pour me réveiller. Plus exactement, il n'est pas dans mon lit, comme la veille. Mais il est dans la maison, ça c'est certain. J'entends déjà le bruit feutré et précipité de ses petites pattes qui martèlent le sol.

Je prends un bain et c'est un délice de m'immerger dans l'eau chaude cependant que je devine le froid extérieur. Quand je me sens prête – pourquoi ai-je tenu à me pomponner de la sorte, ce matin ? – je me rends à la cuisine, où Freyja est en train de préparer quelque chose de délicieux, si j'en crois les odeurs qui chatouillent mes narines. Deux plaques de biscuits secs sont déjà en train de refroidir. À quelle heure Freyja se lève-t-elle donc ? Et quel courage a-t-elle pour préparer tout ça de si bonne heure ? Moi qui suis dans le brouillard pendant deux heures après mon réveil, je me demande comment elle fait et je l'admire sincèrement. D'emblée, je lui propose mon aide. Elle accepte.

Il doit être la demi de huit heures, le soleil n'est pas encore levé, et me voilà qui pâtisce avec elle, tandis qu'elle partage avec moi ses connaissances en matières de traditions culinaires.

— Longtemps avant, on ne mangeait que du blanc, dit-elle en me tendant un sachet de poudre d'amandes.

— Que du blanc ? Comment ça ?

— Avant Noël, c'était la tradition. On ne mangeait que des aliments blancs. Le *Lutefisk* et le *Julegrøt* sont des repas blancs. Nous aimons beaucoup le poisson et le riz.

— J'aime beaucoup, moi aussi !

Je la regarde hocher la tête avec conviction. Freyja est tellement belle et authentique, avec sa longue natte pâle déroulée le long de son dos, ses pommettes roses et ses grands yeux bleus – les mêmes que ceux de son fils.

Svein lui ressemble beaucoup.

Instinctivement, je balaye la pièce du regard, mais il n'a pas encore fait son apparition et je ne le vois pas plus dehors. Seul Oslo, couché sur un côté, pose sur moi des yeux remplis d'interrogations. Comme mon regard s'attarde un peu sur lui, il doit se demander si je tente de communiquer, car il se redresse, penche un peu la tête. J'aimerais lui demander où est son maître, et il est tellement intelligent que je suis certaine qu'il pourrait me mener à lui, s'il me comprenait. Mais je ne parle pas un seul mot de l'unique langage humain qu'il a été habitué à entendre. Alors je lui souris et je me retourne vers Freyja. Du coin de l'œil, je remarque que le shiba s'est désintéressé de moi aussitôt, préférant lécher sa patte avant avec

beaucoup de méticulosité. Une facette de son côté chat, probablement.

— Toutes ces bonnes choses ! m'exclamé-je, comme Freyja retire une nouvelle fournée de biscuits.

J'ai l'impression qu'elle en a déjà préparés pour toute une armée.

— C'est pour les enfants de Drøbak, m'explique-t-elle. Et aussi un peu pour nous.

— Vous en distribuez aux gamins des environs ?

Elle plisse les paupières. Peut-être certaines de mes paroles lui échappent. Mais cela importe peu, car elle semble avoir compris l'essentiel. D'une voix fêlée, elle affirme qu'elle confectionne chaque année des petits paquets contenant quelques douceurs, dans le but de les offrir aux enfants de la ville, quelques jours avant le réveillon.

— C'était une idée de mon mari.

— Oh...

Je repense aux aveux de Svein et mon cœur se serre. Freyja poursuit :

— Il est parti avec quelqu'un d'autre, mais je n'ai pas arrêté, après son départ. Ça fait plaisir à tout le monde. Et quand je cuisine ces petits biscuits, c'est comme si la vie d'avant était encore là.

Elle porte sa main à son cœur et je vois que ses yeux brillent. J' imagine comment ça a dû être difficile pour Svein, lorsque son père les a quittés, sa mère et lui. J' imagine aussi à quel point Freyja a souffert. J'ai déjà eu le cœur brisé, moi aussi. Mais pas comme ça. Pas du tout comme ça. Pas par un homme avec qui j'aurais fondé un foyer et élevé un enfant. Le sentiment d'abandon a dû être si long à surmonter pour cette mère et son fils ! Leur vie a dû en être tellement ébranlée !

Personne ne devrait avoir le droit de faire des sales coups comme ça, voilà ce que je pense, moi, et cette pensée n'engage que moi. Je précise que ça n'a rien à voir avec les situations dans lesquelles les couples se déchirent, ne se supportent plus, tellement en désaccord que leur relation devient toxique. Ça n'a rien à voir non plus avec les comportements abusifs, les violences conjugales ou toutes les vraies raisons qui poussent deux personnes à se désunir. D'après ce que j'ai compris de l'histoire de cette famille brisée, la situation était tout autre. Et mon opinion reste la même. On n'abandonne pas une femme qui vous aime de tout cœur et un fils qui a besoin de vous plus que tout au monde, tout ça pour la promesse de nuits torrides avec une midinette aguicheuse. On n'abandonne rien ni personne, point.

À cet instant, Oslo, qui s'est endormi, gémit en rêvant.

Et je me répète intérieurement : que ce soit un chat, un chien, une épouse ou un enfant, on ne les abandonne pas. C'est tout. Il faudrait vraiment que l'humanité réapprenne à se responsabiliser.

Un peu gauchement, sans doute, je pose ma main sur l'épaule de

Freyja. J'ai toujours été nulle pour consoler les gens, mais j'essaie de faire de mon mieux. Les yeux mouillés et le sourire aux lèvres, Freyja pose ses doigts sur les miens.

— Il faudrait un supplément d'amandes ici, déclare-t-elle après avoir secoué la tête, comme pour chasser des souvenirs qui ne lui semblent plus à leur place.

— Bien sûr...

Je m'exécute aussitôt. Un peu tremblante, je verse la poudre dans l'appareil qui servira à la fabrication des prochains biscuits.

— Quelle quantité ? demandé-je.

— Plus... plus... Un peu plus. C'est bien !

J'arrête de verser le contenu du sac en coton, de toute évidence fait maison, qui contient la poudre d'amande. La cuisine est pleine de ce genre de contenants « home made ». Des bocaux avec des étiquettes soigneusement calligraphiées, des sacs de jute qui contiennent des merveilles d'ingrédients culinaires.

— J'ai bien envie de vous aider encore, Freyja. Si vous le permettez... Franchement, je n'arrive pas à comprendre comment vous pouvez préparer autant de biscuits et je voudrais bien découvrir votre secret.

Elle suspend son geste alors qu'elle s'apprête à tourner sa mixture. Sa main pleine de farine caresse ma joue et je ne peux m'empêcher de penser à ce même geste, que ma mère avait pour moi, il y a bien longtemps.

— C'est très gentil, mignonne petite, dit-elle avec un tel accent que mon cerveau doit décortiquer chaque syllabe avant de comprendre.

L'émotion lui a sans doute fait perdre un peu de concentration, car une longue tirade en norvégien suit, puis, avec un accent toujours aussi marqué :

— Avant, il faut découvrir la ville ! Va !

Je fronce les sourcils. Sitôt, elle ajoute, d'un ton amusé :

— Une bonne promenade en ville, le matin. Il n'y a rien de mieux.

C'est proposé avec tellement de bienveillance, et la perspective de découvrir la cité aux premières lueurs du jour est tellement alléchante, que je ne peux faire autrement que d'accepter.

— Svein n'est pas là. Je peux emmener Oslo ?

— Oui, il sera content. Svein est en ville, aussi. Il ne vient pas maintenant. Il a un achat à faire. Et il doit apporter des gâteaux dans des commerces.

D'autres gâteaux, qu'elle a *également* confectionnés ?

— Parce que vous en aviez fait avant ceux-là ?

Freyja rit et appelle le chien. Elle attache soigneusement le harnais et me tend la poignée rembourrée d'une laisse courte qui est

pourvue d'un mousqueton sécurisé.

— Ne jamais lâcher dans les rues ! Il faut lui dire *kom !* ou *kom igjen !* quand il ne veut pas suivre.

Je promets de bien veiller sur Oslo et je répète les mots qui me permettront de me faire obéir du petit shiba. J'enfile mon fameux manteau rouge, je noue mon écharpe et je m'apprête à affronter l'hiver, en attendant d'avoir les moyens d'acheter un vêtement plus chaud pour Rovaniemi.

— *Kom, Oslo !*

J'ai peur que le petit chien ne veuille pas me suivre. Après tout, on ne se connaît pas beaucoup, lui et moi – même s'il a passé une nuit dans mon lit.

— Il ne faut pas aller trop loin, entends-je Freyja me prévenir. On peut se perdre quand on ne connaît pas.

Je secoue la tête.

— Ne vous inquiétez pas. Je resterai dans les parages. Pas loin de la maison, ajouté-je rapidement, pour être certaine qu'elle a compris.

En prononçant ces paroles, j'éprouve une sensation étrange. La sensation d'être sincère avec moi-même, peut-être comme je ne l'ai jamais été auparavant. « La maison ». Et dire que c'est le hasard, ou plutôt une tempête, qui m'a conduite ici, et que j'ai l'impression, pour la première fois de ma vie, de me sentir là où je dois être. Ce n'est qu'un début de sentiment. Un sentiment qui en est encore à ses premiers balbutiements même s'il grandit, grandit, grandit. Et c'est ce que je ressens, réellement. Je suis bien, ici. Je me sens plus chez moi, que nulle part ailleurs. Étonnant, quand on sait que ça ne fait que deux jours que je séjourne dans la maison des Thorsen.

Hier soir, la connexion était mauvaise et j'ai dû reporter mon idée de joindre Camille.

Mais ce soir, il faut vraiment que je lui parle. Elle seule a le don de décortiquer mes émotions fluctuantes. Elle seule devrait donc comprendre ce que je ressens en étant ici. À moins qu'il y ait une autre personne, apte à le faire encore mieux qu'elle ?

Svein Thorsen... Qui mieux que lui pourrait comprendre qu'on se sente si bien, à Drøbak, qu'une partie de nous-même nous pousse à vouloir y rester à jamais ?

*

Le soleil pointe son nez derrière les nuages. Il semble encore timide, mais ses rayons embrasent déjà les eaux du fjord. Tout près de moi, Oslo jappe de contentement et je tiens fermement la laisse d'une main, mollement de l'autre, juste pour le guider. Tel que j'ai vu le faire Svein.

Je ne crois pas que ce dernier aurait eu suffisamment confiance en moi pour me confier le shiba auquel il tient tant, mais s'il se trouvait

en face de moi à cet instant, je pourrais lui promettre que pour rien au monde je ne lâcherais la laisse ou manquerais de veiller sur les pas d'Oslo. C'est un chien intrépide et vif, encore très jeune, qui s'étonne, s'amuse ou s'impressionne de tout et de rien. Il faut toujours être sur ses gardes, avec lui.

— Hein, Oslo, pas vrai que je m'occupe bien de toi ?

Il me jette un coup d'œil et se remet aussi vite à renifler la neige.

Je longe une rue flanquée d'adorables boutiques au charme désuet. On pourrait presque croire que Drøbak est un mélange de toutes les époques, que c'est une ville figée dans une douceur de vivre intemporelle. Cela est peut-être dû à cette lumière, si particulière, que le fjord renvoie sur les murs, en rendant le baiser du soleil levant.

Comme je me fais cette réflexion, je repense à la métaphore que Svein Thorsen a faite, hier soir, en parlant des aurores boréales. Je n'arrive pas encore à déterminer si sa manière de les comparer à un amour impossible est la traduction d'un romantisme absolu ou d'une niaiserie totale. Avant aujourd'hui, mon esprit aurait forcément penché pour la seconde option, peu habitué à la romance et à toutes ces choses qui peuvent faire rêver les jeunes filles un tantinet fleur bleue. Mais à cet instant précis, mon cœur bat un peu plus fort quand je me remémore ses mots. Et quand je revois l'expression de son visage, lorsqu'il les a prononcés.

— Ce qu'on peut être bête, parfois. Pas vrai, Oslo ?

En entendant son prénom, le toutou relève la tête. Comme c'est la deuxième fois, il doit se demander ce que je lui veux, car il m'interroge de ses yeux noirs et brillants.

— Non, ce n'est rien. Je parle toute seule... *Kom igjen*, Oslo !

Je passe devant une boutique et j'observe les vêtements en vitrine. Ils n'ont rien à voir avec le manteau que je porte. Peut-être que ce genre de doudoune épaisse conviendrait mieux à mon périple vers Rovaniemi ? Indécise, je hausse les épaules et je reprends ma route. Je longe un Starbucks. Des gens s'y pressent et j'aperçois deux couples, derrière les vitres flanquées du logo vert et blanc de la marque à la sirène – qui, en passant, me rappelle aussitôt les trois sœurs à queue de poisson, que j'ai rencontrées hier. Mais était-ce bien hier ? Ça me semble tellement dingue !

Je ne suis pas d'une nature curieuse quand il s'agit de savoir ce que les autres font de leur vie ou de leur temps, et je n'ai jamais eu l'habitude d'observer les gens dans les cafés, mais allez savoir pourquoi, aujourd'hui, mon regard est attiré par une blonde sulfureuse, qui secoue sa chevelure avec assez d'ingéniosité pour parvenir à capter les rayons du soleil de décembre. Un geste de séduction, à n'en point douter. Le genre de geste que je suis incapable de faire. Surtout que je ne suis pas blonde.

Visiblement, son attitude doit être payante car, tandis qu'elle penche la tête d'un côté, je vois une main d'homme se poser sur la sienne. Je plisse un peu les paupières, incapable de me détacher de cette scène, et le visage de l'homme m'apparaît.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

C'est Svein Thorsen.

En compagnie de cette blonde aux allures de *top model* !

Un embrasement subit monte à mes joues et je serre la laisse du chien entre mes poings cachés par des gants en suédine.

Pourquoi est-ce que cette vision me trouble à ce point ? C'est idiot !

Mais j'ai beau trouver ma réaction inconsidérée, je suis incapable d'empêcher mon cœur de s'emballer lorsque le regard de Svein croise le mien.

Mortifiée, je me retourne vivement.

Il m'a vue !

— Merde !

Je prends une grande inspiration et je fais deux pas rapides, bien décidée à m'éloigner le plus vite possible du Starbucks. Hélas, s'éloigner n'est pas de l'avis d'Oslo. Le petit shiba a dû sentir l'odeur de son maître et à présent, il enfonce ses pattes dans la neige pour me signifier qu'il ne veut pas bouger d'un pouce.

— Oslo ! Viens, Oslo ! *Kom ! Kom !*

Mais il refuse catégoriquement d'avancer.

— Oslo ! répété-je. Tu ne vas pas me faire ça ?

Ce chien doit être le plus têtu du monde ! Je soupire et m'accroupis, pour lui grattouiller le menton, tout en lui parlant doucement :

— S'il te plaît, gentil toutou... Je sais que tu ne comprends rien à ce que je raconte, mais je t'en prie, viens, je ne veux pas rester ici une seconde de plus. *Kom igjen*, Oslo !

Oslo jappe et renifle mes gants, mais il refuse toujours de bouger. Lorsque je me relève, je tombe nez à nez – littéralement – avec son maître.

Sur le trottoir, à plusieurs mètres de nous, j'aperçois la femme aux courbes sculpturales et à la chevelure éblouissante, qui s'éloigne vers une voiture – probablement la sienne.

Svein se gratte la nuque lorsque mes yeux se posent de nouveau sur lui.

Oslo se frotte contre ses jambes, presque à la manière d'un chat, et j'hésite entre fourrer sa laisse entre les mains de son propriétaire pour m'enfuir en courant, ou tenir fièrement tête à ce dernier.. L'une ou l'autre de ces deux réactions sont parfaitement insensées, alors j'opte pour un mélange de tout cela : je m'accroche fermement à la

laisse et je détourne le visage, lèvres pincées. Je tarde à prendre la parole et Svein me devance, d'une manière si inattendue que je me fige sur place : il a attrapé une de mes mains à la volée, la serre entre les siennes, et me dévisage.

— Je vous ai vue depuis le café.

Je hausse les épaules.

— Moi aussi, je vous ai vus. Tous les deux.

Il presse un peu plus ma main dans les siennes.

— Ça avait sûrement l'air d'un rendez-vous galant, mais ce n'en était pas un, Léo !

Quelle belle entrée en matière, si je peux dire ! Si j'avais été sa petite copine, sans doute aurait-il opté pour le « ce n'était pas ce que tu crois », pathétique à souhait et d'une triste banalité.

Je croise les bras en maintenant toujours la laisse du shiba. J'attends que Svein en dise plus. Que va-t-il inventer ? Et que faisait-il, au juste ? En bon samaritain qu'il s'efforce de paraître, aidait-il cette blonde voluptueuse à récupérer un canard dans son café, pour que sa manucure ne risque rien ?

— Vous faites ce que vous voulez, riposté-je, comme il n'est pas enclin à ajouter quoi que ce soit. Vous n'avez aucun compte à me rendre.

— Peut-être, mais je ne veux pas que vous pensiez que je suis un mec qui drague plusieurs femmes à la fois.

J'écarquille les yeux. En tout cas, force est de constater qu'il connaît bel et bien le terme « draguer ». Un rire nerveux m'échappe :

— Ha ha ! Parce qu'il y en a d'autres ? (Je secoue la tête.) Non, laissez tomber... Cela ne me regarde pas et je le répète, vous faites ce que vous voulez !

J'amorce un geste pour me dérober. Il me retient. La laisse d'Oslo est comme plaquée à mon poignet et le petit chien suit notre échange en silence.

Svein secoue la tête.

— *Nei*. Vous ne comprenez pas, Léo. C'était Helka...

— Helka ? Eh bien, je suis ravie d'apprendre qu'elle porte un prénom aussi séduisant que sa silhouette, mais franchement, je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Ce ne sont pas mes affaires.

J'arrive enfin à échapper à son emprise et j'en éprouve un déconcertant mélange de libération et de frustration. Je me redresse et je lui donne la laisse de son petit chien, presque à contrecœur – il faut croire que je commence à m'attacher un peu trop à cette bouille d'amour poilue.

— J'aimerais faire quelques emplettes dans... euh... cette boutique de vêtements, lancé-je en désignant le commerce d'à côté. J'imagine que l'accès aux chiens y est interdit. Donc... Voilà...

Svein se saisit de la laisse et de sa main libre, se gratte encore la nuque.

— Euh oui. Oui, bien sûr. Vous avez besoin de vêtements chauds pour la Finlande. C'est logique. On en avait parlé.

— Exact. À ce propos, il semblerait que la tempête de neige qui frappait une grande partie du pays s'éloigne enfin, ai-je besoin d'ajouter, à la manière d'une estocade finale. Je vais donc faire mes bagages en soirée, pour pouvoir partir au plus vite. J'ai appelé ma supérieure, tout est arrangé.

Tout cela est faux, je le sais pertinemment, mais je ne trouve rien de mieux à dire que ce mensonge.

— Attendez, Léo !

Je secoue les mains avec vigueur. Non, je ne tiens pas à m'attarder davantage en sa compagnie. Déjà, je fais un pas à reculons. Puis un autre.

Sans crier gare, Svein me rattrape par le bras et m'attire contre lui avec une force qui me coupe le souffle. Derrière moi, une voiture lancée à une vitesse qui ne doit pas être réglementaire rase le bas-côté.

— Eh ben mazette ! lâché-je, chancelante.

Svein brandit le poing en direction du chauffard et expulse une flopée d'injures – du moins j'imagine que ce sont des injures.

Oslo n'est pas en reste ! D'abord il émet un grognement sourd puis il se met à aboyer à qui mieux mieux.

Le véhicule s'éloigne sans ralentir et je me blottis tout contre Svein. J'ai beau tenter de faire abstractions des pulsations anarchiques de mon cœur, je n'entends plus que le sang qui frappe à mes tempes et le roulement rauque de la voix de celui qui vient peut-être de me sauver la vie. Bien malgré moi, je tremble, comme une fragile feuille arrachée à son hôte par les vents de l'automne. C'est à peine si je parviens à marmonner :

— On conduit aussi mal qu'en France, ici ?

Svein secoue la tête, sourcils froncés, mâchoires contractées à l'extrême. Ses doigts restent crispés autour de mon poignet.

— *Nei*. Les excès de vitesse peuvent être passibles de prison, ici. C'est plutôt rare de voir ça ! Quel déséquilibré !

— Je ne vous le fais pas dire !

Svein me serre fort – trop fort – contre lui.

— Pitié, Léo, regardez devant vous avant de vouloir traverser !

Même si ce n'est pas son but, sa remarque me hérise.

En toute honnêteté, j'ignore si je suis agacée, honteuse ou démoralisée, mais je sais que je ne supporterai pas qu'il me fasse la morale.

— Vous avez raison, monsieur De-Bon-Conseil, rétorqué-je avec sarcasme. Maintenant, si vous voulez bien me lâcher...

J'ai l'impression que sa main s'accroche un peu plus à moi, tandis que l'autre maintient fermement la laisse d'Oslo. Truffe en l'air, avec ses petits yeux intelligents qui paraissent nous poser mille questions, le shiba renifle dans notre direction et je le soupçonne de deviner, au flair, nos incompréhensibles changements d'humeur.

Svein daigne enfin me rendre ma liberté, dans un geste hésitant et un murmure las :

— J'avais promis de vous faire découvrir nos traditions de Noël.

— Ce sera pour une autre fois, peut-être. Ou dans une autre vie !

Là-dessus, je me retourne pour m'assurer que cette fois, je peux traverser la rue sans danger – n'étais-je pas censée me rendre dans la boutique d'à côté ? Je fais n'importe quoi, mais tant pis ! J'ai les larmes aux yeux et mes joues sont en feu. J'ignore pourquoi cette rencontre fortuite avec Svein et sa conquête me met dans un tel état, mais je ne veux rien laisser paraître devant lui !

18

Un bijou en forme de marteau

Alors que je me presse sans but entre les rues de Drøbak, le soleil semble éclater de bonheur au-dessus du fjord, baignant toute la ville dans une curieuse ambiance de félicité pré-festive. C'est tellement à l'opposé de ce gouffre qui s'est ouvert en moi que j'ai envie d'éclater en sanglots.

Qu'est-ce que je fais ici, en fin de compte ? Est-il possible que je sois assez stupide pour avoir imaginé que j'étais à ma place alors qu'on m'avait emmenée là contre mon gré ? Est-il surtout possible que je sois assez stupide pour avoir cru que je pouvais plaire à mon hôte, le séduisant Svein Thorsen ? Idiote. Voilà ce que je suis. La plus parfaite des idiots. L'idiote *number one*. Je ne vois pas d'autre qualificatif à me donner, à ce moment précis. La médaille d'or de l'idiotie, si elle existe, me revient de droit et je défie quiconque d'oser le contester.

Je prends une grande inspiration et je baisse les yeux. Pendant une fraction de seconde, je crois bien être encore plus stupide que je ne le pense. Car j'ai encore la sensation d'avoir la laisse d'Oslo contre ma paume, mais le petit chien ne gambade plus à mes côtés. Une vague de panique me submerge et ma respiration se bloque. Très vite, je me souviens que j'ai laissé Oslo à son maître et j'ai envie de me gifler pour clarifier mes pensées.

Je soupire. De dépit. De soulagement. Allez savoir...

L'air contenu dans mes poumons sort de ma bouche et forme un nuage vaporeux devant moi. Il faut que je me reprenne en main. Toute cette histoire de lien entre Svein et moi ne doit pas me toucher et je dois impérativement me recentrer sur l'essentiel. Je suis peut-être la

reine des idiots, mais il me reste encore un brin de bon sens – enfin, je crois. Moi qui me pensais pragmatique et raisonnée, je remarque qu’il n’a fallu qu’une escapade fortuite et quelques sourires pour que je devienne une parfaite écervelée ! J’ai tout intérêt à remédier à ça. L’air froid devrait m’aider à y voir plus clair.

Je passe devant plusieurs boutiques et un autre café. Les façades sont toutes en bois, et beaucoup sont pourvues de ces fenêtres qui s’ouvrent vers l’extérieur.

Je regarde rapidement si Svein ne m’a pas suivie.

Comme je le vois accroupi devant Oslo, je profite que son attention est accaparée pour m’engouffrer dans le café à toute vitesse. Une clochette tintinnabule et je prends soin de fermer la porte, les yeux rivés sur Svein. De l’autre côté de la rue, il s’est relevé, son shiba dans les bras. Ouf ! C’était moins une avant qu’il ne me suive.

Je pivote sur mes talons et je fonce vers le comptoir. Au passage, je récolte les regards interloqués ou franchement agacés des clients. Ils ont raison de me jauger de la sorte, je dois avoir l’air d’une dinde échappée d’un asile – si l’on fait abstraction du fait que dans la réalité, les asiles pour dindes n’existent pas. Enfin bref, vous m’aurez comprise...

Arrivée au comptoir, mon estime de moi-même en prend encore un coup. Me voilà là, la bouche en cœur, face au responsable ou à un employé qui ne saisira pas un mot de ce que je pourrai dire. J’avais momentanément oublié que j’étais dans un pays dont je ne connais quasiment rien. Pour couronner mon embarras, je remarque qu’on continue de me détailler avec perplexité, pendant que je danse presque d’un pied sur l’autre, horriblement gênée.

— Euh...

De l’autre côté du comptoir, un type m’adresse la parole, tout en essayant une grande chope. Honteuse, je secoue la tête pour lui faire entendre que je ne le comprends pas.

— *Sorry, I don’t understand*, tenté-je en anglais, au cas où...

— *Well, are you an English tourist?*

— Eh bien... non. *No !*

— Française ? fait une voix un peu râpeuse, tout près de moi.

Un vieil homme, que je n’avais pas encore aperçu alors qu’il est assis à moins de trente centimètres de moi, tourne un visage parcheminé dans ma direction.

— Française ? répète-t-il.

— Euh oui...

— Vous n’avez pas l’air d’en être sûre, soulève-t-il, un sourcil arqué.

Son intervention est tellement inespérée, tellement inattendue, que je manque de défaillir de soulagement. Voilà quelqu’un qui parle

ma langue et qui n'est pas un Thorsen !

Je hoche vigoureusement la tête.

— Si, bien sûr. Je suis française ! répété-je avec plus de conviction.

Le vieil homme fait un signe au barman.

— Un café, ça vous ira ? me demande-t-il. Mais je vous préviens, ce n'est pas moi qui offre, je ne fais que la traduction. Je suis un vieil ours radin, gamine, tu tombes plutôt mal. (Il désigne le type en face d'un geste du menton.) Ils acceptent les euros ici, alors te casse pas la tête avec leur couronne norvégienne. T'as bien quelques pièces ?

Son honnêteté et sa façon de parler me font sourire. En toute franchise, je préfère ça à un coureur de jupons qui me proposerait de payer ma boisson et me reluquerait avec des yeux de merlan frit.

— D'accord. Un café, ça me va.

Il approuve d'un plissement des lèvres et passe ma commande :

— *En kaffe til jenta !*

Je jette un coup d'œil vers la porte.

Flanqué de son inséparable shiba, Svein est passé devant l'estaminet sans me voir et j'ignore si j'en suis rassérénée ou désappointée. Qu'arrive-t-il donc à mes émotions ? Pourquoi sont-elles aussi brumeuses ?

— T'as des problèmes ? Un gars t'a fait du mal ? s'interroge le vieil homme. Tu sais, les Norvégiens sont bizarres parfois, pour nous autres Français. T'as remarqué qu'ils faisaient « Hmmm, hmmm... » à tout bout de champ ?

Je hoche la tête et il poursuit :

— On pourrait croire qu'on les ennueie quand ils font ça, alors que c'est juste une manie qu'ils ont. Mais dis-moi, t'as une tête à être en plein chagrin d'amour, toi ! Ou un truc du genre...

Sans me laisser le loisir de répondre, il essuie sa main contre son pantalon et la tend vers moi.

— J'suis Marcus. Ça fait plus de cinquante ans que je vis ici. À cause d'une native de Drøbak dont je suis tombé fou amoureux. Crois-moi, tu peux te confier à moi, ça me connaît ces histoires-là. Et faut dire que quand je peux parler un peu français, ça me fait du bien. Surtout depuis que ma femme n'est plus de ce monde. J'ai le mal du pays, je crois. (Il se met à rire.) Moi qui le reniais quand j'étais un idiot de gamin, comme toi ! Alors, dis-moi, qu'est-ce qui t'amènes à te cacher dans ce boui-boui ?

Contente d'avoir des gants, je serre la main aux ongles noirs qu'il me tend. Je prends quelques secondes pour faire un rapide bilan des émotions par lesquelles je suis passée au cours des dernières heures et je lâche d'un trait :

— Je crois bien que je me suis entichée d'un natif de Drøbak...

Étrangement, mes pensées et mes sentiments m'apparaissent plus réels en les énonçant à voix haute. Faut-il que j'en parle avec cet inconnu à la propreté douteuse pour comprendre ce qu'il m'arrive ?

— Ah, nous y voilà.

— J'ai cru que c'était réciproque, continué-je. Ou bien alors que je lui plaisais peut-être un peu. Enfin, cette idée ne m'a pas clairement traversé l'esprit. C'est plus... un ressenti. Ou un simple fantasme.

— Je vois, gamine. Eh bien, tu sais, cette idée comme tu dis, elle ne vient pas de l'esprit, mais du cœur. Et face à ces idées-là, on est bien con. C'est les pires idées. Et parfois les meilleures.

Je ne comprends pas trop ce qu'il entend par là et je hausse légèrement les épaules.

— Peut-être, oui.

Sous le regard irrité – et habitué – du responsable du bistrot, il verse une goutte de liqueur dans son café – ou peut-être est-ce du rhum, ou du cognac ?

— Et dis-moi, gamine, ce gars dont tu t'es entichée, c'est celui que tu évites, maintenant ? Je vois juste ?

Je fais oui de la tête.

— Il n'en a rien à faire de moi. Son cœur à lui est déjà pris, alors à quoi bon ?

— Tu en es sûre ?

On dépose un café devant moi. Je réchauffe aussitôt mes mains contre la petite tasse.

— Sûre de quoi ?

— Qu'il en aime une autre, niquedouille !

— Évidemment. J'ai vu sa petite amie pas plus tard qu'il y a quelques minutes. C'est une blonde à la beauté sculpturale qui porte un prénom aussi branché que sa tenue. Le genre de fille qui ne me ressemble pas du tout !

Il y a un silence. Marcus boit le contenu de sa tasse d'un trait.

— Mouais... T'as dit au gars que tu l'aimais ?

J'écarquille les yeux.

— Bien sûr que non ! Et ce serait ridicule d'appeler ça de l'amour. Une attirance, tout au mieux. On se connaît à peine.

Le vieil homme tape sur la table et je sursaute malgré moi.

— Et alors ?! explose-t-il tout bas. Ce que vous pouvez être bizarres, de nos jours ! C'est soit vous vous sautez dessus le premier soir, soit vous tournez autour du pot jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Avec ma Brynhild, on s'est aimés au premier regard. Tu trouveras ça ridicule, c'est sûr, mais c'est comme ça. On s'est donné rendez-vous le lendemain, le surlendemain, et ainsi pendant des semaines. Nous nous sommes mariés moins de trois mois après notre rencontre. Depuis, je garde précieusement chaque instant passé avec elle là-dedans. (Il

tapote son front.) Et surtout là-dedans. (Il se frappe la poitrine.) Tout benêt et niais que je pouvais être à cette époque, je ne regretterai jamais d'être allé lui parler. Si je ne l'avais pas fait, quelle aurait été ma vie, je te le demande ? Elle aurait peut-être été plus trépidante ou alors plus morose, j'en sais fichtre rien ! Ce que je sais c'est que j'aurais gardé pour toujours le regret de ne pas avoir dit à Brynhild qu'elle était la plus belle personne que j'avais jamais vue.

C'est étrange, mais à l'écouter parler, je pense enfin démêler la nature particulière de ce lien qui s'est noué si rapidement entre Svein et moi. Il est la traduction d'un de ces sentiments, qui se mettent à grandir d'heure en heure, de jour en jour. Plus que tout, je prends pleinement conscience du vide immense que j'ai en moi, et que seul Svein semble réussir à combler, lorsque je suis à ses côtés.

Je secoue la tête.

Non, essayé-je de me convaincre, toutefois. Ces histoires n'existent pas dans la vraie vie, ou alors elles appartiennent peut-être à une époque révolue. On ne tombe pas amoureux comme ça. Si ?

— Vous me conseillez de lui dire quoi ? le questionné-je. Que j'aime passer du temps à ses côtés ? Que j'éprouve des sentiments pour lui ? Je ne sais même pas si c'est le cas, c'est stupide ! Si j'ose faire un truc aussi insensé, je vais passer pour une quiche !

— Et alors ? Tu crois que tu passes pour quoi, à te morfondre et à te cacher ici comme une voleuse ? Vaut mieux passer pour une quiche et être fixée, que ne pas savoir et se poser des questions toute sa vie.

Marcus se lève, avant même d'avoir fini de parler.

— Vous partez ? m'étonné-je.

Il hausse les épaules, l'air aussi bourru que débonnaire.

— Je vais pas passer ma vie là, gamine ! T'es bien gentille, mais j'ai un cornichon de renne à la maison, qui attend sa bouffe. Et quand il attend trop, il devient mauvais, le bougre ! Mais bon, c'était le renne de Brynhild. Avec les souvenirs et la vieille barque, c'est presque tout ce qu'il me reste d'elle.

Il contourne le siège haut sur lequel je me suis assise un peu plus tôt.

— Content de t'avoir rencontrée, gamine, dit-il en me souriant.

Il glisse trois pièces sur le comptoir.

— V'là pour ton café. Ah, mais attends !

Alors que je m'apprête à refuser son argent, il se baisse tout en maudissant ses rhumatismes et se redresse dans un flot de jurons. Entre ses doigts, quelque chose de brillant attire tout de suite mon attention.

— T'as failli perdre ça, fille de Thor ! Un beau bijou, ma foi ! Il a l'air d'être fait en argent, ton *Mjölnir* !

Il attrape ma main, pose sur ma paume ce qui ressemble à un

collier, puis il referme rapidement mes doigts dessus, à la manière de ce père Noël, dans la maison de bois jaune.

— Mon quoi ? Fille de qui ?

J'ouvre la main et je découvre un superbe pendentif rutilant pendu à une chaîne, qui représente une sorte de marteau stylisé et richement orné de motifs vikings. J'ai déjà entendu le mot « mjöllnir » quelque part, mais où ? Ah mais oui ! Dans des films Marvel ! Suis-je bête ?

— Ce n'est pas à moi, monsieur...

Lorsque je me retourne vers Marcus pour lui rendre le bijou, le vieil homme a disparu. Je regarde à droite, à gauche, derrière la porte. Il est introuvable et le café en paraît plus triste et plus vide, malgré les clients qui me jettent toujours des coups d'œil.

Je paye mon café avec les pièces laissées par Marcus, auxquelles j'ajoute deux euros de pourboire, sans regret. J'empoigne fermement le pendentif et je me presse vers la sortie, bien décidée à retrouver ce français rustique et à lui rendre ce qui ne m'a jamais appartenu.

19

Un banc

Je ne retrouve pas le vieil homme en sortant du café. Je ne vois que des visages totalement inconnus, je n'entends que des mots inconnus, des bribes de conversation qui me rappellent que je suis l'étrangère, arrivée là par erreur. Restée là par erreur ? Sans doute... Pourtant, je n'aurais pas envie d'être à Rovaniemi, pas plus qu'à Limoges. Je n'aurais pas envie d'attendre Noël dans une foule étouffante ou dans mon appartement solitaire, à ruminer mes échecs jusqu'à ce fameux soir de réveillon, au cours duquel on me ferait la morale, tandis que l'oncle Yann – à qui on ne la fait jamais, la morale – finirait la soirée entre chansons paillardes et sursauts de colère – je vous passe l'ambiance.

Je fais quelques pas, j'inspire à fond. Sans le vouloir, je serre le pendentif en forme de marteau. Il est là, à épouser parfaitement le creux de ma main. Il ne m'appartient pas et pourtant, je prends plaisir à sentir son poids à travers l'épaisseur de mon gant.

Il a l'air de s'y sentir bien, alors que lui aussi, il est arrivé là par erreur.

Et si nous étions pareils, lui et moi ?

Égarés dans un monde, ou un microcosme, qui n'est pas le nôtre, mais qui nous attire malgré nous, comme un aimant.

Je regarde partout autour de moi. Ici, les maisons se ressemblent toutes, tout en étant furieusement différentes. J'ai promis à Freyja de ne pas trop m'éloigner, mais tant pis, je n'ai plus la responsabilité d'Oslo et mes choix n'engagent que moi. Aussi, je m'engouffre dans la

petite ville, je débouche dans ses rues, qui doivent chatoyer de couleurs lorsque le printemps vient chasser la blancheur sereine de la neige.

Deux heures plus tard, je n'ai pas trouvé de chambre d'hôtel.

Car en plus de chercher le vieil homme du café, j'espérais trouver une chambre, pour tout vous dire. Histoire de rester à Drøbak sans pour autant être dans les jambes de Freyja et de Svein Thorsen. Là où je suis entrée, on m'a répondu dans un français approximatif ou en anglais, que c'était complet. Je n'ai décidément pas de veine !

Je fais quelques pas, puis d'autres. Je m'égare probablement, mais je n'en ai cure. J'ai subitement une irréprouvable envie de me laisser porter par le vent. Alors je cache mon menton dans mon écharpe et je longe le fjord. Je suis loin des trois sirènes, je crois, et je me suis éloignée de la maison du père Noël.

J'aperçois une église vêtue de bois gris, sur laquelle la neige renvoie des reflets presque bleutés. Je ne doute pas que l'édifice veille sur l'endroit depuis des dizaines et des dizaines d'années, près du fjord. Je poursuis mon chemin le long de ce qui ressemble à un parc. Il y a un banc, que d'autres mains ont déblayé avant mon arrivée. Sans doute s'est-on installé là, à observer le splendide panorama, ou à méditer.

Malgré le froid, je décide d'en faire autant, histoire de regarder les lumières et les ombres passer sur le fjord, éclatant de beauté dans sa prison de neige et de glace à la dérive. Bientôt, mes pensées se mettent à dévier au rythme ondulante des blocs anarchiques. Que dirait Camille, à cet instant ? Et que diraient mes parents ? Je n'en sais rien du tout. Ce que je sais, en revanche, c'est que, petite fille, la vie me paraissait bien plus simple qu'elle ne l'est en réalité. Pourquoi diable est-elle devenue si compliquée ? Est-ce la faute aux sentiments complexes, qui nous échappent parfois ? Ou aux secrets que l'on a soudain envie de garder pour nous seuls ? Ou est-ce à cause des faux-semblants qui régissent notre existence ? Que dirait le vieil homme, rencontré tout à l'heure ?

Il fait froid et je serre le col de mon manteau devant mon visage.

Le pendentif qu'il m'a donné par erreur repose toujours entre mes doigts. C'est un objet issu des mythes nordiques : le marteau de Thor. En m'en souvenant, je comprends mieux pourquoi le vieil homme m'a appelé « fille de Thor ». Tout de suite après, mon esprit fait le lien avec le patronyme de Svein. Lui est vraiment un « fils de Thor », pensé-je en souriant. Puis, je secoue le bijou et je prie à voix haute :

— Eh bien, *Mjöllnir*, j'espère que tu me donneras suffisamment de force, de lucidité et de répartie pour retourner chez Svein Thorsen et affronter son sourire arrogant.

Un bref silence me répond, puis...

— Il n'est pas toujours arrogant.

Qui a dit cela ?

Stupéfaite, je manque d'avaloir ma salive de travers. Je me croyais parfaitement seule.

Je n'ai pas le temps de me retourner qu'une boule de poils me fonce dessus, grimpe sur le banc et m'attaque à grands coups de langue et de truffe mouillée.

— Oslo t'aime, ma petite ! constate Freyja en prenant place à côté de moi.

Ses gestes et l'expression de son visage sont d'une criante sérénité. Depuis quand est-elle donc là, à m'observer ?

— Oslo a raison de t'aimer, poursuit-elle. Tu es une bonne personne.

Elle se tourne vers moi et m'alloue un sourire un peu triste.

— Svein est très inquiet, Léo. Il te cherche partout ! Il m'a demandé de te chercher, avec Oslo. Et Oslo t'a trouvée.

Première nouvelle ! Pourquoi Svein me chercherait-il ? D'abord, je ne suis pas partie si longtemps. Et ensuite, que peut-il en avoir à faire, si je me perds ? Je me mords les lèvres à l'instant où cette pensée me traverse l'esprit. Je suis injuste. Depuis que je l'ai rencontré, il a toujours fait preuve de bonté. Il est taquin et un brin hautain, mais je ne peux pas lui enlever son altruisme et sa bienveillance sous prétexte qu'il sort avec une mannequin superficielle.

— J'avais besoin de prendre l'air.

Freyja me tapote l'avant-bras.

— Tu vas être malade, Léo. Ce n'est pas bon de rester assis là. Avec le froid.

— Surtout que, comme l'a souligné votre fils, je ne porte pas une tenue adaptée au climat.

Je tâtonne la poche de mon manteau et j'en sors mon smartphone. Deux heures. Ça fait plus de deux heures que j'erre sans but. J'ai dû tourner en rond dans ce parc. Forcément.

Freyja me fixe avec perplexité.

— Le sourire de Svein n'est pas toujours arrogant, trouve-t-elle bon de rappeler. Il est trop souvent triste, je pense.

Son regard s'assombrit.

— Trop triste depuis que son père l'a abandonné. Depuis qu'on a été... (Elle cherche ses mots, butte sur une syllabe.) Depuis qu'on lui a fait du mal, achève-t-elle en hochant la tête.

Sans prévenir, elle attrape ma main et la presse entre ses doigts.

— Mais il est moins triste depuis que tu es là.

C'est alors qu'elle remarque la chaîne en argent, qui s'alanguit entre mes doigts, indolente. Sans avoir de raison réelle, j'estime nécessaire de lui faire voir le bijou qui y est attaché. Freyja ouvre de

grands yeux en l'examinant. Je lui explique :

— Un vieil homme que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam m'a remis ça en croyant que ça m'appartenait. J'ignore complètement qui est son propriétaire.

— Le marteau de Thor sait, réagit Freyja en fourrant le pendentif plus au creux de mes mains. Il sait toujours où est sa place.

— Que voulez-vous dire ?

Ses mots résonnent avec les pensées qui m'ont traversé l'esprit un peu plus tôt. Elle se lève et je l'imité, troublée.

— Viens, m'enjoint-elle. Il fait froid. Une tempête arrive ici. Il faut se cacher dans le foyer.

Je lui souris. Ses notions de français peuvent être tantôt presque parfaites, tantôt étranges. Pourtant, je trouve qu'elle sait avoir les mots justes et la sagesse qui m'apaisent le cœur. Je m'en veux de m'être enfuie comme ça, simplement parce que j'ai vu Svein Thorsen en galante compagnie. Cela ne me regarde pas et ne doit rien gâcher à mon séjour ici. S'il est vrai qu'un nouvel épisode tempétueux se prépare, alors je serai ravie de passer quelques heures de plus ici.

— Vous avez raison, réponds-je. Allons donc nous cacher dans le foyer !

— *Ja !*

Oslo saute du banc et aboie joyeusement.

Freyja me tend sa laisse, que j'empoigne de bon cœur.

— *Kom ! Kom*, Oslo ! Une nouvelle tempête arrive et risque bien de t'ébouriffer les poils !

Le shiba se tourne vers moi en ouvrant la gueule, comme s'il me répondait par un large sourire. Freyja approuve d'un de ces hochements de tête convaincus dont elle a le secret et nous quittons les lieux tout en bavardant. Derrière nous, nous laissons le banc, l'église, le fjord. Et mes doutes.

Lorsque nous arrivons devant la façade de la maison des Thorsen, Freyja annonce, toute gaie :

— Svein est rentré ! Il sera rassuré de vous revoir !

Je me fige malgré moi. Quel comportement vais-je devoir adopter ?

20

Un coup de fil – ou deux

J'opte pour le détachement. Oui, dès que je serai en face de Svein Thorsen, je parlerai avec désinvolture, comme si de rien n'était. Comme si je n'éprouvais aucune attirance pour lui. Ce doit être simple, non ? En tout cas, ça devra l'être.

Forte de cette conviction, je passe la porte en compagnie de Freyja. Mais je n'ai rien le temps de faire ou de dire que le grand

norvégien bondit vers moi, bras ouverts. Ce n'est qu'au dernier moment qu'il se retient de m'étreindre et cet élan incongru me met dans tous mes états. Une onde de chaleur m'envahit quand je sens son souffle sur mon visage transi de froid.

Est-ce pour masquer une forme d'embarras, ou par simple politesse, qu'il se propose de me débarrasser de mon manteau ? Allez savoir ! Quoi qu'il en soit, je me laisse faire sans rechigner, savourant presque le contact de ses mains dans mon dos.

— Vous ne pouvez pas repartir, commente-t-il ses gestes. Le bulletin météo n'est pas bon. Pas bon du tout. Les vols ont repris. Mais non, vous ne pouvez pas. C'est trop risqué.

Il s'exprime avec frénésie et je remarque que ses longues mains nerveuses tremblent tandis qu'il accroche mes affaires à une patère. Sans me faire face, il insiste :

— C'est trop dangereux. Beaucoup trop. Je refuse de vous conduire à l'aéroport !

— Je ne pars pas.

Mes mots sont sortis d'eux-mêmes. Ça peut paraître étrange, mais je sens qu'ils me libèrent, qu'ils me soulagent d'un poids qui comprimait ma poitrine sans que j'en prenne réellement conscience, jusque-là.

— Je vais vous montrer les prévisions, poursuit Svein, comme s'il ne m'avait pas entendue.

Il pivote enfin sur lui-même, marque une pause, puis écarquille les yeux.

— Attendez... Qu'avez-vous dit ? Vous ne partez pas ?

Je fais non de la tête.

— Pas dans l'immédiat, en tout cas. Pas ce soir.

Sans attendre sa réaction, je me tourne vers Freyja.

— Pardonnez-moi, mais puis-je me retirer un instant, le temps de passer quelques coups de fil ?

Elle n'y voit aucun inconvénient.

Alors, je m'éclipse en trombe, remettant à plus tard toute discussion avec Svein.

*

Deux ou trois minutes plus tard, dans ma chambre, j'attrape mon téléphone portable et je compose le numéro de la compagnie qui doit initialement m'embaucher, à Rovaniemi. Je tombe sur une personne, qui n'est pas Gretta, à qui j'explique rapidement la situation. Quelques notes d'une mélodie de Noël plus tard, Gretta est à l'autre bout du fil. Elle paraît embêtée ou simule de l'être, mais je sens bien que ma décision ne l'étonne guère et qu'elle saura vite trouver une solution de remplacement, en attendant que les tempêtes cessent leur course poursuite hyperboréenne.

— Appelez-nous dès que vous pensez pouvoir rejoindre l'équipe, me demande-t-elle avant que nous mettions un terme à une brève conversation téléphonique. Je ne reviens jamais sur une décision et votre place est toujours vacante. Les lutins parlant la langue de Molière ne font pas légion ici, cette année.

— Merci madame, dis-je, à la fois gênée et reconnaissante. D'ici une poignée de jours, je reprends l'avion pour Helsinki.

— Comment ça se passe pour votre billet ? Il est remboursé ? Échangé ?

Je reste sans voix. Je n'ai pas du tout pensé à cela !

— Je l'ignore, avoué-je en me morigénant intérieurement.

Moi qui suis d'un naturel concret et prévoyant, j'en viens à me demander comment j'ai pu passer outre ce gros détail.

— Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de tout cela, m'informe Gretta. Les prévisions météorologiques sont plutôt bonnes à partir du dix décembre. Je vous programme un départ pour le onze décembre, cela vous convient-il ?

— Oui, dis-je sans réfléchir. Ce sera parfait ! Si toutes les places ne sont pas réservées, bien sûr.

— Il y a toujours des annulations. Bien. À bientôt, mademoiselle Mersange.

Plutôt pensivement, je la salue. Je raccroche tout aussi machinalement. Le regard dans le vague, je reste comme cela pendant un laps de temps indéfini, tout en gardant mon mobile au creux de ma main. Finalement, j'appuie rapidement sur l'écran, là où se trouve l'icône répertoire. Je sélectionne la photo de Camille. J'attends deux sonneries, quatre. Enfin, oui enfin, ma meilleure amie décroche :

— Ma Léoooo ! Ça y est, tu es arrivée à Rovaniemi ?! J'ai vu que les vols reprenaient !

J'inspire un grand coup avant de me lancer. Camille risque d'être surprise.

— En fait, je suis toujours à Drøbak. Une autre tempête arrive et... Pour ne rien te cacher, je trouve qu'elle est la bienvenue. Elle me permet de rester ici quelques jours de plus.

— Et après, tu rentreras à Limoges ?

À Limoges ? Pense-t-elle donc que tout est cuit pour mon job à Rovaniemi ?

— Pas tout de suite. Au cercle polaire, ils auront besoin de beaucoup de lutins lorsque cet épisode tempétueux sera derrière nous. Les touristes vont de nouveau affluer pendant les quinze jours de fêtes.

— Tu n'iras donc pas chez tes parents pour le réveillon ? C'est certain ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce que ta mère m'a appelée, figure-toi. Je lui ai dit que

c'était moi qui t'avais trouvé ce poste et elle m'a passé un savon d'anthologie, m'accusant d'être aussi irresponsable que toi, alors qu'elle avait toujours pensé que mon sens pour les affaires faisait de moi quelqu'un de bon conseil. Bref ! Tu ferais bien de l'appeler, à mon avis. Et de tout lui expliquer.

Je me mordille les lèvres et un nœud se forme dans mon estomac. Je n'ai pas envie, mais alors pas du tout, de passer les fêtes avec ma curieuse famille. Entre remontrances des parents et grivoiseries de l'oncle Yann, je préférerais vraiment être ailleurs pour Noël. D'ailleurs, je suis convaincue qu'une part de moi essaie de m'ancrer ici, dans ce petit coin de Norvège. Même si cela signifie qu'il faut continuer à côtoyer Svein Thorsen.

— Pour être honnête, l'endroit rêvé pour passer le réveillon de Noël, ce serait ici-même, à Drøbak...

Il y a un silence à l'autre bout de la ligne et je me demande si Camille est encore là.

— Allô ?

J'entends un rire, déformé par les sonorités numériques que le téléphone me renvoie. Au bout d'un moment, Camille sort d'un trait :

— Oui, ça, je veux bien le croire. Mais dis-moi, la raison pour laquelle tu souhaiterais passer le réveillon dans ton bled glacial ne s'appellerait pas Svein, par hasard ?

— Quoi ?! Mais non, voyons ! Et en parlant de bled glacial, je te rappelle que c'est toi qui m'as poussée à m'envoler pour un pays scandinave !

— Touché !

Heureusement qu'elle ne me voit pas, car la chaleur qui me monte aux joues doit luire comme deux lumignons rouges de chaque côté de mon nez.

— N'empêche, mon intuition me dit que ce Svein *Machinchose* a une quelconque responsabilité dans ta décision.

— Alors, laisse-moi te dire que pour le coup, ton intuition te trompe. D'abord, il a déjà une copine. Genre *top model*, la copine !

— Et alors ?

Je laisse échapper un énorme soupir et je lève les yeux au ciel.

— Et alors ? Alors je ne l'intéresse pas et inversement, il ne m'intéresse pas non plus. Je reste parce que c'est la tempête dehors. Et aussi parce que... Parce que j'ai l'impression d'être à ma place ici, plus que n'importe où ailleurs.

De manière instinctive, je serre le pendentif contre ma peau nue. Je le sens presque pulser sous la pulpe de mes doigts.

— Peut-être que ça te paraît débile, mais c'est juste pour cette raison que j'aimerais rester ici pour Noël !

— Mouais... raconte ça à d'autres, miss ! On ne me la fait pas !

Son objection me tire un souffle d'exaspération.

Camille a beaucoup de qualité. Mais son plus grand don, c'est celui d'être la plus talentueuse des enquineuses !

— Je t'assure que tu te trompes, Camille ! Complètement ! Bon, je conçois que l'idée d'avoir envie de rester ici, sans raison apparente, peut paraître bizarroïde de prime abord. Et, en toute honnêteté, je crois bien que la situation m'échappe. En fait, c'est comme si quelque chose de magique voulait m'implanter à Drøbak. Ou comme si j'étais faite pour être là. Tu comprends ? Un jour, il faudra que je fasse des recherches généalogiques sur mes ancêtres pour savoir si je n'ai pas des racines ici. Ça pourrait expliquer cette sensation qui me tenaille et qui me pousse à vouloir rester au point de tirer un trait sur une semaine de salaire, voire trois. Car il se pourrait, effectivement, que je ne sois jamais prise à Rovaniemi, à force de repousser la date de mon arrivée.

— D'accord, tu as pété les plombs, ma vieille !

La réponse de Camille, si inattendue et si franche, me frappe d'un mutisme brutal.

— Mais j'adore l'idée ! ajoute-t-elle aussitôt. Imagine que tu es l'arrière-arrière-arrière petite fille d'un célèbre viking, ça serait du tonnerre !

Je contemple le pendentif du marteau de Thor entre mes doigts

— Du tonnerre, oui !

21

Une indigestion de *Kransekake*

Plus tard, je sors enfin de ma chambre, sous le regard amusé de Freyja, et celui, inquisiteur, de Svein. Qu'a-t-il donc à me regarder comme s'il doutait de ma santé mentale ? Ou comme s'il s'inquiétait ? A-t-il entendu des bribes de conversation ? Impossible, s'il est resté ici. Surtout que les pièces de la maison bénéficient d'une isolation phonique très agréable.

Madame Thorsen est aux fourneaux et je m'adresse à elle, en prenant toujours autant de soin d'éviter de croiser le regard de son fils :

— Que préparez-vous de bon, Freyja ?

Elle hausse un sourcil.

— *Kransekake*, répond-elle en me montrant une série d'anneaux en pâte, de taille différentes.

— C'est aux amandes ? demandé-je.

J'adore l'amande et je suis certaine que mon odorat ne me trompe pas. D'ailleurs, Freyja acquiesce.

— C'est un gâteau de fête. Car c'est fête. Je le fais beaucoup pour toi, Léo.

— Pour moi ?

Elle opine encore de la tête et son sourire est tellement réconfortant que j'ai envie de la serrer dans mes bras. Un gâteau fait en mon honneur ? Je ne pense pas en avoir eu depuis mes huit ans, quand l'insouciance et les sucreries étaient reines !

— Je peux vous aider ?

Svein, qui jusque-là s'est contenté de m'observer sans rien dire, répond à sa place :

— Je suis déjà sur le coup, Léo. Je dois m'occuper du glaçage blanc, c'est ma spécialité !

C'est étrange comme mon prénom peut revêtir des connotations diverses en fonction de la personne qui le prononce, de l'instant, ou de la situation. Quand il sort de la bouche de Svein Thorsen, le duvet de mes avant-bras se redresse sans que je ne puisse rien y faire.

Avec plus ou moins de réussite, je tente d'ignorer ce phénomène pilaire et je lui accorde à peine un regard. Dos tourné, je sens encore le sien, qui glisse le long de ma colonne vertébrale, brûlant. Soudain, je l'entends murmurer :

— Je suis heureux que vous soyez restée, Léo. Vraiment très heureux.

J'ai envie de répliquer que je n'ai pas le choix, mais cela reviendrait à me mentir. Alors, pour ne pas me perdre un peu plus dans le brouillard de mes sentiments, je fais dévier la discussion.

— J'ai remarqué des branches de sapin sur la table. Vous allez faire des compositions de Noël ?

— Oui, répond Freyja. Tu peux nous aider ?

Quelle aubaine ! Évidemment ! M'occuper les mains et l'esprit me sera d'une grande aide.

— Avec plaisir ! me réjouis-je.

— Je mets ça au four et je viens, dit Freyja. La maison sera belle.

Je regarde tout autour de moi. La décoration intérieure est déjà magnifique. Ni trop sobre pour ne pas paraître impersonnelle, ni trop chargée pour ne pas piquer les yeux. Les derniers ornements naturels que Freyja a prévus vont sans conteste la sublimer. La maison ressemble à un cocon de bien-être dans lequel on voudrait se blottir tout l'hiver durant, à regarder virevolter les flocons derrière les fenêtres.

*

L'après-midi se déroule dans une ambiance douce-amère. J'apprécie énormément la présence de Freyja, nos discussions et cet atelier de confection de décorations faites maison, qui nous occupe pendant un bon bout de temps. J'apprécie aussi la présence de Svein, ses sujets de conversations, cette envie qu'il a de partager ses traditions, de me les faire découvrir. Il est tellement intéressant ! Et

que j'aime sa voix ! Je pourrais l'écouter parler pendant des heures ! Mais le souvenir d'une certaine Helka demeure et m'empêche d'apprécier ces instants à leur juste valeur. Éprouverais-je de la jalousie ? Ce serait tellement stupide ! Et déplacé !

Alors que je m'enjoins intérieurement à ne plus penser à elle et que le jour décline déjà, il est l'heure de la promenade d'Oslo. Svein enfle un blouson matelassé et des gants.

— Voulez-vous nous accompagner ? s'enquit-il, comme je l'observe.

Son regard est presque implorant. Quant à Oslo, il penche sa petite tête et me regarde avec cette expression qu'ont les chiens pour nous amadouer. Je fonds devant sa bouille suppliante.

— Je viens. Pour rien au monde je ne voudrais décevoir cet adorable Oslo !

J'attrape mes vêtements dans l'entrée et j'évite de commenter le regard éloquent que Svein pose sur le tissu rouge de mon manteau.

*

Le paysage est recouvert de neige et l'air est vif, pur et intense. Les fenêtres des maisons confortablement installées sur la rive du fjord s'illuminent déjà malgré le fait qu'il fasse encore jour. Les eaux calmes refléteront bientôt les lueurs d'un crépuscule plus précoce que celui auquel je suis habituée, en France.

Oslo paraît tout heureux de sortir et je fais semblant de n'avoir d'yeux que pour lui et pour son pelage parsemé de neige qui m'évoque le dessus d'une spécialité culinaire italienne, le *pandoro*. De temps à autre, mon regard bifurque vers Svein. Son silence me surprend. Sa manière de me fixer et de se détourner aussi.

— *Forelsket*, dit-il soudain, et sa voix me fait tressaillir.

— Pardon ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous donner la signification de ce mot, l'autre jour.

Un peu en biais, il guette ma réponse. J'adopte un ton détaché :

— Effectivement. Nous avons été interrompus, je crois.

Je repense à cet instant, où son visage était si près du mien. Immanquablement, le baiser volé, lors de la bataille de boules de neige, me revient encore à l'esprit.

La tête basculée vers l'arrière, Svein Thorsen observe le ciel.

— Regardez...

Je fais comme lui. Au-dessus de moi, les nuages sont si compacts et si semblables que j'ai l'impression qu'ils forment une trame infinie entre la Terre et l'espace.

— Que dois-je voir, au juste ? demandé-je. Il est un peu tôt pour les aurores...

— Attendez encore un peu...

Même si la patience n'a jamais été mon fort, je ne bouge plus. Mes yeux vont de la masse cotonneuse à Svein, et inversement. Comme à chaque fois que je suis longtemps seule avec lui, j'ai l'impression que le temps s'arrête.

Et soudain, les engrenages de la grande horloge du monde se remettent en marche.

Et soudain, il se met à neiger sur le fjord.

Svein se met à rire. Des flocons délicats se posent sur ses cheveux, s'accrochent à ses sourcils, glissent sur ses joues. Sur ses lèvres aussi. La chaleur de son souffle les fait fondre aussitôt.

— Faites comme moi, m'invite-t-il, le visage tourné vers le ciel.

Je hausse un sourcil.

— Vous voulez manger de la neige ? Vous ne trouvez pas ça un peu puéril ? Ou dégoûtant ?

Il rit un peu plus.

— *Nei !* Regardez seulement... Regardez tourbillonner les flocons !

Je fronce le nez. C'est une idée immature mais je me prends au jeu.

Je ne vois plus rien d'autre qu'un ciel immense, peint dans un blanc compact qui s'assombrit. Des petites touffes froides s'en détachent à mesure qu'elles s'approchent de moi. Elles caressent mon front, mes joues, et elles s'agrippent un peu à tout, même à mes cils. J'en reçois une dans l'œil et ma paupière tressaute – quand on est poissarde un jour, on l'est toujours ! En toute discrétion, je m'essuie de l'intérieur de mon gant.

Sur Svein, comme je peux m'y attendre, la neige tombe bien plus gracieusement que sur moi.

— Vous voyez comme c'est beau ? me demande-t-il.

Je vois, je vois... Je vois surtout que ma vision est brouillée. Je m'essuie encore et je cligne des paupières.

— Ils viennent de si loin pour se répandre sur la Terre, complète Svein, toujours perdu dans sa contemplation des flocons. Comme semés aux confins du monde. Ils nous apparaissent si petits qu'on les voit à peine, et puis, ils grandissent, ils s'étoffent. Ils tourbillonnent toujours et encore, comme pris dans une valse qui chambarde tout. *Forelsket*, ça ressemble à ce chamboulement, doux, mais tellement intense. C'est comme une sensation de petits pompons dansants, qui auraient entamé une valse juste ici. Et là... Et là...

Successivement, il pose sa main sur son torse, vers son plexus solaire, puis vers son cœur, et il termine ce geste par un mouvement circulaire destiné à englober tout son corps.

— *Forelsket*, c'est ce qu'on ressent lorsqu'on tombe amoureux. Comme si ce tourbillon de flocons était juste là, dans le creux de nos entrailles. C'est une sensation exquise et renversante.

Comme avoir des papillons dans le ventre ? m'interrogé-je tout bas.
Est-ce cela qu'il veut dire ?

J'observe la neige avec plus de minutie. Elle m'apparaît comme lorsque j'étais petite fille : telle une pluie d'étoiles de coton qui dépose un manteau de lumière sur les prairies et sur les toits. Le souvenir que cela remue en moi me rend toute chose.

— Vous avez raison, m'entends-je admettre. C'est très beau.

Ce moment aurait bien pu s'étirer à l'infini que je n'aurais pas eu l'envie d'émettre la moindre objection. Mais ce n'était pas dans l'idée du chauffeur de cette voiture pourvue de lourdes chaînes, qui s'arrête juste devant la maison des Thorsen en projetant des gerbes glacées.

Oslo n'a pas l'air ravi de cette interruption. Tout comme moi.

Il se campe bien sur ses quatre pattes et sa truffe frétille, prête à lui donner les réponses que je me pose : qui est-ce ? Une connaissance ? Des touristes égarés ? De la famille ?

Une chevelure blonde émerge du véhicule sous une toque en fourrure. Suivent une doudoune resserrée sur une taille si fine que je me questionne sur le port du corset en Norvège, et des jambes longilignes dont la courbe ne paraît pas du tout cassée par des bottes en fourrure, qui m'arriveraient sûrement jusqu'à l'entrejambe si j'en possédais de telles.

Je me tourne vers Svein pour l'interroger.

Il consulte sa montre, sourcils froncés. Lorsqu'il s'aperçoit que mes yeux sont rivés sur lui, il a un drôle de sourire.

— Nous avons des invités ce soir, déclare-t-il. J'ai complètement oublié de vous prévenir. Je suis navré, mais je vous en prie, ne vous défilez pas. Dînez tout de même avec nous. Vous feriez tellement de peine à ma mère si vous ne goûtiez pas à son *kransekake* !

Pourquoi cet empressement dans sa voix et pourquoi cette supplique ? Je ne suis pas sauvage à ce point ! Je ne vais pas partir en courant à la perspective de devoir dîner en compagnie de plus de deux personnes !

— Vous pouvez inviter qui vous voulez, je serai ravie de faire la connaissance de votre famille, promets-je.

Toutefois, mes velléités de me sociabiliser avec d'autres Norvégiens pure souche fondent comme neige au soleil lorsque je reconnais l'une des invitées.

C'est cette Helka !

Aussitôt, tout se met en place dans mon esprit.

Forelsket. Ce tourbillon de flocons, ce sentiment que Svein a à demi avoué éprouver, c'est pour elle. A-t-il l'intention de la demander en mariage, ce soir ? Vais-je pouvoir supporter ça ? La perspective de passer Noël chez mes parents ne me semble plus si dérangement, en fin de compte. Même si l'oncle Yann est là.

Au cours du dîner, je me sens de trop, alors je serre fort le pendentif que j'ai accroché à mon cou et dissimulé sous le col de mon gros pull en maille épaisse, à la mode irlandaise. Si cet objet possède un pouvoir quelconque, même un tout petit, j'aimerais qu'il se manifeste et me débarrasse de cette dérangeante impression qui me triture les entrailles.

Rien ne va depuis l'arrivée des invités.

Les présentations ont été glaciales. Helka Mäkinen me regarde de haut quand elle daigne poser ses yeux sur moi et je dois sans cesse subir les œillades de Paul, l'ami français de Svein, à l'humour aussi lourd que le moteur de sa voiture, dont il ne cesse de vanter la puissance. *Si tu savais comme je m'en contrefiche, des grosses bagnoles et de tout ce qui va avec !* ai-je envie de crier haut et fort.

Je subis aussi l'embarras de Svein, qui semble déteindre sur moi à chaque fois que nos regards se croisent ou à chaque fois que sa mère adresse un sourire chaleureux à celle qui deviendra certainement sa bru – je n'aime pas trop ce mot d'habitude, mais avouez que là, il convient bien.

Même le gâteau en forme de tour, que Freyja a confectionné plus tôt, m'écoeure plus qu'autre chose. Je ne l'ai pas encore goûté que j'en fais déjà une indigestion. Peut-être parce que dès l'instant où il est arrivé sur la table, Helka s'est empressée d'en soulever la couche supérieure, tout en s'adressant à moi pour la première fois de la soirée :

— Savez-vous que le nombre d'anneaux du gâteau qui restent collés au sommet, quand on le soulève, correspond au nombre d'enfants que des futurs mariés vont avoir ?

Je bous intérieurement. En plus d'être l'image même de la gravure de mode, Helka Mäkinen est aussi douée pour les langues étrangères que pour la langue de vipère. Je dois vraiment prendre sur moi pour lui adresser un large sourire et rester polie.

— Non, mademoiselle Mäkinen, je l'ignorais.

L'ami de Svein s'esclaffe à cet instant et il lui donne un grand coup de coude.

— C'est pas tous les jours qu'on entend du « mademoiselle » et du « je l'ignorais ». On se croirait dans le bouquin que lisait ma dernière petite-amie. C'était comment, déjà ? *Les Grands Auvents*, ou un truc du genre. Elle est marrante, ta petite Française. Et je suis sûr qu'elle a plein d'autres qualités !

Là-dessus, il me gratifie d'un clin d'œil dont je me serais volontiers passée.

Svein ne dit rien. Il a rougi sous la blondeur de ses cheveux défaits et se gratte nerveusement la nuque avant de se mettre à servir

le dessert. Son silence n'est pas un souci, je sais me défendre toute seule face au genre d'abruti auquel ce Paul appartient :

— Si vous voulez parler du roman d'Emily Brontë, *Les Hauts de Hulevent*, alors votre ancienne petite-amie a bon goût en matière de littérature, supposé-je en suivant des yeux le trajet d'une part de *kransekake* déposée dans une assiette ornée de flocons. Cependant, je ne suis pas certaine de pouvoir en dire autant de ses goûts en matière d'hommes.

Svein manque de pouffer de rire, Helka hausse un sourcil et Paul, qui n'a de toute évidence rien compris, m'adresse un sourire gras et hoche la tête comme un imbécile.

Même Freyja, qui butte sur beaucoup de mots en français, a mieux saisi que lui le sens de mes paroles acerbes. Je devine qu'elle est contre toute forme d'altercation verbale, car elle s'empresse de faire dévier la conversation :

— Est-il bon, mon *kransekake* ?

— Un délice, réponds-je, même si je mange ma part du bout des lèvres.

Je n'ai plus faim. Ce dîner, et surtout les invités, m'ont coupé l'appétit. Je dois bien admettre que le dessert est croustillant et moelleux. Mais pour moi, ce soir, il a une saveur amère et je sens que ma part aura beaucoup de mal à passer.

22

Un invité vraiment gênant

Helka et Paul ont passé la nuit chez les Thorsen et autant vous dire que ça ne m'a guère enchantée. Surtout que ma chambre et le salon sont séparés par un même mur et que j'ai entendu des gloussements jusqu'à près de trois heures du matin, malgré la qualité de l'isolation phonique. Après cela, il m'a fallu plus de deux heures pour m'endormir.

Je me traîne dans le couloir, avec des cernes à faire pâlir le comte Dracula, la peau froissée par les plis des draps, les cheveux en pétard et ma tenue de la veille – glamour toujours ! Je croise Helka et j'ouvre presque une bouche béante en découvrant son teint frais et ses cheveux relevés en un chignon parfaitement approximatif. Au réveil, Helka est aussi belle qu'au coucher, c'en est rageant. Comment font donc ces filles qui arrivent à être séduisantes en pyjama en pilou et semblent sortir d'un institut de beauté au saut du lit ?

— Mal dormi ? me lance Paul en guise de salutation.

J'aurais préféré ne pas le voir de si bonne heure, celui-là. Ou ne pas le voir du tout.

Il m'adresse un clin d'œil appuyé et je scrute son expression. Je n'arrive pas à savoir si le ton qu'il emploie se veut grivois ou insultant.

De toute manière, sa remarque me met les nerfs en pelote et je n'ai pas du tout envie de lui répondre. Si je le fais, je risque d'avoir la main un peu trop leste – les gifles peuvent partir assez vite, avec moi. Fort heureusement, Oslo vient à mon secours, ou plutôt à celui de Paul, qui échappe probablement à une claque magistrale. À hauteur de mes genoux, le petit shiba me salue d'une révérence qu'il ponctue d'un petit cri de contentement.

— Bonjour à toi aussi, lui dis-je, en me baissant pour le caresser.

Freyja fait son entrée en scène et j'en éprouve un intense soulagement. Je me suis beaucoup attachée à cette figure maternelle, si attachante. Elle passe tout près de moi et pose sa main sur mon bras.

— Bonjour, Freyja.

— *God morgen !*

Svein est là, lui aussi. Toutefois, si j'ai aperçu son imposante silhouette, je ne pense pas que ce soit réciproque. Il évolue dans le salon attendant à la salle à manger en se grattant la nuque, son smartphone collé à l'oreille. Même Oslo n'a pas droit à un regard de sa part, tandis que je propose mon aide à Freyja pour préparer le petit-déjeuner.

— Tout est prêt, Léo, me répond-elle en désignant le plan de travail de la cuisine. Il faut seulement poser sur la table.

— Avec plaisir !

Je m'empresse d'apporter les verres, les assiettes. Paul veut se mêler de ce que je fais et insiste pour que je dresse les couverts de tel côté, citant au passage des règles élémentaires qu'il a dû relever dans un guide qui s'intitulerait peut-être *L'art de dresser la table à la Française*. Je me demande comment un être aussi rustre et aussi vulgaire que lui peut se permettre de donner des leçons en matière de bonnes manières.

— Nous ne sommes pas en France, ici, réagis-je au quart de tour. Alors je vais mettre cette petite cuillère ici et ce couteau ici, comme j'ai vu Freyja le faire. Nous sommes chez elle, il me semble, pas chez les De Rothschild !

Paul lève les mains en signe de reddition.

— Bien, bien ! Pas la peine de monter sur tes grands chevaux !

Depuis quand on se tutoie ? On n'a pas gardé les cochons ensemble, que je sache. Je vais répliquer, mais l'intervention de Freyja m'en empêche – elle a sans doute deviné, à ma tête, que j'allais déclencher une joute verbale mémorable. Avec son calme habituel, elle nous invite à nous mettre à table. Rien que pour ses divines préparations, je peux mettre mon exaspération de côté et je me félicite d'être restée.

Svein nous rejoint enfin à table. Il a l'air passablement ennuyé et

nous adresse un « Hei ! » bref, avant de laisser échapper un soupir à fendre l'âme.

— Un problème, mec ? fait Paul, la bouche pleine.

Svein acquiesce. L'espace d'un instant infinitésimal, ses yeux se posent sur moi.

— Il n'y a pas de chambre libre dans toute la ville, avoue-t-il.

Ça, je le savais déjà, je ne peux m'empêcher de penser.

— Et pas plus dans les environs ? s'enquit Paul.

— *Nei, nei !* Toutes les chambres ont été prises de... d'aplomb, non...

— D'assaut ! terminé-je à sa place.

Svein opine de la tête et répète, en se corrigeant cette fois :

— Toutes les chambres ont été prises d'assaut ! (Une fois de plus, le regard qu'il a pour moi est expéditif, et troublant.) Et le bulletin météo n'est pas bon du tout ! ajoute-t-il. La tempête qui devait passer plus au nord du pays a changé de direction. Elle vient droit sur le fjord d'Oslo. D'importantes chutes de neige sont annoncées, et des rafales de vent.

— Ouep ! Ils prévoient des routes bloquées par la neige, enchérit Paul, qui à son tour a les yeux rivés sur son téléphone mobile. Au moins, on a toujours le réseau ! Ouf !

Helka Mäkinen ouvre des yeux comme des soucoupes et s'évente exagérément.

— *Jeg må gå til Oslo !*

Je ne saisis qu'un mot, à la fin de son flot de paroles. Pendant un moment, je me demande ce que le shiba vient faire dans la conversation et je remarque que lui-même a dressé une oreille. Les mots de Svein me permettent de comprendre :

— C'est impossible d'aller à Oslo pour le moment.

Sa main s'est posée sur l'épaule de Helka. De toute évidence, cette tempête et l'impossibilité d'aller à Oslo la mettent dans tous ses états. Elle cache son visage entre ses mains. Lorsqu'elle relève la tête, je remarque qu'elle a les larmes aux yeux et que ses lèvres sont crispées.

— Ce n'est pas si grave, tente de la consoler Svein.

Bien mal lui en prend, à en juger par le regard noir que Helka darde sur lui. Elle a beau avoir une plastique parfaite, un visage parfait et une blondeur éclatante, elle me semble manquer cruellement de lumière intérieure. Je n'entends pas par là qu'elle est dépourvue d'intelligence, je ne la connais pas suffisamment pour tirer de telles conclusions. Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'a pas ce feu brillant, comme celui qui scintille au fond des prunelles de Svein : cette aura lumineuse qui le rend furieusement vivant et si séduisant. À les voir côte à côte, je ne peux m'empêcher de les trouver mal assortis.

La fin du petit-déjeuner est rythmée par les jérémiades de Helka

et les éclats de rire de Paul. Contrairement à elle, il paraît trouver la situation très amusante.

Avant que nous nous levions de table, Freyja leur propose à tous les deux de rester chez elle jusqu'à l'accalmie. À mon grand désarroi, ils acceptent. Helka finit même par annoncer qu'elle doit pouvoir reprogrammer son rendez-vous d'affaires à une date ultérieure.

— Vous avez appelé quelqu'un, à Rovaniemi ? me demande Svein.

— Oui. Tout est plus ou moins arrangé. Je pense que je n'étais pas indispensable là-bas. Personne n'est indispensable, ajouté-je avec une certaine amertume.

— Peut-être ne l'étiez-vous pas là-bas, mais vous l'êtes ici, Léo.

Je le regarde dans les yeux. Est-il sincère ? Si oui, ça n'a aucun sens.

— Je ne pense pas, dis-je en secouant la tête. Helka l'est peut-être, elle, mais pas moi.

Je me détourne, sans doute trop tard, car Svein fronce les sourcils et me demande :

— Quel est le problème avec Helka ?

— Il n'y a aucun problème ! C'est juste que je suppose qu'elle est beaucoup plus importante que moi. Et que je me demande si j'ai fait le bon choix en restant ici. J'aurais pu tenter de rejoindre Helsinki, ou la France. Mais non... Je me suis bêtement laissé séduire par ce fjord, par une aurore et quelques flocons.

Et par son sourire ravageur, fait cette voix, agaçante, dans mon esprit.

— L'aurore...

Svein ponctue ce mot d'un long soupir, que vous interpréterez comme bon vous semblera. Je relève une soudaine mélancolie dans son expression.

— Je ne comprends pas. Pourquoi Helka serait-elle plus importante que vous ?

Comme une gamine timide, je me mets à triturer la pointe de mes cheveux, que j'ai réunis, la veille, dans une large tresse que la nuit a échevelée. Si Camille était là, elle me dirait sûrement de ne pas tourner autour du pot et de tout déballer, franco. Et je lui donnerais entièrement raison. Je crois d'ailleurs entendre le conseil d'un vieil homme rencontré dans un café. Il a raison, lui aussi. Dans la vie, ça ne vaut rien d'attendre, de ronger son frein. Autant être fixé le plus rapidement possible. Que ce soit sur son sort, ou sur celui des autres. Sur des interrogations qui nous malmènent l'esprit et le cœur.

— Parce qu'elle est votre fiancée, bien sûr ! lâché-je sans retenue.

— Helka ? Ma *fiancée* ?

— Ou votre petite amie, je corrige rapidement. Qu'importe. Ne m'en voulez pas, mais je me sens de trop depuis son arrivée et celle de

Paul.

Pensivement, je palpe le pendentif en forme de marteau sous les plis de mes vêtements. Finalement, j'ai dû mal interpréter la sensation de chaleur et de vérité qu'il m'apporte quand je le serre entre mes doigts.

— Ne dites pas de bêtise, réfute Svein. Helka n'est pas...

Son regard bifurque sur ma gauche et il souffle d'impatience. Je devine aussitôt pourquoi. Paul s'est approché de nous en catimini, mettant fin au côté privé de notre discussion.

— Alors, on fait des messes basses ?

À ma stupéfaction totale, il passe un bras autour de mon cou, pose sa main sur mon épaule.

— C'est pas beau ça !

Il m'attire plus contre lui. À l'odeur épouvantable de son haleine, je devine qu'il ne s'est pas contenté du *gløgg* de Svein. Même si la vente d'alcool est ici beaucoup plus taxée qu'en France, je le soupçonne d'avoir tout de même quelques réserves dissimulées dans ses affaires.

— Nous parlions en privé. Mais je suppose que cette notion vous dépasse ! riposté-je en me déroband.

Ce type m'insupporte davantage à chaque seconde qui passe.

— Waouh ! Elle est farouche, ta copine ! s'esclaffe-t-il.

Je n'attends pas de savoir si Svein va le remettre à sa place ou s'il va se contenter de rire grassement.

— C'est surtout qu'elle n'aime pas les porcs imbibés d'alcool qui se vautrent sur elle, lui assené-je, poings sur les hanches.

La mine de Paul se décompose. Oh, mais pas longtemps. Déjà, il fait une nouvelle blague douteuse. Pour ne pas en entendre la fin, je préfère attraper mon manteau et me faufiler à l'extérieur. À peine ai-je mis les pieds dans la neige que j'entends la porte claquer derrière moi.

— Léo ! Ne restez pas dehors ! Vous n'avez même pas d'écharpe ni de bonnet ! Avez-vous une idée de la température ressentie avec ce vent qui s'est levé ?

Je ne réponds pas tout de suite. Svein me rejoint d'une enjambée et se plante devant moi. Ses doigts agrippent les pans de mon manteau et il entreprend de le fermer consciencieusement.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Léo ?

Je hausse les épaules, agacée.

— Oh, trois fois rien ! Seulement je ne suis pas fan de la collocation et je ne supporte pas les dragueurs lourdingues comme votre ami.

Svein sourcille. L'expression « dragueurs lourdingues » ne doit pas entrer dans ses connaissances de la langue française, malgré le fait que ses capacités lexicales sont plus que satisfaisantes.

— Laissez tomber...

Son regard s'attarde sur moi. Il passe sa propre écharpe autour de mon cou.

— Je suis désolé de devoir vous faire subir tout ça, dit-il en nouant la chaude étoffe devant ma gorge. Ce n'était pas prévu qu'ils restent plus d'une nuit. Vous vous sentez à l'étroit, et pas à votre place. Ce que je peux comprendre. Mais, puis-je vous proposer quelque chose ?

Son sérieux m'étonne. Je hoche la tête pour l'encourager à continuer.

— J'ai un atelier, dans lequel j'ai aménagé un mini studio attenant à ma chambre d'ado, devenue trop petite. Ça vous dirait de vous y installer ? Vous pourriez y être seule quand vous le voulez. C'est moins confortable que la chambre d'ami, peut-être même moins que les canapés, mais...

— J'accepte.

— Vous acceptez ?

Svein en reste coi. Son souffle se change en nuage de chaleur sur ma joue.

— Oui, j'accepte.

— Alors, c'est... d'accord ! Je préviens ma mère.

Il passe sa main sur son visage, se gratte le front.

— En ce qui me concerne, je reprendrai mes quartiers dans mon ancienne chambre. Si vous avez besoin de quelque chose, vous saurez où me trouver.

— Très bien.

— Maintenant, rentrons. Je ne tiens pas à ce que vous tombiez malade.

23

Un virage à quatre-vingt-dix degrés

Svein et Freyja s'affairent dans l'atelier. J'ai beau insister pour préparer moi-même mon coucher, ils ne veulent rien entendre.

— *God ide !* Vous serez bien ici, me dit Freyja avant de s'éclipser avec la délicatesse qui la caractérise si bien.

— Ma mère a raison, souffle Svein quand elle a passé la porte. Je me félicite d'avoir eu l'idée de vous héberger ici.

— Je vous trouve bien sûr de vous, commenté-je tout en effleurant le bout de canapé en suédine sur lequel trois livres attendent d'être lus.

Svein se rengorge, ce qui m'amuse.

— J'estime pouvoir l'être, déclare-t-il. Ne trouvez-vous pas cet endroit à votre goût ?

— Il me plaît bien, ma foi. Il me plaît surtout parce qu'il me

promet des heures de quiétude, loin de votre ami Paul.

Svein se met à rire.

— Vous êtes deux français exilés en Norvège et vous êtes incapables de vous entendre. C'est la meilleure !

— Être français n'empêche pas d'être imbécile, croyez-moi !

Il rit encore, puis capitule :

— C'est vrai que Paul est un drôle de spécimen, je vous donne raison. Mais quand on le connaît bien, il arrive à être attachant.

— Si vous le dites, ponctué-je pour mettre fin au sujet « Paul ».

— En tout cas, j'espère que vous vous sentirez à votre place ici, Léo.

Je hoche la tête, indécise. Puis j'ôte mes lunettes et je me passe une main sur le visage, comme si ce geste, que je fais souvent en cas de profondes interrogations intérieures, pouvait mettre de l'ordre à mes idées.

— J'ignore si je me suis sentie réellement à ma place un jour, quelque part, avoué-je au bout d'un moment.

— Comment ça ?

Je hausse une épaule.

— Je ne sais pas si ce monde a encore de la place pour ceux qui manquent d'exubérance, ou d'intrépidité. Vous comprenez ?

À ce moment précis, une chaleur familière et dérangeante me monte aux coins des yeux. Je ferme les paupières et je me pince l'arête du nez pour éviter de pleurer.

Un pas après l'autre, Svein raccourcit la distance entre nous. Quand il arrive tout près de moi, il pose son index sous mon menton et me force doucement à relever la tête.

— Léo... Vous êtes à des milliers de kilomètres de chez vous, seule. Vous êtes partie à l'aventure, seule. Vous êtes beaucoup plus intrépide que vous le pensez ! Et l'exubérance ne va à personne. La simplicité et l'originalité sont bien plus à envier. La sensibilité aussi. Surtout la sensibilité. Et c'est ce que vous dégagez, Léo.

— Ce que je dégage ?

— Oui. Un parfait équilibre entre timidité, sensibilité, intelligence et audace. Un cocktail irrésistible, si vous voulez mon avis.

Il est si près de moi que je sens plus que jamais son odeur, mélange de cuir et de cèdre. S'il n'avait pas eu de petite amie, je pense que je me serais hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser à pleine bouche. Histoire d'être fixée sur ses intentions, comme me l'avait si justement conseillé un vieil homme dans un café. Et histoire de retrouver la saveur d'un baiser sous la neige. Mais voilà, il y a Helka la parfaite, et sa présence, pas loin, me fige comme un morceau de glace.

Je me détourne et Svein pose ses mains sur mes coudes, comme

s'il voulait me garder près de lui.

— Vous avez votre place ici, Léo ! Ça oui ! Et vous avez évidemment votre place dans le monde. N'en doutez pas. Le monde a plus que jamais besoin de rêveurs, de penseurs, d'hypersensibles et d'originaux.

L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il sonde le fond de mon âme.

— Vous ne dites rien, Léo, fait-il remarquer ensuite. J'espère que je ne vous fais pas l'impression d'être un vieux philosophe ennuyeux.

Où est passé le Svein Thorsen que j'ai rencontré ? S'il se montre toujours aussi complaisant derrière son orgueil de façade, je le trouve de plus en plus intéressant.

— Vous n'êtes pas ennuyeux du tout.

— Tant mieux !

Son souffle effleure ma nuque et je sens un picotement dans tout mon corps, comme si une colonie de fourmis y établissait ses quartiers. Ce doit être ça, *Forelsket*. Ce doit être ça que Svein ressent. Pour Helka.

— Vous ne retournez pas auprès de vos proches ? demandé-je, assez brusquement.

Sur mes bras, le contact des paumes chaudes de Svein se rompt d'un coup.

— Ma mère m'a demandé de bien veiller sur vous et c'est ce que je fais. Pour l'instant, personne n'a besoin de ma présence, alors autant que je reste là où j'ai le plus envie d'être. Paul s'est certainement assoupi sur un canapé, le plus collé possible à Helka.

Je hausse les sourcils.

— Eh bien, ça alors ! Ça ne vous fait donc rien ?

Il a un mouvement de recul et ses yeux s'ouvrent en grand.

— Quoi donc ?

— De savoir que votre ami drague votre fiancée ? Ou votre petite amie, peu importe ! me corrigé-je aussitôt. Ça ne vous met pas en rogne ?

Il a ce demi-sourire intrigant quand il me répond :

— Vous ne vous trompez pas sur les intentions de Paul, c'est un vrai charmeur. Mais Helka n'est pas et ne sera *jamais* ma fiancée. Ni ma petite amie ! Helka est ma cousine !

— Votre cousine ? couiné-je.

Sa cousine ? Je me répète ce mot une bonne dizaine de fois. Helka la superbe ne serait pas Helka la petite amie ? J'en tombe des nues.

— Pourtant, vous sembliez tellement proches, dans le café ! prétexté-je encore.

— Proches au point de paraître amoureux ? fait-il, interdit.

— En toute franchise, oui. Enfin, je crois.

Il secoue nerveusement la tête. L'espace qui nous séparait se restreint à trois fois rien.

— Ce n'est pas ainsi que j'imagine des amoureux, me confie-t-il de sa voix chaude, un peu rauque. L'amour ne se résume pas à un rendez-vous dans un café, Léo. Il se lit dans les yeux, dans l'expression d'un visage. Car l'amour nous bouleverse au point de nous donner envie de tout plaquer, de faire de grands voyages ou de repartir de zéro. *Forelsket*... C'est ça le vrai commencement de l'amour ! Ce sentiment de tourbillon, de fourmillement, d'euphorie. C'est comme une tempête intérieure ! C'est un pont vers la mer, de la neige pure au creux de la main ou encore la caresse du soleil sur la peau. C'est un sentier secret, qui nous attire et nous guide vers l'inconnu.

Ses mots deviennent un murmure qui coule sur moi comme une caresse. Ce n'est pas la première fois qu'il y a cette proximité entre nous, et une fois de plus, je reconnais ce lien qui semble nous attirer l'un vers l'autre. Il se traduit toujours par les mêmes picotements, la même chaleur qui m'envahit.

— Helka et moi, nous sommes comme frère et sœur, dit-il en ponctuant ses mots de légers mouvements de la tête, comme s'il cherchait à mieux me convaincre. Nous avons fait nos études ensemble, ce qui nous a beaucoup rapprochés par rapport au temps où nous étions deux enfants très turbulents.

Je n'ai aucun mal à imaginer un Svein Thorsen miniature, occupé à terroriser d'autres enfants. En revanche, j'éprouve plus de difficultés à réaliser que Helka Mäkinen puisse avoir été une petite fille bagarreuse et brailarde. Puis je repense au gâteau qu'elle a soulevé, aux œillades complices qu'elle échange souvent avec Svein. Avec une pointe d'embarras, j'évoque ces petits détails, qui m'avaient mise sur une fausse piste.

Pendant que je lui parle du *kransekake* et de tout le reste, Svein me dévisage avec une telle insistance que ça décuple ma gêne. Il sonde mon âme avec une telle liberté que j'en ai presque le tournis.

— Oublions Helka, me dit-il à l'oreille. Maintenant, j'aimerais savoir ce que vous, vous pensez de l'amour. Pas de celui qui unit un fils et sa mère ou des frères et sœurs, mais celui qui unit deux personnes que la vie n'avait pas forcément pensé à rapprocher. Celui qui vous tombe dessus comme ça !

Il fait un grondement et mime la foudre qui tombe sur la Terre.

En face de lui, je me sens soudain bête. Ridicule, même. C'est étrange comme à certains moments j'ai l'impression d'être en présence d'un ami à qui je peux tout confier, et être aussi bouleversée à d'autres, au point de ne plus savoir quoi dire.

— Un coup de foudre, vous savez ce que c'est ? ajoute-t-il.

Oui, je sais. Mais je n'y ai jamais cru.

— Je doute que ça existe vraiment, chevroté-je. À part dans les romances et dans les films à l'eau de rose.

— *Nei*, Léo ! Je vais vous dire ce que c'est vraiment. C'est une rencontre. Des moments partagés. Une complicité naturelle. C'est un grand chambardement qui change tout et divise le temps d'une vie en un avant, et un après. C'est un virage à quatre-vingt-dix degrés. Un véritable tournant.

Je cligne des paupières, stupéfaite par sa vision de l'amour.

— C'est... effrayant, je murmure.

Mais qu'en sais-je, au fond ?

Suis-je encore apte à penser, à cet instant précis ?

Je crois que mon cerveau ne comprend plus ce qui m'arrive. C'est comme si mes neurones étaient déconnectés. J'ai subitement envie que Svein s'approche pour que nos corps se touchent, que ses bras m'enlacent et que ses lèvres se posent sur les miennes. Je n'entends plus que le bruit de sa respiration, je ne sens plus que son souffle. Je ne vois plus rien d'autre que le bleu étourdissant de ses yeux. J'ai l'impression qu'ils brûlent d'un feu si ardent qu'il me consume. Serais-je en train de perdre la tête ?

Avec un aplomb que je ne me connaissais pas vraiment, ou que j'imaginais avoir surtout dans mes rêves, je plante mon regard dans le sien. Son sourire se fait plus mordant et je renverse à peine la tête. Je tends mes lèvres et ses doigts épousent l'ovale de mon visage. Sa bouche s'approche de la mienne.

Il se ravise au dernier moment et se détache vivement de moi, comme coupé dans son élan par une piqûre désagréable. J'en suffoque.

Si le temps semblait suspendu, il reprend son cours à toute vitesse. Réapparaissent alors le brouhaha d'une conversation animée, les aboiements d'Oslo, le bruit du vent, et la clarté des flocons qui tourbillonnent toujours dehors.

Désarçonnée, je l'interroge du regard.

Lui n'ose plus vraiment soutenir le mien. Il s'est rembruni d'un coup.

— C'est un tournant, répète-t-il. Et les virages sont dangereux.

Il observe son atelier d'un regard circulaire et s'éloigne, m'abandonnant au silence et aux questionnements de mon cœur. S'il n'a pas un mot de plus pour moi, je n'en ai pas un pour lui et je me demande si le moindre son peut encore sortir de ma gorge.

Il y a un avant et un après, c'est un fait.

Un *avant* notre rencontre.

Un *après* ce moment, déjà égaré dans le passé.

Et toutes les certitudes que j'avais à propos de l'amour viennent d'exploser en mille morceaux.

Le reste de la journée est une succession de silence et de gêne. De silence, lorsque je tente tant bien que mal de reprendre mes marques dans cette nouvelle chambre, cet atelier qui croule sous les affaires de Svein, qui exhale son parfum, et qui me montre, partout où je pose les yeux, différentes facettes de sa personnalité. De gêne, lorsque nous nous trouvons dans la même pièce, sous le regard des autres, et que les nôtres se cherchent autant qu'ils s'évitent.

Dehors, les flocons sont si serrés qu'on a l'impression qu'un épais rideau blanc sépare le monde extérieur de la demeure des Thorsen.

Encore plus qu'au cours des précédentes journées, je bénis la présence de Freyja et je passe le plus de temps possible en sa compagnie. Tout au long de ce qui reste de cette journée étrange, elle m'apparaît telle une fée, qui façonne des merveilles de pâtisseries, fabrique avec nous des décorations de Noël, partage son amour pour ses coutumes. L'arrivée du sapin n'est pas pour tout de suite, mais elle est heureuse de nous avoir près d'elle pour participer à la préparation des futurs ornements de l'arbre de fête.

J'apprends que les fêtes de Noël tournent autour d'un même mot : *Jule*. Ainsi, l'arbre de Noël se dit *Juletre*, la table de Noël *Julebord*, et les chants de Noël, *Juleviser*. Je ne comprends pas, en revanche, le *Juleøl* que réclame plusieurs fois Paul, mais si j'en crois le geste qui accompagne ses paroles (il lève le coude et fait signe de boire), j'estime qu'il s'agit d'une boisson de fêtes, ou un alcool.

Tandis que je confectionne des étoiles en papier argenté, Freyja me félicite pour ma magnifique *stjerne*, qu'elle sera heureuse d'accrocher dans son sapin. Mon étoile est jolie et j'en éprouve une petite fierté.

Durant ces préparatifs, Oslo nous accompagne de sa présence silencieuse. À part quelques sorties pour faire ses besoins, il reste au chaud près du poêle, enroulé sur lui-même comme un renard dans son terrier. C'est un petit chien étonnant et plutôt discret, qui me fait effectivement penser à un chat, par son amour pour les places confortables et par son allure régaliennne. Il est vraiment adorable.

*

Ce n'est qu'en début de nuit que je retourne dans l'atelier, fourbue. Les nuits sans sommeil ne me réussissent vraiment pas. Et malgré la fatigue de mon corps, je peine à croire que je vais trouver le sommeil sans encombre. Je réfléchis, je m'interroge tandis que je dispose mes affaires dans ma nouvelle chambre. Mon cerveau est en pleine ébullition depuis cet instant où les lèvres de Svein se sont trouvées à moins d'un centimètre des miennes. Tout est si confus que

je me sens entortillée dans des sentiments qui m'échappent, ou que je refuse d'admettre. Je me demande si j'ai été aguicheuse, si j'ai fait quelque chose pour arriver à cet instant, ou pour que ça n'arrive pas. Car il ne m'a pas embrassée, en fin de compte. Et à cause de ce non-baiser, j'appréhende maintenant chaque moment que nous passerons ensemble.

C'est assommée par toutes ces questions que j'entre dans la salle de bain. Il y fait doux et l'ambiance y est bien plus cosy que dans celle qui jouxte la chambre que j'occupais jusqu'à présent. Tout est peint ou décoré dans des tons de lin et de taupe. Il y a une toile avec un renard polaire, des décorations claires représentant des biches et des cerfs, un tapis de bain tout douillet, du linge frais et un peignoir qui invite à paresser avec un bon bouquin, une fois les ablutions faites. En remarquant ce dernier détail, je songe à quel point Freyja pense à tout. Elle est merveilleuse. La parfaite maîtresse de maison.

Lorsque je sors de la salle de bain, une demi-heure plus tard, je me sens plus apaisée et mon esprit est maintenant disposé à examiner les lieux.

Tout naturellement, mon regard se pose sur les peintures qui s'entassent un peu partout dans l'atelier. Chacune représente des instants volés, des silhouettes un peu floues, et toujours des paysages de Drøbak. Il y a un couple qui s'enlace sur un banc, une représentation poétique de la petite maison des Thorsen, plusieurs portraits de Freyja ; elle a ce sourire si réconfortant sur chacune des toiles, le même qu'elle a en vrai. Il y a aussi la maison du père Noël, devant laquelle jouent des enfants. Il y a les trois sirènes, figées, tandis qu'un homme les observe. Il y a le fjord, souvent peint, seul ou en toile de fond derrière un couple d'amoureux, un être solitaire, ou un homme et son chien. J'aperçois l'adorable minois d'Oslo sur une toile et je suis stupéfaite par les détails. Même peints, les yeux de l'animal brillent d'intelligence, et son sourire est si semblable au vrai qu'il en est communicatif. Quant à son pelage, il est reproduit à la perfection, presque poil par poil, pour un rendu déconcertant de réalisme.

Je m'assois sur le rebord du lit, détaille rapidement la grande penderie à droite, et un chevet avec une jolie lampe design qui évoque un flocon en suspension. La chambre de Svein est décorée avec bon goût, même s'il manque une touche féminine pour agrémenter le tout de rideaux, de plaids et de coussins.

La chambre de Svein, me répété-je, en songeant alors qu'il dort dans celle qu'il occupait adolescent. Là. Juste de l'autre côté du mur.

À cette simple pensée, mon cœur s'emballe.

Je remonte mes lunettes sur mon nez, nerveuse.

Et je me détourne de la cloison qui sépare les deux chambres, le temps de m'intéresser une fois de plus aux peintures entassées sans

aucune répartition logique.

Je ne l'avais pas vue jusqu'alors. Aussi, je réajuste une fois de plus mes lunettes.

Tout au fond de l'atelier, il y a une toile qui fait la taille d'une fenêtre et semble figée entre deux temps, sur son chevalet.

Je me lève et m'approche pour mieux voir. Il s'agit de l'*Oslofjord*, qui, cette fois, apparaît dans un paysage nocturne. Illuminé par les couleurs verdoyantes d'une aurore polaire, il souligne la présence de deux êtres, blottis l'un contre l'autre. Je fais deux pas vers l'œuvre inachevée. Dans un coin, j'aperçois la silhouette d'un shiba. Je peux facilement reconnaître sa petite tête de louveteau et sa queue relevée et enrubannée sur son dos. C'est Oslo.

Mon regard glisse sur la toile, mes doigts me démangent de la toucher mais j'ai peur de faire une bêtise. J'ignore même si la peinture est sèche, d'autant qu'elle est en cours de travail et que je ne voudrais surtout pas tout gâcher. Mes doigts s'arrêtent au-dessus des cimes des arbres, noires, qui s'élancent comme pour cueillir les étoiles. Plus bas, je reporte mon attention sur cet homme et cette femme. À droite, je ne parviens pas à reconnaître l'homme peint. Mais je reconnais le manteau rouge de l'ombre féminine, les cheveux bruns indomptables et le profil, à la fois timide et espiègle, qui ne peut être que le mien.

Svein serait-il en train de peindre ce moment ? Et comment trouve-t-il le temps de le faire ? A-t-il peint cette ébauche au cours de la nuit passée ?

Émue, j'observe la peinture sous tous les angles. Elle promet d'être aussi réussie que l'était ce moment suspendu, sous des étoiles chahutées par un impossible amour céleste.

On frappe trois coups discrets à la porte de l'atelier et je sursaute, comme prise en faute.

— Belle nuit, Léo. Ne manquez-vous de rien ?

C'est Freyja.

Je m'élance vers la porte, m'apprête à ouvrir et me rappelle que je suis en peignoir. Je repose tout mon poids sur le battant et j'articule un minuscule « merci ».

— Tout est parfait, Freyja. Vous avez pensé à tout. Je vous souhaite une très bonne nuit.

Je me mordille les lèvres, un peu honteuse de lui répondre de manière si impolie et si brutale, avec tout ce qu'elle fait pour moi.

— Belle nuit, répète-t-elle au bout de quelques secondes.

J'entends déjà ses pas qui s'éloignent et je baisse encore les yeux sur ma tenue.

— Oh et puis... tant pis !

J'ouvre la porte à la volée et je m'avance dans le couloir qui joint l'habitation principale au studio de Svein.

— S'il vous plaît, Freyja ! lancé-je rapidement, avant qu'elle ne disparaisse.

Elle se retourne. Je lui fais une petite révérence avec mon peignoir, désolée de me présenter à elle dans cette tenue. Elle m'adresse un sourire entendu puis secoue la tête. Je m'empresse de la remercier, en norvégien :

— *Takk !* Vous êtes une vraie fée ! *Takk* pour tout !

Cette expression de mon cru, à-demi française et à-demi norvégienne, la fait rire et elle penche la tête sur un côté.

— *God kveld.* Belle nuit, gentille Léo.

Je ne préfère pas tenter de répéter le « bonne nuit » à la sauce norvégienne, craignant que mon accent transforme une salutation en insulte, ou quelque chose de bien embarrassant.

— Bonne nuit, Freyja, me contenté-je de dire. Faites de doux rêves.

Elle me répond par un énième sourire, aussi chaleureux et accueillant qu'un bon fauteuil au coin du feu, puis elle s'éloigne en toute discrétion, sans faire plus de bruit qu'une petite souris.

C'est à ce moment précis que la voix grave de Svein me parvient. Je n'ai pas le temps de faire un mouvement, que déjà il apparaît à l'angle du couloir. Trop tard, il m'a vue.

Sans réfléchir, je m'engouffre dans ma chambre et je ferme la porte, vive comme l'éclair.

— Merde, merde, merde...

Que va-t-il penser de moi, saucissonnée comme je suis dans ce peignoir un peu trop petit aux hanches, avec mes cheveux dégoulinants qui s'éparpillent sur mes épaules ?

Lorsqu'il passe près de ma chambre, j'entends le bruit de ses pas ralentir et je prie pour qu'il continue son chemin. Mais il s'arrête.

Dans le silence qui s'abat d'un coup, je n'entends plus que le bruit de sa respiration. Il n'y a plus que la porte entre mon souffle et le sien.

— *Lag vakre drømmer*, Léo.

Il marque une pause. Je l'imagine tout près, la main crispée devant la porte. Va-t-il frapper ? Me demander s'il peut entrer ? Ou ne rien dire de plus et ouvrir la porte sans crier gare ?

Rien de tout cela. Il préfère visiblement traduire ses propres mots :

— Faites de jolis rêves, Léo.

Il conclut d'un soupir. Long. Sans aucune retenue. Puis le bruit de ses pas se met au diapason des battements précipités de mon cœur. Lorsqu'ils s'évanouissent, je suis encore obnubilée par sa présence, électrisée par une impression de chaleur diffuse qui me submerge.

— Vous aussi, balbutié-je inutilement, une éternité après qu'il est parti.

Une autre éternité plus tard, je me jette au milieu de la profusion d'oreillers que Freyja a mis à ma disposition. J'enfouis mon visage dedans, ce que je n'ai pas fait depuis mon adolescence, quand je me maudissais d'être imparfaite. J'ai beau avoir vingt-quatre ans désormais, je suis intimement convaincue que, ce soir, mes quinze ans m'ont rattrapée !

*

Impossible de fermer l'œil. Comme je l'avais escompté.

Je me tourne et me retourne sans cesse, froisse les draps, rejette les couvertures et me pelotonne dedans l'instant d'après. Le sommeil se moque de moi et savoir Svein dans la chambre d'à côté ne m'aide pas à trouver le chemin des rêves. Bien au contraire ! Je ne suis qu'à une cloison trop fine, ou pas assez, de lui, de ses songes, de son souffle et de son corps. Pense-t-il à moi, à cet instant ? Probablement pas. Je ne dois pas lui avoir fait grande impression, fagotée comme je l'étais.

Quelques minutes passent et je me relève pour aller me regarder dans le miroir. Je porte un pyjama à carreau. Là non plus, je ne lui ferais pas grande impression. Même à présent que ma chevelure est sèche, je suis assez lucide pour définir que je suis aux antipodes de la femme fatale qui séduit les hommes d'un seul regard. Je suis juste *moi*. Un peu gauche et binoclarde, avec des cheveux indociles : une combinaison qui m'a valu pas mal de moqueries et de quolibets lorsque j'étais gamine. Comment pourrais-je taper dans l'œil d'un homme comme Svein ? C'est grotesque ! *Je suis grotesque !*

Au beau milieu de la nuit, pourtant, je l'imagine poussant la porte de son studio, arriver jusqu'à moi sans faire de bruit, se pencher, m'avouer qu'il me désire. M'embrasser. Je sais bien que c'est complètement idiot, mais je me refais cette scène dix fois dans la tête. Et puis c'est l'inverse. Dans un demi-rêve vertigineux, j'imagine avoir l'audace de le rejoindre dans sa chambre. Je sais toutefois qu'aucune de ces situations n'est vraisemblable.

Il est trois heures du matin lorsque, après avoir laissé échapper un soupir bruyant, j'entends un grattement derrière ma tête. Je me redresse avec une vivacité telle que j'en ai un peu le vertige. Persuadée qu'il y a un rongeur dans le coin, je m'éloigne des bords du lit et remonte mes genoux jusqu'au menton. C'est alors qu'une voix étouffée s'élève de l'autre côté de la cloison :

— Vous n'arrivez pas à dormir, Léo ?

À-demi rassérénée, je me détends un peu et enlace mes jambes. Mon cœur s'est d'abord emballé de frayeur, à présent il bat la chamade pour une tout autre raison. Je réponds tout bas :

— Non. Vous non plus, apparemment.

— Impossible, admet Svein. J'ai l'esprit bien trop... (Il prend le temps d'une réflexion.) J'ai l'esprit en pleine effervescence. Je crois

que cela se dit ?

S'il savait ! Moi ce n'est pas seulement mon esprit qui me taraude. Ce sont surtout les pulsations désordonnées de mon cœur et le fourmillement incessant dans tout mon corps.

— Je ne savais pas que vous peignez, dis-je après un long silence.

Il murmure, assez fort cependant pour que je le comprenne :

— C'est une passion que j'ai depuis tout petit.

— J'aime beaucoup ce que vous faites. Un domaine de prédilection, peut-être ?

— Comment cela ?

— Vous préférez les paysages, les portraits... ?

Sa réponse se fait attendre. Pendant quelques secondes, je crois même qu'il s'est endormi.

— Je n'ai pas de préférence, Léo. Simplement, je peins tout ce qui me touche.

Je me raidis. Inconsciemment, mon attention est accaparée par la toile inachevée. Se pourrait-il que je ne me fasse pas d'idée, en fin de compte ? Se pourrait-il qu'il le ressente aussi, ce lien étrange qui semble s'être tissé entre nous ? Et se pourrait-il que ce soit la manifestation d'une forme d'amour, ce fil indescriptible qui se crée et s'étoffe entre deux êtres qui se connaissent à peine ?

— C'est très réussi, dis-je en m'efforçant de parler aussi distinctement que possible, malgré le chuchotement et tout le reste. Vos toiles ont quelque chose de... C'est difficile à décrire. Quelque chose de lumineux.

Il semble apprécier cette formulation.

— Je suis heureux qu'elles vous plaisent, Léo. Mais dites-moi, avez-vous une passion pour un art, vous aussi ?

Je lui confie que je dessinais un peu lorsque j'étais gamin, que j'ai fait des études en Histoire de l'art, puis j'évoque ma passion pour la littérature.

— Vous écrivez ?

— Je lis surtout, mais l'envie d'écrire demeure en moi. Un jour, peut-être...

— Vous devriez tenter. Tenez, écrivez vos mésaventures liées à une tempête de neige.

Je ris.

— Pourquoi pas, après tout ?

Si j'écrivais à ce sujet, je pense que je noircirais rapidement des pages, en effet, surtout lorsque j'évoquerais ma rencontre avec lui.

Pendant que nous continuons à bavarder de tout et de rien, la nuit s'esquive tout en douceur. Jusqu'aux dernières heures obscures, qui trouveront le moyen de nous endormir, Svein et moi apprenons mutuellement à nous connaître, de part et d'autre de ce mur qui nous

Une porte en pain d'épice

Le lendemain débute avec l'habituelle promenade d'Oslo. Les vents chargés de flocons ont déposé d'épaisses couches de neige sur le fjord, mais c'est un fait, le plus gros de la tempête est passé. Oslo est ravi et c'est vraiment amusant de le voir sautiller – faire des bonds de kangourou, devrais-je plutôt dire – dans la neige. Il adore vraiment ça !

Helka et Paul sont de la partie, eux aussi, mais Svein s'est écarté d'eux pour me rejoindre.

— Vous aimez toujours cette ville ? s'enquiert-il, sourcils froncés.

— Je crois que je pourrais avoir envie d'y prolonger indéfiniment mon séjour.

— Alors pourquoi ne pas le faire ?

— On m'attend toujours à Rovaniemi, vous savez.

Svein lève la tête et son regard se porte au loin. Je le vois contracter les mâchoires.

— Vous comptez toujours vous y rendre avant les fêtes ?

— Oui. Je suis sans emploi et je ne peux pas l'être éternellement. J'ai besoin de ce job, même éphémère. On y est plutôt bien payé, à ce qu'on m'a dit, et j'ai besoin d'argent si je ne veux pas perdre mon appartement.

Je n'ai encore prévenu personne que je repartirais le onze décembre.

Je choisis d'en informer Svein, en tout premier.

— J'ai encore quelques heures à passer en votre compagnie, ponctué-je en essayant de sourire. Si vous voulez toujours de moi.

— Évidemment que...

Svein s'interrompt. Il a un sourcillement, presque imperceptible, et rappelle Oslo, occupé à creuser un igloo dans un tas de neige aux dimensions impressionnantes. À partir de là, mon hôte se renferme dans un mutisme soudain.

Oslo aboie, mécontent d'être interrompu. Il creuse encore pendant quelques secondes, puis finit par obtempérer. Le petit chien a un sacré caractère, ça c'est certain, mais le lien entre lui et son maître est vraiment très fort et la plupart du temps, l'animal écoute la voix de ce dernier. Il l'écoute même lorsqu'il semble avoir subitement perdu l'usage de la parole.

*

Helka et Paul n'ont cessé de se chamailler dans la neige, comme des enfants. Hier encore, cette idée ne me serait pas venue à l'esprit mais à présent, j'imagine facilement une idylle naissante entre eux. Et

pour être honnête, je les trouve plutôt bien accordés.

— *Kom inn !* fait Freyja à notre retour à la maison. Il fait meilleur ici !

Elle s'efface un peu pour nous permettre à tous de rentrer nous mettre au chaud. Je remarque que ce matin elle porte un large châle en laine ivoire dont elle maintient les pans croisés sur sa poitrine. Le tricot est magnifique et de toute évidence, il est fait main. J'imagine que je peux lui attribuer ce don-là en plus des autres.

— D'abord, *frokost !* annonce-t-elle, avec un geste ample du bras pour désigner la table. Et après pain... d'épices !

— Du pain d'épices ? En voilà une bonne nouvelle !

Paul applaudit sans réel enthousiasme, je dirais même avec une certaine ironie. J'estime qu'il n'est pas friand de ce genre de célébration d'avant Noël. De mon côté, j'ai retenu que le mot « *frokost* » désignait le petit-déjeuner. J'en déduis donc qu'après ce premier repas de la journée, des effluves de pain d'épices embaumeront la cuisine. Paul n'aimerait-il pas ça ? C'est pourtant délicieux !

— Atelier de pain d'épices, précise Freyja, comme nous nous mettons à table, quelques minutes plus tard. Vous tous, vous ferez une petite maison !

— J'avais compris, marmonne Paul.

— Tu as déjà fait des maisons en pain d'épices ? me demande Svein en me proposant du jus de fruits.

Miracle ! Il parle à nouveau !

Je fais mine de réfléchir.

— Euh... En fait, non. Je n'en ai jamais fait.

— Ce sera une occasion de plus de découvrir nos traditions, alors. (Il se tourne vers Freyja.) *Mamma*, cette idée est merveilleuse !

Son sourire, qui a déserté son visage au moment où je lui ai annoncé mon départ, vient tout juste de se réveiller. J'en éprouve une sensation étrange, mélange de contentement et de nostalgie. Dans quelques jours, ou plutôt dans quelques heures, je ne verrai plus ce sourire.

*

Moins d'une heure plus tard, nous mettons tous la main à la pâte – façon de parler, car la pâte en question a été confectionnée et cuite par les bons soins de la maîtresse de maison, j'ai nommé l'incroyable Freyja ! Son pain d'épices est goûteux, ferme et moelleux à la fois et elle nous propose également des *pepperkaker*, pour constituer certaines pièces de notre maison.

Séparés en deux binômes, nous sommes occupés à façonner des personnages et des objets de décor en pâte à sucre ou en glace royale, quand Svein me dit tout bas :

— Nous faisons beaucoup de pâtisseries, avant Noël. Une vieille tradition dit qu'il faut faire au moins sept sortes de biscuits différents entre le premier jour de l'avent et le vingt-cinq décembre, si l'on veut avoir un Noël magique et une année suivante heureuse.

— Je vois que les biscuits en forme de cristaux et d'étoiles sont très appréciés, remarqué-je.

Svein approuve.

— Les *pepperkaker* sont une recette que nous apprécions beaucoup, ici en Norvège. Elle a plus de quatre cent ans ! Nous faisons aussi du pain d'épices, des crackers à l'avoine... Mais dites-moi, c'est très joli ça !

Il évoque probablement le glaçage royal que je m'applique à faire couler sur la toiture de notre maison en pain d'épices, à la poche à douille. Je ne suis guère douée en cuisine, mais cette étape-là de la confection correspond plus à de l'art culinaire qu'à de la cuisine proprement dite, et cela me plaît beaucoup.

— Merci, murmuré-je tout en restant focalisée sur ma tâche.

C'est Freyja qui a formé nos deux binômes : Helka et Paul d'un côté, Svein et moi de l'autre. Je me réjouis qu'elle n'ait pas opté pour un duo français et un duo norvégien, ou alors un duo féminin et un autre masculin. Je me serais sentie tout aussi mal à l'aise en compagnie de Paul ou de Helka, avec laquelle j'ai dû échanger une dizaine de mots, tout au plus, depuis son arrivée. La plupart du temps, elle me jauge du regard, et lorsque mes yeux rencontrent les siens, elle adopte un comportement étrange, difficile à analyser. Svein m'a expliqué qu'elle avait un caractère difficile et qu'il lui fallait beaucoup de temps pour parler aux étrangers.

— Notre maison est la plus belle ! s'emballe Svein.

Si j'en crois sa voix suave et son souffle chaud sur ma joue, il doit avoir décidé de tout faire pour me déconcentrer. Ça n'est pas très loyal, tout ça !

— Elle le sera si je termine correctement le décor, répliqué-je. Alors s'il vous plaît, n'empiétez pas trop sur mon espace vital pendant que je suis en pleine réalisation de mon art.

Il ne s'écarte pas. Pire, il s'approche encore.

— Ce sera parfait si vous vous y prenez comme ceci, murmure-t-il.

Ces bras m'entourent et il pose ses mains sur les miennes, le temps de redresser la poche à douille. Le contact entre ses doigts et les miens a beau être bref, il m'électrise. Mon cœur se met à palpiter, ma peau me picote, là, juste sous le pendentif que je garde toujours au creux de mon sternum. Sur ma nuque, le duvet fin qui court jusqu'à mes cheveux se hérisse. Je m'humecte les lèvres et j'essaie de bafouiller :

— C'est, euh...

Le glaçage est terminé et je me débarrasse de la poche à douilles

comme si elle était faite de métal en fusion. Par-dessus mon épaule, je scrute le regard de Svein.

— Magnifique, souffle-t-il en plantant ses prunelles dans les miennes.

De quoi parle-t-il ? De la maison ? Oui, bien entendu. De quoi d'autre ?

Je me racle la gorge.

— C'est très réussi, je trouve aussi.

Il reprend sa place mais j'ai encore l'impression de sentir sa présence tout autour de moi. Qu'a-t-il donc à passer du mutisme le plus incompréhensible à un comportement pareil ? À souffler tantôt le chaud, tantôt le froid, je ne sais vraiment plus quoi penser !

— Nous pouvons être fiers de nous, bredouillé-je avec une assurance que je n'ai pas.

La maison est un peu de guingois mais je l'aime beaucoup. Nous avons choisi des éléments harmonieux pour la décorer : deux personnages en massepain, des cristaux en pâte à sucre et un décor entièrement blanc. J'ai ajouté des billes de chocolat argenté pour figurer des boules dans les sapins, et dans les ornements en glaçage que j'ai déposés aux fenêtres.

— Nous pouvons, approuve Svein.

Même si je ne lui présente plus que mon profil, je sens qu'il me dévisage, que ses yeux suivent les contours de mon front, de mon nez et de mes lèvres. Sans le vouloir, je passe brièvement ma langue dessus. Elles sont sèches et râpeuses. Qui aurait envie de les embrasser ? Personne, probablement.

— Fini ! s'exclame Freyja, si brusquement que j'en tombe presque à la renverse.

Comme une maîtresse d'école, elle nous enjoint à terminer nos œuvres puis les observe d'un œil critique. Elle fait semblant d'avoir la mine sévère et cadence son examen de petits gestes : elle se tapote le menton ou les lèvres, se gratte le front.

— *Veldig Vakkert*, marmonne-t-elle plusieurs fois, avant de décréter : elles sont très belles toutes les deux. Nous les mettrons au dessert après-demain !

— Pourquoi après-demain ? s'étonne Paul.

— Parce que nous organisons toujours un petit repas familial, plusieurs jours avant le réveillon, lui apprend Svein. C'est une coutume de notre clan qui nous permet de nous réunir autour de la fête de Sainte-Lucie. Nous passons quatre ou cinq jours ensemble, en fonction des disponibilités de chacun.

Freyja approuve et bat des mains à l'idée de revoir des nièces ou neveux, des frères ou des sœurs, qui lui rendent visite sans doute trop rarement.

Sa joie me serre le cœur et je me tourne vers Svein. Lui et moi sommes les seuls à savoir que je n'assisterai pas à la dégustation de notre chef-d'œuvre en pain d'épices, tout comme je ne célébrerai pas la Sainte-Lucie en leur compagnie.

À cet instant, la porte de notre maison gourmande se décolle et tombe avant de se briser en deux morceaux. Je ne peux pas m'empêcher d'y voir un signe. J'espère que ce n'est pas un mauvais présage.

Paul, lui, rit sous cape.

— Comme c'est dommage, gémit-il, d'un ton de fausset.

Je ne prends pas la peine de m'attarder sur son comportement puéril, je n'ai plus d'yeux que pour Svein. Car les siens s'accrochent à moi, comme s'il m'adressait une supplique muette. Je sais ce qu'il me demande. Que je ne passe pas la porte de sa maison après-demain, pour ne jamais plus revenir.

— Je n'ai pas le choix, chuchoté-je.

Il hoche la tête, attristé, puis enchérit à voix basse aux propos de Paul :

— Oui, c'est vraiment dommage !

Avec des gestes d'automate, il débarrasse notre création des débris de pâte sucrée.

Une fêlure dans la tasse

Ce soir-là, je décide de m'attarder un peu dans la jolie cuisine des Thorsen. C'est mon avant-dernière nuit dans cette maison et j'en éprouve les prémices d'une nostalgie poignante, qui accompagne souvent les « dernières fois ».

Freyja n'est pas allée se coucher, elle non plus, trop occupée qu'elle est à pâtisser et pâtisser encore, dans l'expectative joyeuse et fébrile de l'arrivée prochaine des membres de sa famille. Satisfaite de me voir rester en sa compagnie, elle a tenu à me désigner goûteuse d'un soir – ce qui n'est pas pour me déplaire. À présent, nous bavardons de choses et d'autres, pendant que je déguste des sablés aux épices.

— Encore un peu de *gløgg* ? me demande-t-elle en s'asseyant sur le tabouret qui fait face au mien.

— Avec plaisir. Je crois que je suis devenue fan de cette boisson ! Je vous demanderai la recette...

Je m'arrête dans mon élan, juste à temps pour ne pas dire « quand je partirai ». Freyja ignore encore la date de mon départ et je ne tiens pas à la lui annoncer là, maintenant. Elle se sert à son tour et sirote tranquillement.

— Mon fils est comme cette tasse, dit-elle tout à coup. Il l'aime beaucoup. C'est normal. La tasse et lui se ressemblent.

Sur le moment, je ne la comprends pas.

— Votre fils est comme quoi ?

— Comme cette tasse, persiste Freyja.

Je sens mon sourcil droit se soulever malgré moi.

— Cette tasse ?

— Oui. Il n'est pas comme les autres tasses. Il est comme celle-ci.

Elle soulève un peu son récipient et je me demande, pendant un court laps de temps, si elle a toute sa tête. Sauf que les paroles qui suivent ne sont pas dénuées de sens, et m'interpellent immédiatement.

— Svein est différent.

— Ah...

Des autres hommes que j'ai fréquentés, oui, cela ne fait aucun doute, même si je n'arrive pas à expliquer en quoi il est différent exactement. Ce que j'ai surtout remarqué, c'est qu'il paraît distant du monde dans lequel nous gravitons. C'est un peu comme si cet homme appartenait à un passé dont il regretterait la douceur de vivre ou comme s'il évoluait dans un futur qui lui échappe, la plupart du temps. Il a beau se servir des dernières technologies et écouter des tubes du moment, ses yeux ne brillent jamais autant que lorsqu'il regarde un vieux film en noir et blanc, ou quand il parle des étoiles et

des aurores boréales.

Freyja pose la tasse et la fait glisser du bout de l'index.

— Regarde, Léo. Ici, c'est... cassé.

Le mug est agrémenté d'un motif qui évoque les mailles d'un pull de Noël en jacquard, rouge et blanc.

— Est-ce que tu... tu vois ça ?

Freyja trébuche plus que d'habitude sur ses mots en français et je mets ça sur le compte de l'émotion. Je m'empresse de l'aider :

— Cette fêlure, oui, je la vois. Je la vois très bien.

— Cette tasse est solide, reprend-elle en pressant sur le récipient. Plus solide que les autres tasses. Mais elle a une faiblesse ancienne. Svein est pareil. Fort dans le corps, fort dans la tête. Mais faible ici.

Elle montre son cœur et dessine une sorte de spirale jusqu'à son plexus solaire. Attentive, je bois ses paroles. Je sens qu'elle a des révélations à me faire et je n'ose plus l'interrompre.

Son soupir en dit long sur ce qu'elle a à me confier.

— Svein n'est pas allé à l'école longtemps. Petit, on s'est moqué de lui. Beaucoup. Des mots et des gestes graves. Il a eu peur d'aller à l'école. Il ne mangeait plus, il ne parlait plus. Alors, il n'est plus allé à l'école.

Svein Thorsen, victime de harcèlement et de phobie scolaire ? Je n'y aurais jamais cru ! Il a l'air si sûr de lui qu'il peut en dégager une certaine fierté, froide et distante. J'ai été le vilain petit canard de mon école, moi aussi, c'est pourquoi je peux comprendre ce que ça fait d'être rejeté par les autres, d'être montré du doigt et insulté. De ne pas se sentir à sa place. Sauf que ces blessures-là, je les ai toujours et elles se remarquent encore trop. Je suis touchée par les mots de Freyja et plus que tout par la force de caractère de Svein. En mon for intérieur, je me mets à admirer l'être qu'il est devenu.

Freyja inspire un grand coup. Elle n'en a pas terminé.

— La vie l'a encore blessé. Plusieurs fois.

Je quitte la tasse des yeux.

Hésitante, je décide de prendre la main de Freyja dans la mienne. Elle me sourit. Je ne sais pas quelles sont ses intentions et pourquoi elle ressent le besoin de lever le voile sur le passé de son fils, mais je n'ai ni l'envie ni le cœur de l'en empêcher.

— Son père nous a abandonnés, déclare-t-elle, la voix brisée. Ça, c'est le plus dur pour Svein. Ils gardent le contact. Ils se voient. Mais quand notre fils avait le plus besoin de lui, son père était parti pour suivre une... *tispa* !

Grimace à l'appui, elle expulse ce mot dont je devine aisément le sens. Pour rester polie, je le traduirai par garce, ou peste, même si bien d'autres noms me viennent à l'esprit.

— Il m'en a parlé, avoué-je en lorgnant sur le fond de ma tasse.

Un peu...

— Vraiment ?

Je relève la tête. Freyja m'observe avec une pointe d'étonnement, et une réelle douceur. J'en suis toute chose.

— Il ne parle pas beaucoup de lui, dit-elle. Pas avec les autres personnes.

— Je peux le comprendre. Moi-même, j'éprouve beaucoup de difficultés à me confier. Il m'a beaucoup surpris le soir où il m'a parlé de son père. C'était lors de la dernière aurore polaire. Il m'a avoué qu'enfant, il regardait souvent les étoiles et le ciel, avec son père.

— Oui, je me souviens...

Freyja se tait et je devine qu'elle trie des souvenirs, peut-être de ceux qu'elle pensait avoir oubliés, et qui reviennent dans le fil d'une conversation qu'elle n'aurait pas envisagée.

— Svein a eu des petites amies mais il est tombé amoureux une seule fois, reprend-elle soudain. C'était quand il était encore étudiant. La fille est restée avec lui pendant six mois. Elle ne l'aimait pas et se moquait de lui. Sur internet, elle a dit qu'il était gros, sale et... empoté, je crois que c'est ça le mot. Elle a dit aussi qu'il était nul et qu'il ne valait rien. Svein a dû se battre pour faire enlever les vidéos. Tout ça l'a... (Elle ferme les yeux pour mieux réfléchir.) Je ne sais pas comment le dire en français.

— Bouleversé ? tenté-je. Dévasté ?

Freyja ne saisit peut-être aucun des deux mots, mais elle approuve d'un air contrit. Je vois dans ses yeux que même si ces passages de la vie de son fils sont de l'histoire ancienne, ils la remuent encore aujourd'hui. Je suppose qu'une mère garde toujours ouvertes les blessures de ses enfants, cela même quand les plaies se sont refermées pour eux.

— Toi, tu es une bonne petite, me dit-elle, au moment où je m'y attends peut-être le moins.

Les larmes aux yeux, elle secoue vivement la tête et des mèches s'extirpent de sa large natte couleur de lune.

— Le passé... ! soupire-t-elle ensuite. Il faut profiter du présent. (Elle se redresse et se compose une mine plus gaie.) J'ai envie de faire un *epkekake*... C'est un bon gâteau pour aller mieux.

J'aurais voulu en apprendre plus sur le passé de Svein, cependant Freyja m'entraîne déjà vers les fourneaux et je me retourne les manches. Beurre, sucre, farine, levure, lait et autres ingrédients se pressent sur le plan de travail. Je m'active. Je fais des mélanges, je bats des préparations. Tout ce temps, je me remémore les confidences de Freyja. J'admire de plus en plus les êtres qu'ils sont devenus, son fils et elle. Et plus que tout, j'admire l'attachement si profond qui les unit et qui les rendra toujours plus forts, face à l'adversité.

Plus de trois quarts d'heure plus tard, nous dégustons un gâteau aux pommes, à la cannelle et au sucre de *démérara*. La bouche pleine, je n'ai aucun mal à admettre que cet *eplekake* est le gâteau le plus réconfortant du monde.

27

Une minute de plus pour...

Le lendemain, je me lève avec un poids sur l'estomac et un nœud dans la gorge. L'heure des dernières fois arrive bien trop tôt à mon goût, et je me sens vraiment mal à l'idée de devoir les traverser : dernier petit-déjeuner dans cette maison, dernières conversations avec Freyja, dernière promenade matinale dans la neige avec Oslo. Derniers moments passés en compagnie de Svein.

La journée se déroule comme dans un vaste brouillard qui m'emprisonne ; j'ai du mal à croire – ou à accepter – le fait que demain, je serai loin de tout ça, et que je ne le retrouverai probablement jamais. La seule perspective qui me réjouit et m'insuffle le courage qui me fait tant défaut, c'est celle de travailler dans un autre lieu magique comme celui-ci – même si je sais que la magie, sans la famille Thorsen et Oslo, y sera inévitablement moins présente.

Dans la matinée, j'ai trouvé la force nécessaire pour informer Freyja de mon départ imminent. Elle n'en a pas été surprise, plutôt peinée que je n'assiste pas à ce qu'elle appelle le *julebord* familial des Thorsen, autrement dit, ce banquet qu'elle a prévu d'organiser dès le lendemain soir et qui perdurera les soirs suivants jusqu'à la Sainte-Lucie. Elle m'a prise dans ses bras et serrée contre elle en me souhaitant de belles « aventures en Finlande » et surtout beaucoup de bonheur. Tout bas, elle m'a aussi chuchoté :

— Pour toutes les décisions à prendre, il faut toujours écouter son cœur et regarder où s'en vont les tourbillons de flocons.

J'ai hoché la tête, les larmes aux yeux.

— J'essaierai de m'en souvenir, lui ai-je promis sur le même ton qu'elle.

Oslo doit avoir anticipé mon départ, car il ne me quitte pas d'une semelle et s'endort même à mes pieds en début d'après-midi. Svein est étonnamment silencieux aujourd'hui. Quant à Helka et Paul, ils ont accueilli la nouvelle de mon départ avec un détachement qui ne me fait ni chaud ni froid. Je les comprends, d'ailleurs, ils ne me manqueront pas non plus.

J'expulse un gros souffle d'air et je regarde tout autour de moi, pour imprimer à jamais dans ma mémoire ce qui fait le charme accueillant de la maison des Thorsen. On dirait que les décorations de Noël ont fait des petits depuis mon arrivée : lutins, cœurs en bois blanc, anges, étoiles et couronnes de pommes de pin ont poussé

comme des champignons. Je soupçonne fortement Freyja d'être une lutine un peu magicienne ; comment expliquer, sinon, le fait qu'elle puisse faire tant de choses en si peu de temps, je vous le demande ? Bien sûr, Svein l'aide. Mais pour avoir fabriqué des décorations de Noël en sa compagnie, je dois bien avouer qu'il n'a pas hérité de la dextérité de sa mère.

En fin de journée, nous allons nous promener à Badeparken. Le ciel est bleu, la neige éclatante, épaisse comme de gros nuages. La beauté givrée de l'*Oslofjord* semble s'étirer à perte de vue.

Oslo nous devance un peu sur le sentier entouré de murets de neige. Il a l'air de follement aimer se promener par ici. Helka et Paul nous faussent compagnie le temps de visiter une galerie d'art. J'apprécie beaucoup les arts moi aussi, mais en cet instant, le plus bel art du monde se déroule ici, sous mes yeux, dans les couleurs chamarrées qui se déposent en rubans au-dessus du fjord.

Le soleil descend sur le fjord tandis que nous continuons notre promenade dans le parc, où les bancs se dévoilent aux détours des chemins et où l'éclairage de nuit est fourni par des lampadaires au look délicieusement rétro. Au loin, j'aperçois des morceaux de glace à la dérive et je ne peux m'empêcher de m'identifier à eux. Comme eux, cette ville m'attire, ses brumes mystérieuses, ses maisons souriantes et ses habitants m'attirent, mais je sais que je dois partir. Comme cette glace qui s'en vient de la capitale norvégienne et s'en va vers l'immensité du monde.

Svein aussi les observe et je me demande à quoi il pense.

— Vous n'aimiez pas beaucoup Noël, en arrivant ici, dit-il alors.

Je hausse les épaules et réprime un frisson. Je pars bientôt et je n'ai toujours pas de vêtements plus chauds pour Rovaniemi. Mais tant pis, je me soucierai de cela une fois sur place. Pour l'heure, je veux profiter de mes derniers moments en Norvège.

— Je ne l'aimais ni ne la détestais, réponds-je. Cette fête me laissait surtout indifférente et je redoutais certains passages obligés qui s'y rattachent. Et puis, elle est associée à un souvenir désagréable et a depuis longtemps perdu de sa magie.

— Pourtant je vous assure que c'est la plus magique des fêtes.

Je le regarde à la dérobée.

— Je dois bien avouer que mon séjour ici a contribué à ce que je réapprenne à aimer cette fête.

Il hoche la tête pensivement.

— Dites-moi, il y a bien un cadeau que vous aimeriez avoir plus que tout, non ?

Je hausse les épaules. Il y en a peut-être un. Il m'a déjà frôlé l'esprit, ce fameux soir au cours duquel j'avais trouvé une amande qui pouvait potentiellement réaliser un rêve – hors contexte, cette idée

peut paraître cocasse, j'en conviens. Néanmoins, je n'en dis rien à Svein. D'abord parce que les vœux doivent rester secrets, et parce que tout cela est encore trop confus dans mon cœur.

— Je n'en sais rien. Un changement de vie, peut-être. Quoi qu'il en soit, les jours passés ici m'ont enseigné la beauté et l'importance des traditions familiales, mais aussi les notions de lâcher-prise, l'envie de prendre soin de soi et des autres, ou de prendre son temps. Ils m'ont appris à savoir apprécier la vie, tout simplement, et pour cela, je vous en serai toujours reconnaissante. C'est déjà un beau cadeau de Noël, vous ne trouvez pas ?

— Vivez-vous à ce point à cent à l'heure, en France ? s'enquiert-il, sourcils froncés.

Je secoue la tête.

— Pas forcément ! Enfin, pas tout le monde, je veux dire... Mais je crois que j'ai oublié ce que profiter de l'instant signifie. J'ai une telle pression, continueuse, sur les épaules ! Des patrons, des parents, des amis, même ! Sauf de ma meilleure copine, Camille – quoique ? Bref ! C'est fatigant à la longue, vous savez !

— Dans ce cas, pourquoi ne resteriez-vous pas ici encore un peu ? persévère Svein.

Je crève d'envie d'accepter. Mais je n'ai plus qu'une chance d'avoir mon job à Rovaniemi. Si je repousse encore mon arrivée, je serai virée avant même d'avoir commencé !

— On m'attend en Finlande, répliqué-je. Avez-vous oublié ?

— Non. Je le sais même trop.

Il se rembrunit d'un coup et je ne trouve rien à dire pour rompre l'atmosphère pesante qui s'immisce brutalement entre nous. Indifférent, ou presque, à ce qui nous tourmente, Oslo s'occupe à flairer une piste, comme si c'était la seule chose qui comptait, dans ce monde.

*

Il est arrivé, le moment redouté de faire mes bagages. Péniblement, comme au ralenti, je plie mes vêtements et les empile sans ordre et sans but, dans une valise qui semble plus petite que lorsque je l'ai remplie, il y a un peu plus d'une semaine.

Quand je reviens avec les autres pour ma dernière soirée chez les Thorsen, Svein m'accueille avec les DVD que nous n'avons pas eu le temps de visionner. Ce soir, c'est soirée ciné pour tout le monde !

J'aurais aimé passer cette dernière soirée sans Helka et sans Paul, et si j'en crois le regret qui se lit dans les yeux de Svein, j' imagine qu'il en va de même pour lui. Plus de trois heures plus tard, nous rejoignons nos chambres respectives, et la nuit nous englobe dans son nid d'interrogations sans fin.

*

Au matin du lendemain, je fais mes au-revoir rapides à un Paul et une Helka qui se fichent de moi comme d'une guigne – ils ont d'ailleurs l'air très occupés ensemble et je soupçonne un récent rapprochement entre eux.

Pour ne rien changer de cette personnalité radieuse et bienveillante qui la distingue et la rend inoubliable, Freyja a insisté pour remplir ma valise plus qu'elle n'est, avec des biscuits qu'elle a préparés spécialement pour moi. Ses conseils, sa sagesse et sa pâtisserie vont vraiment me manquer !

Oslo aussi va me manquer. Énormément ! J'ignorais qu'un si petit être pouvait être si attachant ! J'ignorais surtout qu'on pouvait lire autant de bonté, de malice, d'amour et de loyauté dans le regard d'un animal. Ce petit shiba possède en lui une humanité que beaucoup d'hommes et de femmes n'auront jamais. Avant de partir, je ne peux m'empêcher de le câliner, de lui faire des grattouilles sous le menton en lui répétant un millier de fois qu'il est beau.

Je n'ai pas envie de partir.

Svein a tenu à m'emmener et j'appréhende déjà l'instant où nous allons devoir nous séparer, à l'aéroport d'Oslo-Gardermoen.

*

— Est-ce que ça ira ? me demande Svein, visiblement peu enclin à m'abandonner à mon sort.

— Parfaitement. Il y a plein de gens, là-dedans, qui parlent anglais et même français, je vais me débrouiller !

— *Som du vil...* C'est vous qui voyez, Léo.

Le regard de Svein s'attarde longuement sur moi. Une fois de plus, je suis éblouie par le bleu extraordinaire des yeux de cet homme. Il détourne la tête et se passe la main sur la nuque, quelque part entre le duvet blond de ses cheveux et le doublé polaire de son bonnet. Je sens qu'il a envie de dire quelque chose. J'ignore quoi. J'ignore surtout si je ne me fais pas des idées, tout simplement. C'est pourquoi, sur un ton qui se veut enjoué mais sonne douloureusement faux à mes oreilles, je lance un « à bientôt ! » rapide, histoire de mettre au plus vite un terme à cet adieu. Car c'en est bel et bien un, d'adieu. Mon séjour ici n'était rien d'autre qu'une étape, quelques jours dans ma vie. C'était un moment volé au temps. Un grain de sable dans l'immensité de l'univers. Qui ne se reproduira sans doute jamais.

J'empoigne mes bagages. Déjà, une porte s'ouvre derrière moi.

Svein paraît sur le poing de dire quelque chose, puis se ravise. Finalement, il m'adresse un petit signe de la main.

— *Farvel*, Léo ! Au revoir...

Sous l'immense avant-toit au design moderne et traditionnel de l'aéroport, et près d'une drôle de statue en forme d'athlète qui expédie un avion en papier, j'opine de la tête et je m'efforce de garder le

sourire. Pourtant, je suis infiniment triste de partir et pas rassurée du tout à l'idée de remonter dans un avion.

Je marche à reculons.

Pas après pas.

Je manque d'être renversée par un voyageur pressé.

Je manque d'écraser le pied d'un autre.

Je me moque d'eux. Tant que c'est possible, je garde le contact visuel avec Svein. J'imprime son visage dans ma mémoire. Pour toujours.

Mon bras se lève tout seul et je réponds au geste de Svein par un mouvement similaire de la main. Puis je me retourne, à l'instant où les portes se referment derrière moi, dans un bruit de suction qui me donne l'impression d'être engloutie par la gueule béante de l'aéroport. Je n'en serai régurgitée que de longues minutes plus tard, à bord d'un nouvel avion de la compagnie *Finnair*.

Maintenant, je me sens plus seule que jamais, entourée de ces centaines de voyageurs inconnus, qui se pressent autour de moi. J'avance un peu au hasard, en traînant mes bagages, puis je suis le mouvement de la foule.

28

Un troupeau de rennes plus loin

Il est huit heures moins vingt. J'ai bien fait d'insister pour qu'on me dépose tôt à l'aéroport, car il est immense et je perds du temps à m'orienter. Enfin, sur l'énorme panneau lumineux qui répertorie les vols à venir, je repère le comptoir d'enregistrement qui me concerne. Il ne me reste plus qu'à le trouver et ça c'est une autre affaire. Fort heureusement, le personnel au sol est sympathique et parle bien le français. C'est une chance !

De longues minutes plus tard, j'arrive enfin devant une hôtesse. Je jette un coup d'œil à la réservation reçue par mail, que Gretta a faite pour moi. Mon futur trajet, en classe économique, se fera d'abord d'Oslo à Helsinki, puis de la capitale finlandaise à Rovaniemi.

— Merci mademoiselle, dit l'hôtesse en se saisissant de mes papiers d'identité.

Mes pensées divaguent le temps qu'elle procède à l'enregistrement de mes bagages. J'éprouve un sentiment étrange à l'idée de partir si vite, et à l'idée de mettre les pieds, dans quelques heures à peine, dans un autre pays, un autre village de Noël. Quelque part, j'ai l'impression d'être revenue plusieurs jours en arrière. Ou plus exactement, que ces journées n'ont pas vraiment existé. Je vais rejoindre Rovaniemi, travailler là-bas pendant quelques semaines, et rentrer à Limoges, comme c'était prévu. Comme si mon séjour à Drøbak n'était qu'un rêve.

Je réponds aux questions de manière machinale et bientôt, je regarde mes bagages disparaître dans les méandres des coulisses de l'aéroport.

— Votre carte d'embarquement, me précise l'hôtesse en me tendant le précieux sésame et en spécifiant la porte que je dois rejoindre.

Contre ma peau, la carte me paraît lourde et j'ai presque la sensation qu'elle me brûle. Elle n'a pas l'air à sa place, là, entre mes doigts. Un sentiment de malaise grandit en moi et je serre mon sac à main tout contre ma poitrine, comme si le fait de m'y cramponner pouvait combler le gouffre qui s'est ouvert dans mes entrailles.

Lorsque j'aperçois les portiques de sécurité, je pense au pendentif, lourd, qui se balance au creux de mon sternum. Le marteau de Thor. À cet instant, je pense à ce lien entre le bijou et le nom de famille de Svein : réflexion parfaitement inappropriée à la situation, qui a le seul avantage de m'aider à moins redouter l'épreuve des contrôles.

Une fois encore, je suis au bout d'une file indienne, et j'attends, j'attends encore, en me focalisant sur Thor, les mythes vikings, et toutes les étranges coïncidences qui m'ont poursuivie au cours des dernières semaines : d'abord ma figurine Funko pop, à mon bureau, qui représente un dieu nordique malicieux ; puis la marque de mes soins de beauté, le job proposé par Camille, le pendentif et enfin le patronyme de mes hôtes norvégiens.

C'est à mon tour d'ôter mes bijoux et je secoue la tête pour me sortir de mes pensées. Je me sépare du pendentif et de sa chaîne, que je dépose dans un bac blanc.

Assez rapidement, mes affaires sont minutieusement examinées au rayon X et je passe le portique de sécurité, sans le faire sonner – Ouf ! Vous parlez d'un stress, ce truc ! Vraiment, les voyages en avion ne sont pas faits pour moi.

De longues minutes plus tard, me voilà enfin à la porte d'embarquement. Je traverse les dernières étapes de mes pérégrinations en aéroport dans un état presque second. Tunnels, recoins, escaliers. Et plus tard, la carlingue de l'avion qui attend sur le tarmac. Ce n'est qu'à l'instant où je m'installe à la place qui m'a été attribuée que les larmes brûlantes échappent à mon contrôle. Elles ne sont pas liées à mon appréhension du décollage, même si cette dernière existe toujours à la perspective de mon second vol. Ce sont les larmes du regret. C'est seulement maintenant, dans cet avion qui m'emmène loin de Drøbak, que je prends conscience de ce que je voudrais plus que tout pour Noël : quelqu'un à aimer, qui m'aimerait en retour. Quelqu'un comme Svein.

*

La sensation de poser le pied sur le sol d'un nouveau pays est

étonnante. Certains la trouvent peut-être follement excitante, et je dirais qu'ils ont probablement raison. Dans d'autres circonstances, j'aurais sûrement ressenti la même chose. Sauf que pour l'heure, j'en récolte surtout une boule de plomb qui tombe dans mon estomac. Dire que je vais mettre les pieds dans un pays qui me faisait rêver, et que je vais être payée pour y faire un job que beaucoup doivent envier ! Je devrais être sur un petit nuage ! Au lieu de ça, j'ai l'impression d'être scotchée au sol, accablée.

De mauvaise grâce, je me plie au contrôle des papiers, je récupère mes bagages, et je sors goûter à l'air froid de la Laponie.

Quelqu'un est là pour m'accueillir. Tant mieux, je ne comptais pas me ruiner en frais de taxi ! Gretta m'accueille dans un français approximatif, qui semble moins bon que lorsqu'elle s'exprime au téléphone ou répond par écrit.

*

Rovaniemi, enfin me voilà.

Gretta parle beaucoup pendant que nous traversons la ville, qui, pour être honnête, n'est pas aussi jolie que je m'y attendais. Je ne vois pas de bâtiments au charme ancien, très peu de décorations de fêtes et je suis plutôt dubitative quant à la magie vantée dans des magazines ou des brochures touristiques. Je m'en étonne et Gretta m'apprend que le village du père Noël se situe en banlieue de la ville, ce que j'ignorais totalement ! Pour moi, Rovaniemi, c'est uniquement le village de Noël. Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'en réalité, ce pouvait être une ville comme une autre, avec ses industries, ses panneaux publicitaires et ses immeubles défraîchis.

Après quelques détours et une conversation qui tourne autour de la fameuse tempête à l'origine de mon énorme retard, nous arrivons à destination, là où s'étend la cité de Noël, construite pile sur le tracé du Cercle Polaire Arctique.

Je lève les yeux sur un décor de conte. Les toitures et les arbres sont recouverts de neige, les portes et les fenêtres ont mis leur plus bel habit de fêtes, les guirlandes enlacent des sapins de leurs lumières éblouissantes. Tout scintille, tout attire le regard, tout nous laisse avec une figure béate d'admiration et tout renvoie au souvenir des Noëls passés.

Je pourrais regretter d'avoir tant tardé à venir ici, car je dois bien avouer que c'est un endroit rêvé pour renouer avec l'émerveillement lié aux fêtes de fin d'année. Pourtant, ce n'est pas ce regret qui me serre la gorge. Celui-là, c'est celui qui me revient dès que le chant des trois sirènes de Drøbak me rappelle ce joli port, niché au cœur d'un fjord, que j'ai quitté le matin-même. Pour moi, c'est et ce sera à jamais là-bas que réside le vrai esprit de Noël.

— C'est magnifique, vous ne trouvez pas ? affirme Gretta, plus

qu'elle ne me le demande.

— Oui, c'est vraiment beau, en conviens-je malgré mon attachement pour la petite cité norvégienne.

Je remarque un troupeau de rennes au loin et Gretta suit mon regard.

— Vous aimez les animaux, j'espère.

Focalisée sur une image du passé, je ne réponds pas tout de suite.

— N'ayez pas peur d'eux, ils sont gentils, insiste Gretta. Ce sont les rennes de *Joulupukki*. Le père Noël.

Ce nom finnois a certaines sonorités qui me rappellent le *Julenissen* norvégien et je me remémore le vieil homme à la barbe blanche qui m'a fait cadeau d'une suspension de cristaux en verre, que je garde précieusement emballée dans plusieurs couches de tissus. Pour moi, ce sera toujours lui, le vrai père Noël, même si pour beaucoup de personnes dans le monde, le vrai de vrai est celui qui vit à Rovaniemi, près de cette sorte de parc d'attraction dédié à Noël.

— Ne vous inquiétez pas, Gretta. J'aime beaucoup les animaux, finis-je par dire.

Ma réponse doit lui convenir car elle sourit brièvement et m'enjoint à la suivre.

Avant de partir découvrir mon nouveau lieu de travail et de vie, je regarde encore les rennes. Quelques jours plus tôt, un troupeau de rennes plus loin de là, je découvrais la Norvège à travers la vitre de la voiture de Svein Thorsen. J'étais bien loin de me douter que j'allais devoir passer quelques jours et quelques nuits chez ce dernier, et encore moins que j'allais en tomber amoureux.

29

Un lutin qui manque d'entrain

La Sainte-Lucie est passée et les jours qui suivent glissent sur moi comme de la gelée. Je les traverse sans vraiment m'en rendre compte, en proie à des changements d'humeur incessants. La mélancolie cède la place à une agitation teintée d'envie et d'agacement, et inversement. Et plus le jour de Noël se rapproche, pire c'est. À certains moments, il m'arrive même de retrouver cette impatience de l'enfance, quand je comptais les heures en attendant d'ouvrir les cadeaux ! Est-ce que, inconsciemment, j'espère encore que mon souhait de Noël se réalise ?

J'ai changé la sonnerie de mon smartphone et j'ai opté pour une mélodie qui s'appelle *Oslo*. Elle a peu retenti depuis que je suis à Rovaniemi. De mon amie Camille, je ne reçois guère de nouvelles. Un coup de fil, puis un bref SMS dans lequel elle m'apprend qu'elle va passer les fêtes aux sports d'hiver. D'abord stupéfaite, je me dis ensuite que, venant de Camille, on peut s'attendre à tout. Elle a toujours des

lubies de dernière minute, en fonction de ses goûts ou rencontres du moment.

J'appelle ma mère deux fois pour la tenir au courant de mes pérégrinations en terres du nord. Lors de chaque discussion, elle me répète qu'elle est surprise de me savoir là-bas et elle se désole de mon absence au traditionnel réveillon familial. « Mais, bon, c'est pour le travail », conclut-elle ensuite, avant de me demander si je pense que cette expérience pourra m'ouvrir des portes dans le tourisme. Elle l'espère en tout cas, car ce serait « une bonne chose pour moi et pour ma carrière ». En ce qui me concerne, je ne me suis pas encore posé la question. Mon esprit est encore tellement figé dans les jours passés, que je n'arrive pas à profiter du présent. Alors, l'avenir, je suis bien incapable d'y penser.

À mon grand regret, je n'ai eu aucune nouvelle des Thorsen, malgré mes textos envoyés au numéro de Svein. Le dernier que j'ai reçu de lui date du jour de mon arrivée à Rovaniemi. Il a juste écrit « bon séjour en Laponie », auquel j'ai répondu par un émoticône souriant. Depuis, je consulte mon portable un millier de fois par jour, dans l'espoir idiot de recevoir un message de sa part. Je lui ai même envoyé des photos de Rovaniemi. Mais rien. Silence radio. Je n'existe probablement déjà plus pour lui.

C'est dans ce cocon de morosité que je fais ce que l'on me demande, chaque jour. À chaque poste de lutin que j'occupe, je feins un minimum d'enthousiasme. Mais je me rends bien compte que personne n'est dupe.

— Et le *smile* du lutin ? remarque Antti, le seul de mes collègues qui parle couramment le franglais. *My dear*, tu oublies le *smile* du lutin ! Un lutin c'est solaire ! C'est toujours *happy* ! Et toi, tu es si... éteinte !

En d'autres circonstances, mon sourire ne pourrait jamais rivaliser avec le sien, alors en ce moment, je ne risque pas de vouloir le défier là-dessus. Blond, les joues rouges et rondes, les yeux clairs très rieurs, Antti est le stéréotype du lutin joyeux. Et il accomplit chacune de ses missions à merveille !

— Je crois que je ne suis pas très douée en tant que lutin du père Noël, admetts-je sur le même ton que lui. Je me verrais plutôt en clown triste.

— Ou dans le *perfect* rôle du Grinch, *kyllä* !

Si la langue anglaise est presque une seconde langue nationale en Finlande, et si Antti l'utilise presque outrageusement, j'avais oublié qu'il parle avant tout le finnois. Nous nous retrouvons donc au beau milieu d'une conversation à mi-voix mêlant les trois langues.

— Merci pour la comparaison, fais-je, un brin vexée.

— Je suis sérieux, tu lui ressembles de plus en plus, *dear* Léo.

Des touristes arrivent dans notre direction et je lui glisse, la bouche à peine ouverte :

— Je te revaudrai ça, Antti !

— *Nimeni on...*

Je hausse un sourcil et il éclate de rire.

— C'est pour dire « non, merci », Léo !

— Eh bien méfie-toi, la vengeance est un plat qui se mange froid.

Il pouffe et ses joues rougissent un peu plus, aussi brillantes que des pommes bien mûres. Il a une vraie tête de gentil et les gamins l'adorent !

— C'est à toi de jouer, me lance-t-il avant de s'éloigner vers un couple d'Italiens qui cherche le père Noël pour prendre des photos. Et si tu as besoin de vider ton sac, je veux bien t'écouter !

— Merci ! lui crié-je.

— Et n'oublie pas le *smile* !

J'acquiesce et ma bouche crispée peine à sourire. Je dois avoir l'air d'être indisposée, ou quelque chose comme ça. Alors je préfère laisser tomber le *smile* du lutin pour aujourd'hui.

*

Le soir-même, je me confie à Antti. Je lui parle de la tempête, du vol détourné et de mon arrivée abracadabrante dans un autre village de Noël. À ces mots, il grimace.

— Il n'y a qu'un seul vrai village de Noël. *Just one* ! Et c'est ici, *darling* !

Je crois entendre Svein, alors qu'il défendait la théorie selon laquelle le père Noël serait né en Norvège et nulle part ailleurs.

— Je ne vais pas entrer dans le débat sur l'origine de ce bon vieux monsieur, dis-je en secouant les mains. Je veux juste te dire qu'il y a effectivement un autre village de Noël en Scandinavie et que, dans ma malchance, on avait compris que c'était là que je voulais aller.

Je lui relate mon arrivée à Drøbak, je décris le fjord, la maison des Thorsen, et puis celle que les Norvégiens appellent *Tregaarden's Julehus*, là où vit leur père Noël. Ça me fait un bien fou de raconter tout ça et dans ma lancée, j'évoque la nuit de l'aurore boréale et les flocons qui dansent comme des papillons au-dessus de l'*Oslofjord*.

— Tu es *so* romantique, toi ! commente Antti en me gratifiant d'une bourrade amicale. Si je devine bien, t'es tombée *in love* de ce prétentieux qui croit descendre du dieu Thor. *Isn't it* ?

Moi, amoureuse ? Si j'ai longtemps réfuté cette idée, aujourd'hui je ne peux guère faire autrement que l'avouer. J'opine de la tête.

— Mais bien sûr ! Ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! s'exclame Antti. Est-ce que c'est réciproque, *my dear* ?

Je hausse douloureusement les épaules.

— Je n'en sais rien. J'y ai cru. Mais pour être honnête, je pense

qu'il a déjà oublié la petite française paumée qui a malencontreusement séjourné chez lui.

Antti me regarde un moment, pensif. Puis il s'exclame, me faisant tressaillir des pieds à la tête :

— Mais comment ? ! Comment pourrait-on oublier cette chevelure indomptable et ces énormes lunettes, qui mangent la moitié de ce visage en forme de cœur ? Comment ? ! C'est impensable !

Il hausse les sourcils trois fois, l'air malicieux. Je soupire.

— Voyons, Antti ! Je sais bien que tu dis ça pour me remonter le moral.

— Bien sûr ! Sinon, *why* ?

Je secoue la tête. J'ai envie de cacher ma triste figure entre mes mains, mais au moment où je penche la tête, Antti me secoue gentiment.

— Ce soir, mon rôle c'est de te redonner la pêche, *darling* ! Et je suis un *king* dans le domaine ! (Il se lève, me tend la main pour m'inviter à en faire autant.) Allez, ne t'apitoie pas sur ton sort. Tu es une vraie boulette, d'accord, mais tu es intelligente et mignonne ! Et je suis sûr que tu as de l'humour, quand tu veux bien. La vie est belle, non ? Il faut savoir en profiter tant qu'elle est là !

Là-dessus il se lève et attrape la télécommande d'une chaîne hi-fi – je n'ai pas la chance d'en avoir une, moi, dans ma chambre. Il appuie sur un bouton en lançant son bras vers l'avant, comme si sa télécommande était une baguette magique et qu'il jetait un sort. Bientôt résonnent quelques accords précédés d'un souffle, et je reconnais immédiatement le titre *Radioactive*, d'Imagine Dragons.

— Tu ne m'en voudras pas, claironne-t-il par-dessus la chanson, mais je n'avais pas très envie d'écouter *All I want for Christmas* !

Je pouffe.

— Quel mauvais lutin de Noël tu fais, va !

Il éclate de rire et se met à danser, dans une chorégraphie vraiment très étrange. Il me supplie tellement de l'imiter, qu'au bout d'un moment, je me décide à le rejoindre sur la piste de danse improvisée dans sa chambre.

Quand plus tard nous nous rasseyons, les joues rougies et le rire dans les yeux, Antti me sert une boisson froide et pétillante, au bon goût de menthe.

— J'adore ça ! me dit-il après avoir bu le contenu de son verre sans s'arrêter.

J'approuve d'un signe de tête.

— C'est super après une bonne danse endiablée !

— *Yes, darling* ! Et tu bouges plutôt bien !

— Ha ha ! Si tu le dis...

Nous passons le reste de la soirée à chanter, à grignoter et à boire

de ce mélange à la menthe, à discuter, à échanger des instants de nos vies. Comme je le ferais avec une amie de longue date, j'évoque mon enfance, les réveillons indigestes en compagnie de l'oncle Yann, les perpétuelles récriminations parentales et mon récent statut de sans-emploi. J'évoque la ville de Limoges, dont il n'a jamais entendu parler et je lui parle de Camille, qui m'a trouvé cette place à Rovaniemi. Antti trouve que mon amie a de la ressource et de bonnes idées ; quant à moi, je pense qu'ils s'entendraient à merveille, ces deux-là.

À son tour, Antti me parle de lui, du gosse trop sérieux qu'il devait être pour entrer dans le moule fabriqué par ses parents, de son dernier job de barman, de ses vacances à Tahiti en compagnie de son petit-ami, qui vit à Helsinki et devrait le rejoindre pour le réveillon.

Vers deux heures du matin, je quitte les lieux pour rejoindre ma propre chambre. Sur le pas de sa porte, Antti m'interpelle. Je me retourne et il me montre du doigt, clin d'œil malicieux et sourire de conspirateur pour accompagner ce geste.

— Toi, demain, *smile* obligatoire ! lance-t-il sans s'occuper de l'heure tardive. Je ne veux plus de cette tête d'enterrement. *Is it okay ?*

Je hoche la tête. J'ignore le comment du pourquoi, mais cette soirée entre lâcher-prise et confidences douces-amères m'a mis plus de baume au cœur que je ne l'aurais cru. Je me sens prête à faire un tas de choses ! À devenir le meilleur lutin de Noël. À parcourir le monde que je connais trop peu. À oser avouer mes sentiments, quels qu'ils soient.

Demain, je serai souriante.

Demain, je penserai à mon avenir et aux milliers de chemins que la vie peut offrir, quand on sait les chercher.

Demain, je prendrai mon téléphone et j'appellerai Svein Thorsen.

Et peu importe l'issue de ce coup de fil, je me promets de ne plus être ce lutin casseur d'ambiance, qui semble avoir décidé de broyer du noir pour ternir le temps des fêtes. Je ne serai pas le Grinch qui a détruit Noël !

30

Un timbre du cercle arctique

Même si je ne parviens pas à joindre Svein aux aurores, comme je l'espérais, la journée du lendemain commence sous de meilleurs auspices que les précédentes. D'abord, parce que je l'ai décidé et aussi parce que ma cheffe m'assigne à un nouveau rôle. Elle a besoin de quelqu'un qui maîtrise la langue française à la « Poste » du père Noël, rien que ça !

Je reste pantelante d'admiration en arrivant devant le bureau du père Noël.

L'extérieur est déjà superbe, avec son toit en forme de chapeau

pointu et tous ces rondins de bois. Et que dire de l'intérieur, que je découvre grâce à un collègue qui tient à me les faire visiter avant que je ne prenne mon poste. Je suis muette d'admiration devant le régulateur de vitesse rotatif de la Terre ! Oui, oui, vous avez bien lu ! Le régulateur de vitesse de la Terre ! Vous pensiez qu'il faisait comment, le bon vieux monsieur à la barbe blanche, pour apporter des cadeaux à tous les chérubins de la planète ? Il a forcément un secret !

J'entre ensuite au fameux bureau de poste, tout près de l'autre bureau – celui du monsieur le plus important en cette période de l'année, vous suivez ? C'est ici qu'arrivent les lettres qui lui sont adressées, soigneusement triées par pays, entre les mains de collègues lutins. Toutefois, mon job du jour ne concerne pas ces lettres-là – presque mythiques. Il consiste à épauler les lutins qui sont assignés au courrier de Noël, autrement dit les cartes de vœux, lettres et colis que les voyageurs peuvent envoyer à leurs proches. Concentrée et curieuse, j'apprends bien vite que ce bureau de poste est un vrai bureau de poste, géré par le service postal du pays et, accessoirement, par des lutins visiblement peu à l'aise avec la langue de Molière.

Occupée à apposer un timbre sur une jolie carte avec un renne, je redresse soudain la tête.

— Je voudrais envoyer une carte de vœu pour la France, avec un de ces timbres qu'on ne trouve qu'ici ! répète une femme pour la quatrième fois, à mes collègues qui paraissent circonspects et ennuyés à la fois.

Je penche un peu la tête pour écouter la suite :

— Mon fils est chez son père pour les vacances et il m'a demandé d'aller voir le vrai père Noël pour lui, continue la touriste française. Nous avons vécu dix ans en Finlande, son père et moi, et depuis la naissance de mon petit Tim, nous l'emménions chaque année ici, à Rovaniemi. Mais depuis le divorce...

Je jette plusieurs coups d'œil dans sa direction. Elle triture nerveusement un porte-clefs en peluche défraîchi et ses yeux brillent de larmes tout juste contenues. Face à elle, deux lutins tentent de la calmer. Ils s'y prennent assez maladroitement, avec des « all is okay », des « don't worry » et des « ça va aller » dénués de conviction, et même de sens.

Au bureau de poste, les lutins qui parlent français sont plutôt rares cette année, m'a-t-on dit, ce que je constate, en effet. De plus, il y a eu deux arrêts de travail consécutifs, mettant en péril le bon fonctionnement du bureau du père Noël. Mettant peut-être même en péril les relations franco-finlandaises, allez savoir !

J'ai beau être d'une nullité absolue quand il s'agit de consoler quelqu'un, je décide d'intervenir :

— Vous souhaitez écrire une carte à votre petit garçon, pour lui

montrer que vous pensez à lui et pour tenir la promesse que vous lui avez faite ? C'est bien cela ?

La femme éplorée relève les yeux. Une lueur d'espoir passe dans ses prunelles et elle opine de la tête.

— Je ne pouvais pas rentrer en France avant la fin de l'année, à cause de mon travail. C'est tellement difficile pour moi depuis... (Elle secoue sa main gauche et un nouveau sanglot monte à ses lèvres.) Depuis tout ça ! Mais je veux que Tim sache que sa maman ne l'a pas abandonné et qu'elle pense à lui tous les jours !

Je comprends qu'elle soit dans tous ses états. Cette pauvre femme a l'air complètement perdue et j'imagine à quel point la séparation d'avec son fils doit être douloureuse. Mais je ne vois pas ce qui l'empêche de tenir sa promesse et d'envoyer sa carte de vœu. Attentive, je l'écoute.

— J'ai l'impression que la poisse me poursuit depuis que je vis seule, continue-t-elle.

C'est seulement à cet instant que je remarque la raideur de son bras droit et le plâtre qui dépasse de ses vêtements. Elle ne peut pas écrire !

— Ne vous inquiétez pas, dis-je rapidement – un peu trop rapidement d'ailleurs.

Elle a sans doute mille raisons de s'inquiéter, aussi je me mords les lèvres, penaude. J'essaye de me rattraper de mon mieux :

— Souhaitez-vous que j'écrive cette carte pour vous, et que je mette dessus un de ces fameux timbres qu'on ne trouve qu'ici ?

Les yeux de la femme s'agrandissent et son visage s'illumine.

— Oui. Un timbre du cercle arctique ! Ce serait tellement serviable de votre part, mademoiselle ! Les jours passent et j'ai peur que la carte n'arrive pas à destination avant Noël ! C'est dans moins d'une semaine, à présent !

Je manque tout juste d'ajouter un « ne vous inquiétez pas » de plus, mais je tourne ma langue dans ma bouche avant de parler :

— Je vais m'en charger personnellement, et je vous promets que cette lettre arrivera à votre fils avant que le père Noël ne parte en mission !

Comme j'ai été rapidement briefée sur le rôle des elfes du bureau de poste et sur les particularités du service, j'ajoute avec un sourire que j'espère des plus chaleureux :

— Votre lettre portera le cachet authentique du cercle polaire, avec les salutations du père Noël au destinataire, en l'occurrence votre petit garçon.

— Ce sera parfait. Merci beaucoup !

En voyant son visage s'éclairer, je me féliciterais presque pour mettre tant de cœur à ma tâche. Sauf que le côté commercial

développé lors d'anciens jobs reprend le dessus sur moi et me pousse à ajouter :

— Nous proposons aussi un large choix de produits de Noël, d'idées-cadeaux, ou encore des souvenirs de Rovaniemi, que vous pouvez envoyer. Les colis portent le fameux cachet de la Laponie, tout comme les lettres et les cartes de vœux !

Le sourire qui me faisait face s'évanouit dans l'instant et je me maudis d'avoir lâché cette phrase toute faite, capitaliste et sans cœur.

Mon interlocutrice hausse tristement une épaule.

— Je n'ai pas suffisamment d'argent pour me le permettre. Je dois économiser pour rentrer en France en début d'année prochaine. Tout est si compliqué !

Devant son chagrin et son apparente sincérité, je me sens honteuse d'avoir été si indélicate. Bon sang ! Je ne suis pas ici pour faire du chiffre d'affaires ! En tout cas, je n'en ai pas envie ! Nous sommes en Laponie ! Le pays de l'espoir et de l'esprit de Noël ! Et même si cette fête est surtout marquée par son côté commercial, j'ai brusquement envie de croire qu'elle est autre chose, et qu'il réside en cette période encore un peu de cette magie qui l'auréolait quand j'étais petite fille.

— Puis-je toutefois vous proposer d'envoyer une lettre unique du père Noël, personnalisée et destinée à votre enfant ? C'est... euh... (Je cherche mes mots.) C'est cadeau ! Seulement aujourd'hui !

— Vraiment ?

Les yeux qui me fixent s'écarquillent à nouveau et je lis un profond scepticisme dans l'expression du visage qui me fait face. De mon mieux, je garde un air confiant.

— Bien sûr, madame. C'est offert ! La lettre arrivera pour Noël et vous n'aurez rien à dépenser de plus que le prix de votre carte de vœu et de l'affranchissement.

Nouveau sourire. Je dois me retenir de souffler de soulagement. La maman triste hoche la tête.

— Avec plaisir. Merci beaucoup, mademoiselle !

*

Plus tard, je sors du bureau de poste des lutins plutôt heureuse mais complètement éreintée. Jamais je n'aurais cru que ce job pourrait être si physique. Je suis sur les rotules et la journée n'est pas encore terminée.

Cet après-midi, je ne retrouve toujours pas mon rôle initial de lutin d'accueil.

Je dois me rendre successivement au poste « palais de glace » puis à celui « balade en chiens de traîneaux ». Si j'ai très envie de voir de grands cousins du petit shiba qui me manque beaucoup, j'espère de tout cœur ne pas avoir à grimper à bord d'un de ces engins auxquels

ils seront attelés.

Avant tout, je prends ma pause « déjeuner » avec Antti.

Apparemment, nous allons travailler ensemble une partie de la journée. Car il est lui aussi assigné à un poste en lien avec l'attraction des promenades en traîneau. L'idée de bosser avec lui me met en joie. Nous avons vraiment bien sympathisé, lui et moi, et c'est toujours plus agréable de travailler en bonne compagnie.

Pendant notre pause, nous discutons de notre matinée, des touristes rencontrés. Nous bavardons tant et si bien que nous sommes à deux doigts d'oublier l'heure.

— On retourne au charbon ! dit Antti en se levant. C'est bien comme ça qu'on dit ?

— Tout à fait !

Il m'adresse un clin d'œil appuyé et je me mets à rire. Antti plaisante, bien sûr. Il adore être un lutin ! C'est le plus jovial que j'ai rencontré ici ! D'ailleurs, même si son rôle est souvent fatigant, même si notre travail ici n'a pas vraiment de début et de fin, Antti affirme qu'il a l'impression d'être en vacances, ou dans une grande récréation sans fin.

— Ne sois pas trop gentille avec les visiteurs ! ajoute-t-il avec un regard appuyé. Ou tu vas te faire manger toute crue !

Je lui ai parlé du fameux timbre et de cette dame en pleurs qui souhaitait envoyer un courrier à son fils. Je lui ai aussi avoué que j'avais promis une lettre du père Noël gratuite pour le fils de cette même visiteuse. Une « lettre gratuite », que j'ai dit. Sauf que si elle s'est avérée gratuite pour elle, elle ne l'a pas été pour moi, et j'ai encore la somme déboursée en travers de la gorge. Pour autant, je n'arrive pas à me dire que j'ai mal fait et je garde en tête le sourire qu'elle m'a adressé en partant. Quelque part, j'ai participé à atténuer son malheur et cette idée me pousse à croire que j'ai agi comme il fallait.

— Promis, Antti ! réponds-je en riant. Je n'offre plus rien à personne ! Sinon, ce travail va me ruiner au lieu de me mettre du beurre dans les épinars !

Cette expression déclenche une nouvelle vague d'hilarité chez Antti, qui devient vite contagieuse, comme toujours avec lui.

Nos chemins se séparent et le temps que je rejoigne l'antré mystérieux des sculptures de neige et de glace, je me promets plus sérieusement de ne plus jouer au bon Samaritain. À cet instant, l'image de Svein Thorsen se façonne dans mon esprit, et c'est avec moins d'enthousiasme que je rejoins mes autres collègues.

Le *Snowman World* est un endroit spectaculaire, je ne peux faire autrement qu'en convenir. Son toboggan, ses sculptures impressionnantes qui paraissent prises dans une neige éternelle, son bar de glace souligné de lumières éclatantes... C'est superbe ! D'ailleurs, tout est magnifique à Rovaniemi, et pour être franche, je comprends que cette ville accueille des dizaines de milliers de visiteurs chaque année. C'est le pays du père Noël tel qu'on se l'imagine lorsqu'on est enfant. C'est grandiose, lumineux et jovial. C'est un concentré de magie, la promesse d'une avalanche de cadeaux et des animations à chaque détour, dans chaque avenue. Mais ce n'est pas Drøbak. Et j'ai beau aimer cet endroit dans lequel je travaille, j'ai l'impression d'évoluer dans une vie qui n'est pas vraiment la mienne. Il me semble que j'aurais toujours dû me trouver en Norvège, et non en Finlande.

Un soupir monte dans ma gorge, quand, plus tard, je laisse mon esprit vagabonder pendant que je me rends d'un lieu à l'autre de la cité de Noël.

Pour moi, la vraie magie de cette fête reste encore aux confins du fjord d'Oslo. Elle reste dans la maison en bois jaune, dans celle des Thorsen, dans la joie communicative d'un petit shiba, dans le sourire d'une mère qui a élevé son fils seule, et dans les yeux brillants de ce fils, devenu un homme, qui malgré ses airs hautains, est la bonté personnifiée. Oui, ma magie de Noël à moi est là-bas, à Drøbak.

Inconsciemment, je serre le pendentif qui ne me quitte plus et mes pensées continuent de divaguer. Je me rends compte que je me suis perdue et il me faut une bonne demi-heure pour rejoindre mon nouveau poste.

Enfin, j'y suis.

Je me secoue pour chasser le passé de mes pensées et afficher une mine joviale, comme je me suis promis de le faire.

Quand on m'a parlé de chiens de traîneaux, je pensais vraiment en voir quelques-uns, ce qui m'enchantait. Hélas, je comprends vite que mon rôle consiste seulement à vérifier des réservations et à guider des voyageurs français pour qu'ils trouvent une compagnie qui propose ce genre d'excursions. J'en suis soulagée et déçue à la fois. J'aurais tellement voulu voir les chiens et un de ces traîneaux – sans prendre place à bord, bien entendu.

Cela doit faire une demi-heure que je suis là, à piétiner pour me réchauffer, quand je reconnais cette femme, rencontrée plus tôt au bureau de poste – celle qui voulait envoyer une lettre à son fils. Madame Clarisse Beaurepaire, si j'ai bien retenu son nom. Avec son bandage, je n'ose même pas imaginer qu'elle ait pu prévoir de faire un voyage en chien de traîneau, ce serait stupide et dangereux. Alors que fait-elle là ?

— Oh mademoiselle ! Vous ici ! s'exclame-t-elle en m'apercevant. Quelle joie et quel soulagement de vous revoir ! Je crois que je suis perdue ici, sans mon... enfin, toute seule. Pouvez-vous m'aider ?

Elle s'est égarée, bien sûr, me dis-je. Elle ne voulait pas venir ici.

— Que puis-je pour vous ? demandé-je.

— Voilà, je tiens à faire une excursion avec des chiens de traîneaux. Nous ne manquions jamais une de ces sorties avec mon fils et j'aimerais tellement revivre ça, cette année.

Je dois ouvrir des yeux comme des soucoupes, car elle persiste dans sa drôle d'idée, malgré son handicap évident. À part lui conseiller de faire demi-tour, je ne vois pas en quoi je peux l'aider dans son pèlerinage lapon, mais qu'importe, je hausse les épaules, prête à faire mon job tel qu'on me l'a demandé, autrement dit prête à sourire, à être serviable, à l'écoute et aux petits soins.

— Bien entendu, madame, je comprends parfaitement. Que puis-je faire pour vous aider ? insisté-je poliment. Avez-vous réservé ?

Elle hoche positivement la tête.

— Oui. Une excursion avec des huskies. Il y a trois ans, un musher m'a appris toutes les bases du voyage en traîneau, de l'attelage des chiens jusqu'au pilotage. Si je m'en faisais toute une montagne à l'époque, j'ai rapidement compris que c'était d'une facilité déconcertante.

— C'est très bien, réponds-je, un peu hésitante. Mais euh...

Comment avoir du tact et être suffisamment persuasive pour lui expliquer que, malgré ses connaissances, cette année, elle ne pourra pas entreprendre une telle excursion ?

— Vous comptez y aller seule ou avec un...

Comment a-t-elle dit, déjà ?

— Avec un musher, oui ! répond-elle du tac au tac. C'est un meneur de chiens. Mais il aura son propre traîneau. C'est pourquoi je suis heureuse de vous avoir retrouvée. Vous allez m'accompagner.

Ma bouche s'ouvre et se referme plusieurs fois de suite. J'ai dû mal comprendre.

— Pardon ?

— Vous conduirez le traîneau et moi je voyagerai assise, persévère-t-elle. C'est une courte excursion, mais le paysage et les sensations sont intenses, vous verrez !

Je secoue la tête. Plus nerveuse que moi, à cet instant, ça n'existe probablement pas.

— Je suis navrée, madame, ce n'est pas dans mes fonctions.

— Oh mon Dieu, ne me dites pas ça !

Sans le moindre doute, c'est à cet instant précis que mon séjour à Rovaniemi bascule.

Le regard de cette dame esseulée, qui tente de surmonter sa peine

en revivant ses souvenirs d'une vie familiale, me transperce le cœur.

Je regarde ma montre.

Ma journée se termine dans une heure – officiellement en tout cas. L'idée de voyager en traîneau m'effraie vraiment. Et d'un autre côté, la perspective de le faire m'attire. J'apostrophe un de mes collègues. En anglais, je lui demande d'informer notre supérieure de la demande inopinée de cette cliente. Ce qu'il fait avec un talkie-walkie, que je ne possède pas – sans doute faut-il être un lutin de niveau un, pour en avoir un. Quand la communication prend fin, il hausse nonchalamment les épaules.

— *You're lucky !* me dit-il, avec petit rictus.

Aurait-il souhaité être à ma place, ce gringalet qui n'a de lutin que l'habit ? J'ignore sur quels critères il a été recruté car il a l'air de s'ennuyer à cent sous de l'heure et souffle d'exaspération à chaque fois qu'un touriste lui adresse la parole. À le regarder, je ne peux qu'approuver l'adage qui dit que l'habit ne fait pas le moine !

— *Thank you !* répliqué-je seulement.

Il émet encore cette expulsion nasale et ajoute, avec un accent épouvantable :

— Ne revenez pas en petits morceaux, la *frenchie* !

Là-dessus, il s'esclaffe.

Je bous intérieurement. S'il croit me faire peur pour prendre ma place, je ne vais pas lui faire ce plaisir. Ça non ! C'est très mal me connaître que d'agir avec ce genre de cette méthode. Quand je suis blessée dans mon orgueil, je me sens pousser des ailes !

— Je vous accompagne avec joie ! claironné-je aussitôt, à l'attention de la touriste compatriote. C'est arrangé avec ma responsable.

Elle paraît enchantée. Et moi je lance un sourire espiègle et provocateur en direction du lutin jaloux.

*

Une heure plus tard, je suis prête pour une sortie dans les grands froids. Je n'allais pas faire du traîneau en costume de lutin, bien entendu, car je ne tiens pas spécialement à mourir gelée ! Me voilà équipée de sous-vêtements thermiques, d'une polaire ajustée et d'une autre plus large, zippée. Par-dessus tout ça, je porte une veste de ski bien chaude. Même principe pour ne pas avoir les jambes qui congèlent : collant en laine, pantalon de ski – surtout pas de jean, m'a appris Antti, qui a fait les boutiques avec moi dès mon arrivée, car ce tissu n'est pas du tout adapté au froid polaire. Pour compléter l'ensemble de ma tenue spéciale « excursion lapone », j'ai opté pour des chaussettes en laine, des boots montantes, des moufles, une chapka fourrée et un snood épais et doublé.

Sur place, je fais la connaissance de Luukas.

C'est lui, le fameux musher, autrement dit le gars qui s'occupe des chiens et des touristes – ou, en l'occurrence, des lutins égarés. Très vite, il nous explique comment ne jamais, jamais, jamais lâcher le traîneau, et cela sous aucun prétexte ! Je hoche la tête. Je ne le lâcherai pas, quitte à être traînée dans la neige sur plusieurs kilomètres !

Avant la pratique, Luukas nous montre encore comment freiner lorsque le parcours descend, ou, à *contrario*, comment aider les chiens lors des montées. Dernier point, le geste à faire pour tourner. J'écoute et je mémorise, ce sont les virages qui me paniquent le plus.

— Tout le monde a compris ? s'enquiert-il, après avoir répété le mode opératoire plusieurs fois et après que nous avons imité ses gestes.

Je vois qu'on hoche la tête et je fais de même.

J'ai compris, oui. Reste à savoir faire tout ça quand les chiens seront lancés.

Dans un français quasi parfait, Luukas nous les présente justement, ces chiens. Ils sont magnifiques et leur morphologie me rappelle indéniablement celle d'Oslo, en beaucoup, beaucoup, plus gros.

— J'adore ces courtes excursions en traîneaux, me confie Clarisse Beaurepaire.

Je lui adresse un regard en biais et je m'étonne :

— Je pensais que nous serions beaucoup plus nombreux !

Trois traîneaux, c'est peu. Le musher sera seul avec ses chiens, et à part ma compatriote et moi, il n'y a qu'un autre binôme de touristes. Ces derniers paraissent bien plus au fait que moi de ce type d'aventure. Mentalement, je les surnomme les « Avertis ».

— Ce sont des excursions très privatives, m'apprend Clarisse. Luukas est devenu un ami au fil du temps et m'a tout naturellement proposé de l'accompagner aujourd'hui. Sinon, je n'aurais jamais pu me permettre ce petit périple.

— Oh, d'accord...

— C'est fantastique, vous allez voir ! clame-t-elle ensuite. Vous êtes à l'aube du plus beau souvenir que vous garderez de la Finlande, j'en suis certaine !

— Si vous le dites, madame Beaurepaire, réponds-je avec une toute petit voix.

— Je vous en prie, appelez-moi Clarisse.

— Et moi, c'est Léo.

— Nous allons partir ! prévient le musher.

J'ôte mes lunettes de vue – heureusement que j'en ai surtout besoin pour voir de près – et je les range soigneusement dans un boîtier que Clarisse Beaurepaire gardera pour moi.

— Nous sommes prêtes ! déclare cette dernière, au comble du ravissement.

À ce moment précis, l'adrénaline grimpe en moi aussi sûrement que l'envie de m'enfuir en courant. Les chiens sont superbes, mais vraiment très impressionnants. Rien à voir avec le petit shiba qui a partagé ma première nuit à Drøbak.

Moins de deux minutes plus tard, me voilà agrippée au traîneau.

Je pensais que mes moufles me gêneraient et que je me cramponnerais mieux sans elles. En fait, elles sont moins embarrassantes que des gants et mes doigts y sont à leur aise. Et puis, je n'imagine même pas les ôter. Il fait froid en Laponie, si froid que je dois rester sans cesse en mouvement en attendant le départ.

Ça tombe bien, des mouvements, je vais en faire beaucoup. C'est moi qui conduirai le traîneau, et cette simple pensée me grise autant qu'elle m'affole.

Clarisse, si impatiente qu'elle était de faire le parcours qui nous attend, n'a pas une place très enviable, en fin de compte. Elle semble presque ensevelie sous des couvertures et je suis certaine que la sensation de froid doit être doublée si l'on reste inactif.

J'ignore comment cela arrive exactement, mais tout à coup, les chiens sont lancés.

Mon souffle est brièvement coupé.

Mais je n'ai pas lâché.

La course des chiens est telle qu'on pourrait croire qu'ils n'ont attendu que ça pendant toute leur existence. C'est fou de les voir courir comme ça, comme si aucun autre but n'existait dans la vie. Cela me surprend et m'épouvante.

Je. Ne. Dois. Surtout. Pas. Lâcher.

Je me répète ces mots vingt fois, cent fois peut-être.

— Fabuleux, n'est-ce pas ? commente Clarisse.

Sans perdre ma concentration, je hoche la tête tandis qu'elle prend des photos avec son appareil et avec mon mobile, que je lui ai confié. Je dois tout bien faire comme le musher a dit : fléchir les jambes et me pencher d'un côté ou de l'autre en fonction des virages, courir si le chemin monte, freiner dans le cas contraire.

L'adrénaline et l'incroyable sensation d'être vivante l'emportent finalement sur ma peur. Petit à petit, je prends du plaisir à conduire, à sentir le froid intense qui gèle le bout de mes cheveux.

À présent, la nuit est tombée depuis un moment – ici les heures d'ensoleillement sont rares à l'approche de Noël – et le périple continue toujours.

Soudain, pourtant, Luukas nous prévient de la fin prochaine de cette aventure.

Je regarde loin devant moi et je ne vois que des étendues de neige

interminables.

La fin ? Ici, en pleine nature ?

Intérieurement, je panique. J'étais persuadée que nous allions suivre une sorte de circuit qui nous ramènerait à la cité du père Noël, ou du moins à la compagnie qui gère les excursions en traîneaux. Si je comprends bien la situation, je ne répondrai pas à l'appel des lutins, demain matin. Je crains que ma place ne soit fatalement remise en cause, après ça.

— Le chalet est à moins d'un kilomètre, nous y serons vite ! poursuit Luukas, sans jamais s'adresser à nous autrement qu'en regardant devant lui.

— Nous ne rentrons pas à Rovaniemi ? m'époumoné-je.

— Non ! Nous sommes attendus dans un chalet où nous passerons la nuit et nous repartirons demain.

— Un de mes moments préférés, me confie mon accompagnatrice. Le chalet a un charme fou, vous verrez. Nous y sommes reçus comme des souverains et il y a un sauna.

— Je ne suis pas fan des saunas, rétorqué-je entre les épis froids formés par la fourrure qui borde mon snood.

Que vais-je devenir si l'on me met à la porte ?

— Je pensais que nous allions rentrer à Rovaniemi, persisté-je, la voix chancelante.

Mon billet de retour n'est pas modifiable, et jamais je ne retrouverai des personnes aussi bienveillantes que Freyja et Svein, si je suis mise dehors.

Que m'est-il passé par la tête ?

Pourquoi ai-je accepté cette virée en traîneau ?

Pourquoi ai-je quitté la Norvège ?

Pourquoi ?

Assaillie par une montée d'angoisse, je m'imagine mourir de froid au cœur d'une forêt inhospitalière, seule. Complètement seule.

— Je ne veux pas passer la nuit, ici ! crié-je, suffisamment fort pour être entendue par Luukas. Je dois reprendre mon poste demain matin ! Sinon je serai renvoyée ! Nous devons rentrer !

— Non ! répond Luukas.

— Mais je serai virée ! Je n'aurai plus de toit ! Plus rien !

— Et moi, je dois protéger mes chiens, ainsi que les voyageurs qui sont sous ma responsabilité ! rétorque le musher avec ce qu'il faut de bienveillance et de fermeté. Je suis navré, mademoiselle Mersange, mais les excursions ne sont pas à la carte. Nous arrivons bientôt !

— Non, non, non... Non !

Je ne peux pas me faire à cette idée. Je parle un peu plus fort. Trop, sans doute. Je dois absolument descendre. Je ne suis pas en vacances, moi ! Et je hurle ces mots avec toute la force que mes

pouvons me le permettent.

Je ne sais pas trop ce qui se passe ensuite.

Ai-je effrayé un chien ?

Est-ce que Clarisse Beaupaire a fait une bourde ?

Non, je pense que la seule dotée d'une maladresse légendaire, c'est moi. J'ai dû mal me positionner, allez savoir, mais la suite des événements se produit dans une série de jurons, de hurlements et d'aboiements.

J'ai lâché le traîneau.

Je suis tombée.

Les chiens sont impossibles à arrêter.

À plat ventre dans la neige, je les vois qui disparaissent déjà de mon champ de vision, lancés à une allure qui dépasserait presque l'entendement. Des cris sont étouffés par une distance qui grandit, davantage à chaque fraction de seconde.

Le temps s'écoule-t-il encore normalement, tandis que je réalise ce qui vient de m'arriver ?

Je suis frigorifiée, j'ai mal partout. Je tremble des pieds à la tête et mes jambes semblent être faites de guimauve. Pourtant, je me relève. Si je reste là, immobile, je mourrai avant même d'avoir été renvoyée !

— Attendez-moi ! hurlé-je même si je sais que c'est parfaitement inutile. Au secours !

Mes pas sont lourds, presque impossibles à faire. Mais j'avance.

Je vois soudain de la lumière. Elle paraît si loin dans l'immensité de la nuit ! Surtout si je dois suivre le sillon laissé par les traîneaux. Nous étions tout près du chalet, a dit Luukas. Et il avait raison. Mais j'y arriverai certainement plus vite en prenant un raccourci.

Sans réfléchir davantage, je coupe tout droit, en direction de la lumière.

L'espoir m'apporte un regain de force et je marche avec plus d'aisance, ou comme si j'avais moins d'effort à fournir.

Maintenant, la lumière du chalet inonde le paysage qui s'étend entre lui et moi. Il se met à neiger. Les flocons descendent d'un ciel noir comme de l'encre et virevoltent, sans but apparent, attrapant les lueurs des deux lanternes qui sont positionnées de chaque côté de la porte d'un petit havre de paix.

Je serai bientôt arrivée.

Saine et sauve.

C'est du moins ce que je pense à ce moment-là.

Je lève les yeux un instant. Les petites touffes de neige qui m'entourent semblent venir de partout à la fois et elles me rappellent ce moment passé avec Svein, quand il comparait le tourbillon des flocons à un sentiment amoureux. Puisque je m'étais trompée à propos

de son penchant pour Helka, faisait-il allusion à quelqu'un d'autre ? À un autre amour ? À moi ? Et tandis qu'il s'était mis à neiger sur le fjord, que ce serait-il passé, si Helka et Paul n'avaient pas fait irruption ? Si je n'avais pas été si bête ? Svein m'aurait-il avoué ses sentiments ? M'aurait-il embrassée ? Aurais-je éprouvé, moi aussi, cette sensation qu'un millier de flocons s'étaient mis à tourbillonner au creux de mes entrailles ? Ce mélange de feu et de glace, comme si le corps hésitait entre fièvre et frisson ?

À cette simple pensée, je frémis.

Les flocons m'enveloppent un peu plus, comme s'ils voulaient me soulever de terre pour me transporter sur un cocon de neige d'une douceur incomparable. Le froid me saisit et pourtant, une douce chaleur m'envahit alors que je pense à Svein, à son sourire. J'allonge le pas, et soudain, le sol paraît changer de consistance sous mes pieds. Suis-je en train de perdre la tête ? me demandé-je, encore suffisamment lucide pour me poser la question.

Je suis à moins de dix pas du chalet quand je baisse les yeux pour voir un renflement à la surface du sol. Je n'ai pas le temps de me demander ce que c'est, que je me sens partir.

Sans pouvoir m'accrocher à rien, je suis submergée par une vague de froid brûlant. Un hurlement strident s'échappe de mes lèvres et je me débats. Je comprends, dans un dernier flash de perspicacité, que je viens de sombrer dans un trou formé à la surface d'un lac gelé.

Je suffoque malgré le fait que ma tête est hors de l'eau et je m'agite de plus belle.

Mon corps semble peser une tonne !

À force d'effort, j'attrape le rebord, sans toutefois trouver de prise salvatrice. Je tâtonne, je crie, je souffle. Je n'arrive même plus à appeler à l'aide. Alors je panique, je pédale comme une folle dans l'eau glacée, mais cela ne sert à rien !

D'un coup, je perds totalement mes moyens et mon esprit entre dans une confusion totale. Mon cœur fait une embardée telle, que je suis certaine qu'en fin de compte, c'est ici que je vais mourir. Dans quelques secondes, seule dans les eaux gelées d'un lac perdu de la Laponie finlandaise.

Telle est ma dernière pensée, avant que ne me parvienne un brouhaha formidable.

Des cris, des voix se rapprochent. Des pas précipités. Ils arriveront sans doute trop tard. Déjà, les extrémités de mes membres s'engourdissent.

32

Un chaud et froid – ou plutôt l'inverse

Mes paupières sont lourdes. Je me sens complètement groggy. Je

crois entendre des voix à travers un brouillard de confusion et j'éprouve beaucoup de mal à savoir où je me trouve. Rectification : je suis dans l'incapacité totale de savoir où je me trouve. D'où sortent toutes ces boiseries, d'abord ? Et cette cheminée ? Ces couvertures rêches qui me saucissonnent ? À qui appartiennent les voix ?

Il me semble que je suis passée sous un rouleau compresseur tant j'ai mal partout. Je n'essaie même pas de me lever. J'aurais plutôt envie d'hiberner jusqu'au printemps prochain ; j'évitais les réveillons et le passage à la nouvelle année, qui m'a toujours laissée avec une impression étrange et une profonde mélancolie.

Oui, je vais faire ça. Dormir, dormir, dormir...

Pendant des heures, des jours. Des mois.

— Je crois que votre amie se réveille, fait soudain une voix aussi dure que des pierres.

— Dieu soit loué ! J'ai eu tellement peur pour elle !

Dans ces inflexions théâtrales, je reconnais le timbre de Clarisse Beaufort, suivie par celle, plus chaude et plus sérieuse, de Luukas :

— Son corps n'a pas eu le temps d'entrer en hypothermie. C'est une chance que nous l'ayons vue aussi rapidement !

— Oui, quelle chance ! renchérit Clarisse.

Mes idées se remettent dans l'ordre, comme des pièces de puzzle entrées en mouvement par magie. Clarisse, Luukas, les chiens, le lac. Tout me revient en mémoire. Je suis tombée dans les eaux d'un lac gelé. Comment suis-je arrivée ici, ensuite ? Trou noir...

— C'est une chance aussi qu'elle soit petite et légèrement enrobée, fait la voix la plus grave. Les personnes minces et élancées, comme vous, Clarisse, résistent moins longtemps à une température aussi extrême !

Ces informations arrivent à mon cerveau et j'ai la désagréable conviction qu'on vient de dire que si j'étais encore en vie, je le devais au fait d'être une petite grosse.

— Alors pourquoi a-t-elle perdu connaissance ? s'étonne Clarisse.

— Un trop plein d'émotions, j'imagine, répond Luukas.

Derrière mes paupières frangées de cils qui ressemblent à des barreaux, j'entrevois les visages qui m'entourent. Celui de Clarisse, celui de Luukas et celui de l'homme du couple qui nous accompagnait. Mon orgueil me pousse à me secouer un peu pour être vraiment réveillée et je me redresse péniblement sur mes coudes.

— Contente de devoir la vie à mon embonpoint, déclaré-je d'une voix râpeuse.

Trois paires d'yeux obloquent dans ma direction.

Luukas a l'air gêné. Pourtant, ce n'est pas lui qui a évoqué ma corpulence.

— Vous êtes de retour parmi nous, dit-il m'adressant un sourire

digne d'une publicité pour le tout dernier dentifrice « blancheur » mis sur le marché. Euh... mon ami n'a jamais voulu vous vexer. Vous êtes comme il faut, enfin, j'imagine, je...

— C'est bon, j'encaisse, réponds-je en secouant la main. Ça ne va pas me tuer de savoir que j'ai un ou deux kilos en trop.

Ce qui aurait pu me tuer, en revanche, c'est l'eau glacée. Comment cela a-t-il pu arriver, au juste ? Comme j'ai besoin de réponses, je me débats entre les couvertures qui me donnent l'impression d'être ligotée par une camisole de force. La stupeur passée et mon ego blessé mis de côté, c'est l'énervement qui prend le dessus.

— Bon sang ! m'exclamé-je en poussant les plaids au fond du canapé. C'était quoi ce trou au milieu du lac ! Merde ! J'aurais pu y passer, moi !

— Vous avez lâché le traîneau et vous n'avez pas suivi le sentier pour nous rejoindre ensuite ! tente d'expliquer Luukas, un rictus ennuyé sur les lèvres. Si vous aviez longé le lac jusqu'au chalet...

— Je sais reconnaître mes torts, le coupé-je en me relevant tout à fait. Je ne devais pas lâcher le traîneau et je ne devais pas me lancer dans une aventure en hors-piste.

Ma tête me tourne et je me rassois aussitôt. Comme Luukas et Clarisse se pressent dans ma direction, je secoue les mains pour leur faire comprendre que tout va bien. Derrière eux, je détaille la carrure impressionnante d'un autre homme qui ressemble un peu à Luukas, et plus loin, je devine la silhouette d'une femme. C'était elle, l'autre binôme du couple qui faisait l'excursion avec Clarisse, le musher et moi. Je ne sais même pas comment elle s'appelle.

— Je sais que j'ai déconné, reprends-je. Mais ce trou, quand même ! Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Grand, blond, le visage taillé à la hache, l'immense personnage qui ressemble à Luukas avance jusqu'à moi avec une expression de petit garçon pris en faute, qui ne colle pas vraiment avec sa stature.

— Faute à moi, dit-il avec un fort accent. Bain froid. Observer *revontulet*, j'aime. La nuit. Très beau. J'aime.

J'écarquille les yeux.

— Levon-quoi ?

— *Revontulet*, répète Luukas. C'est un mot finnois pour désigner les aurores boréales, même si ça se traduirait plutôt par « feux du renard ». Dans certains peuples Samis, on pensait que les renards polaires projetaient de la poussière dans le ciel avec leurs queues, en courant sur les vastes étendues de neige.

Je hausse un sourcil.

— C'est bien joli cette petite histoire, mais votre ami veut-il dire par là qu'il aime prendre des bains de minuit dans l'eau gelée ?

questionné-je Luukas. Pour voir les aurores polaires ?

— Oui, mon frère adore ça.

— C'est votre frère ? D'accord, je vois...

Personne ne décèle l'ironie que je mets dans ces mots et c'est sûrement mieux. Je soupire.

— Et sinon, où sommes-nous ?

— Dans le chalet où nous devons passer la nuit après la promenade, intervient Clarisse.

— Ah oui, le fameux chalet.

Elle hoche la tête et une vibration retentit. Aussitôt, ma compatriote baisse les yeux et ses doigts se mettent à pianoter sur l'écran d'un smartphone. De *mon* smartphone.

— C'est parfait, le message est arrivé au destinataire, m'informe-t-elle en soupirant d'aise, comme si elle venait de se délester de son dernier souci et pouvait maintenant se délecter de la situation. Oh, pardon !

Elle doit avoir remarqué mon regard oblique, car elle me tend mon portable en marmonnant quelque chose comme :

— J'ai prévenu vos derniers contacts de votre présence ici. Je leur ai brièvement exposé ce qui s'était passé. L'un d'eux a répondu qu'il nous rejoindrait dès que possible. Je n'ai pas trop compris d'où il venait. Qu'importe. Nous l'attendrons. Avec Luukas et Niko, nous avons décidé de rester ici deux ou trois jours, le temps de nous remettre de ces émotions !

Se remettre de quelles émotions ? C'est moi qui ai bien failli mourir dans un lac gelé, pas elle !

Elle se relève et me snobe. Maintenant qu'elle est rassurée sur mon état, je remarque qu'elle lance des sourires sans équivoque à Niko – le frère de Luukas, vous me suivez ?

Tout à coup, je n'ai plus l'impression que cette femme a tant besoin d'aide qu'elle le prétend. Ni qu'elle est inconsolable depuis son divorce.

Luukas me tapote l'épaule.

— On va faire des boissons chaudes pour tout le monde. Cela vous fera du bien !

Je le remercie d'un petit hochement de tête et je reprends mon mobile. Rapidement, je balaye l'écran d'un mouvement de l'index et je consulte les derniers échanges de textos. Camille a été prévenue de ma mésaventure et a répondu par une succession d'émoticônes et par des mots qui peuvent revêtir un caractère menaçant :

C'est quoi cette histoire ?

Vous avez intérêt à prendre soin d'elle, hein !

Je veux lui parler dès qu'elle sera réveillée !

L'autre message qui vient de faire vibrer mon téléphone – et

chaque fibre de mon corps – n'est pas de Camille. Ni de mes parents. Il est de Svein. Et je dois le lire dix fois pour me convaincre qu'il est réel :

J'ai repris la route.

J'arrive bientôt !

Comment ça, il arrive bientôt ? Je consulte les précédents messages. Il n'y a eu qu'un bref échange entre Clarisse et Svein, au cours duquel il a notamment demandé notre position, avant d'envoyer cette étourdissante déclaration.

Je relève la tête.

— Combien faut-il de temps pour voyager entre Oslo et Rovaniemi ?

— Par quel... ? commence Luukas.

— En voiture, je le coupe d'emblée. Combien de temps par la route ?

— Au moins une quinzaine d'heures. Peut-être même plus. Sûrement plus. Surtout avec la neige accumulée des derniers jours. Néanmoins, les grands axes sont bien dégagés. Je compterais entre quinze et vingt heures, en fonction de l'état des routes.

— Vingt heures ?

J'empoigne mon téléphone et je tape nerveusement sur le clavier tactile et intuitif, qui me propose le mot « Droite » quand je veux écrire Drøbak :

Svein. C'est Léo. Je vais bien, ne vous en faites pas.

Restez à Drøbak !

J'efface ces derniers mots que je juge trop autoritaires et secs, puis je les réécris juste avant d'appuyer sur la petite flèche qui signifie « envoyer ».

La réponse de Svein ne vient pas. Évidemment, puisqu'il est sur la route.

Toute cette histoire me dépasse...

*

Les heures qui suivent me paraissent comme emberlificotées dans un drôle de songe. Je ne prends que peu, voire pas du tout part aux conversations et j'observe l'intérieur du chalet sans manifester le moindre intérêt. Inlassablement, mes doigts pianotent sur l'accoudoir d'une vieille chaise à bascule qu'on a installée près de la cheminée.

Luukas et Niko sont dehors, prêts à aller se baigner dans le lac gelé dès les premières lueurs d'une aurore boréale – ils sont forcément fous. Clarisse a tenu à me tenir compagnie pendant ce temps, malgré les œillades langoureuses de Niko.

— Je ne suis pas adepte du *ice swimming*, m'informe-t-elle en les observant par la fenêtre. Mais ces deux-là adorent !

De toute évidence, le couple qui nous accompagnait pendant

l'excursion raffole également des promenades ou des baignades nocturnes, car Léna et Franck – maintenant j'ai retenu leurs prénoms – manquent à l'appel.

Je reporte mon attention sur les flammes dansantes de l'âtre pendant que je sirote ma boisson chaude. Je crois que c'est un mélange alcoolisé car je sens que ça me picote les joues. J'espère toutefois que ce n'est pas trop fort, parce que j'ai une tolérance quasi nulle à l'alcool ! Pour ne pas tenter le diable, je repose ma tasse avant d'en ingurgiter tout le contenu et je remue les orteils dans mes grosses chaussettes. J'essaie de me détendre de mon mieux, mais savoir Svein sur les routes m'inquiète.

Comme je me fais cette remarque, j'entends soudain le vrombissement caractéristique d'une motoneige – un moyen de transport que je cantonnais aux terres canadiennes.

Un silence.

Puis trois coups frappés à la porte.

Je me raidis instantanément.

Les propriétaires des lieux étant en train de barboter dans le lac gelé, Clarisse Beaurepaire laisse échapper un soupir las et endosse le rôle de maîtresse de maison. Le pas traînant, elle se dirige vers la porte. J'entends un cliquetis, et le froid s'engouffre, en même temps qu'une voix que je ne croyais plus jamais entendre :

— Où est-elle ? Je veux la voir !

— Elle est assise près du feu. Vous êtes Svein, je présume ?

— Oui. Vous permettez ?

Le temps que l'information monte à mon cerveau, Svein Thorsen se tient devant moi, bras ballants, la mine figée d'inquiétude et de fatigue, les cheveux ébouriffés. Pendant ce qui semble durer une éternité, nous nous regardons comme des chiens de faïence. Aucun ne sait quoi faire, quoi dire. Finalement, c'est lui qui rompt le silence :

— On dirait que tu as une fâcheuse tendance à te mettre dans le pétrin, Léo !

C'est la première fois qu'il me tutoie. Je l'observe à la dérobée. Tout son corps est tendu, ses poings serrés. Il semble lutter intérieurement contre une volonté farouche.

— Dans l'eau glacée, plutôt, rectifié-je.

Je lui adresse un sourire minuscule et je me relève tant bien que mal. Des plaids chauds tombent à mes pieds et Svein réduit la distance qui nous sépare en deux enjambées. Sans prévenir, il m'emprisonne entre ses bras.

— J'ai craint le pire lorsque j'ai appris ce qui t'était arrivé !

Il me serre contre lui, presque à m'étouffer. Puis il recule, juste assez pour river son regard dans le mien.

— Ne recommence jamais un truc pareil !

Sans me laisser répondre, il prend mon visage entre ses mains en coupe et dépose un baiser, brûlant, quelque part entre mes lèvres et ma pommette gauche. Un frisson indescriptible me parcourt le corps. Interdite, je scrute l'expression de son visage. Il a les traits tirés et une tempête semble s'être éveillée dans le bleu de ses yeux.

À cet instant, Luukas, son frère et le couple de français entrent en s'esclaffant. Ils remarquent à peine la présence de Svein, ou ne semblent en tout cas pas s'en formaliser.

— Maintenant ! Sauna pour tout le monde ! crie Luukas en riant de plus belle. Rien de tel pour se remettre les idées et le corps en place ! Surtout vous, *neiti* Éléonore !

J'ignore ce que signifie le mot *neiti*, mais je secoue la tête de gauche à droite. Il n'est pas question que je mette les pieds dans un sauna !

— Merci, mais j'ai eu suffisamment d'expériences thermiques pour toute ma vie, rétorqué-je.

Je n'ai pas du tout envie de tester ces pièces humides à la mode nordique, qui doivent être malodorantes, surchauffées, suffocantes. Et j'ai encore moins envie de quitter le cocon réconfortant que forment les bras de Svein autour de moi.

— Non, non, vous venez, *neiti* ! persiste Luukas. Et votre homme vient aussi, naturellement ! Ça lui fera le plus grand bien, après la route !

Je secoue la tête et m'écarte brusquement de Svein. Mes velléités de rester lovée contre lui ne doivent pas le mettre mal à l'aise.

— Ce n'est pas mon..., balbutié-je. Nous ne sommes pas...

— Je serais ravi de profiter d'un bon sauna, m'interrompt Svein. Et je suis convaincu que Léo aussi.

*

Quelques instants plus tard, j'ai cédé à l'appel de mes hôtes. Ou plutôt à celui de Svein. Comment lui dire non, alors qu'il vient de faire des centaines et des centaines de kilomètres pour me rejoindre ?

Moi qui supporte généralement peu la chaleur, je me fais une montagne de cette expérience typiquement nordique. Je crains de ne pas aimer du tout, du tout !

Luukas s'est installé sur un banc en hauteur et s'occupe de rajouter de l'eau sur les pierres chaudes, régulièrement. La chaleur augmente petit à petit, mais contrairement à mes appréhensions, je me rends vite compte que c'est supportable. Voire agréable.

— Le sauna ne doit pas être boudé quand on voyage en Finlande, explique Luukas. C'est une tradition ancestrale dans notre pays ! Il y a longtemps, nos aïeux n'avaient que ça pour leur hygiène corporelle. Mais c'est plus que ça. C'est une véritable institution. Le sauna occupe une place primordiale ici, à tel point qu'il est même arrivé que des

membres du gouvernement y prennent des décisions aux enjeux importants.

À cette idée, il se met à rire et tout le monde l'imité.

Sauf Svein.

Assis face à moi, dans la moiteur chaude qui nous enveloppe et dans cette semi-obscurité qui délimite différemment nos traits, il me regarde intensément. Pendant plus d'une heure, il ne me quitte pas du regard, ses iris évoquant tour à tour les eaux pures et tranquilles d'un fjord, ou la chaleur d'un brasier.

33

Une étoile ardente

En premier, je ne vois qu'un faible scintillement, une lueur minuscule dans l'immensité du ciel. Puis suivent d'autres. Qui se précisent. Qui se tiennent compagnie. Les étoiles m'apparaissent les unes après les autres maintenant que ma vision se précise. Cette nuit semble s'éterniser et j'aimerais effectivement qu'elle dure toujours. Surtout depuis que Svein est à mes côtés.

— Je n'arriverai jamais à comprendre comment tu as fait pour être ici si vite, dis-je alors que nous contemplons le ciel étoilé. Franchement, ça me dépasse !

Le plus naturellement du monde, je suis arrivée à le tutoyer à mon tour. C'est comme si l'éloignement des derniers jours nous avait brusquement rapprochés.

— Tu ne dis rien ? m'étonné-je. Explique-moi comment...

— Il est hors de question que tu ne passes pas les fêtes à Drøbak, m'interrompt-il, assez vivement.

— Que ? Quoi ?

Impassible, il répète les mêmes mots une seconde fois.

— Je dois travailler, répliqué-je. Tu sais très bien que je suis un lutin du père Noël et...

Sans crier gare, il se tourne vers moi et pose un doigt sur mes lèvres.

— Non, Léo. Maintenant, ça suffit avec cette histoire de lutin pour parc d'attraction ! Le vrai père Noël est à Drøbak. Et c'est là-bas que tu dois être.

Il se tait un moment et me dévisage. Puis, d'un geste à la fois lent et doux, il repousse une mèche de mes cheveux. Je la place derrière mon oreille, quelque part sous un bonnet recouvert d'une capuche.

— Tu ne m'as même pas répondu, soufflé-je, un peu agacée qu'il fasse comme s'il ne m'avait pas entendue. Et d'abord, qu'est-ce que j'irais faire, à Drøbak ? Tu peux me le dire ?

À la faveur d'une vieille lanterne, je remarque que les mâchoires de Svein se contractent. Dans l'abîme de ses prunelles, j'aperçois une

leur aussi vive qu'une étoile ardente.

— C'est là que tu dois être, parce que j'y vis, articule-t-il sans me lâcher du regard. Et parce que je veux pouvoir te trouver là où je vis.

Une bouffée incandescente m'envahit et j'appréhende autant que je me languis de ce qui peut découler de cette affirmation. Acculée à une balustrade en rondins de bois, je persiste à avoir ma réponse :

— Quand bien même, tu ne m'as toujours pas dit comment tu as fait pour être là si vite.

Il sourit. À aucun moment je n'ai oublié à quel point son sourire est magnifique.

— C'est justement parce que je voulais que tu passes Noël à Drøbak, que j'ai pu arriver si vite. En réalité, lorsque ton amie m'a prévenue de l'accident du lac, j'avais déjà seize heures de route derrière moi. Je voulais arriver à Rovaniemi et te faire la surprise. Je voulais te ramener avec moi.

Dans ce dernier petit mot, sa voix vacille. Ce n'est qu'une légère, très légère modulation, qui est cependant suffisante pour que je la perçoive. J'en ai des picotements le long de la nuque.

— Noël n'est que dans quatre jours. Tu penses réellement refaire le trajet inverse d'ici là ?

Il se passe une main dans ses cheveux et hausse les épaules, avec cette nonchalance arrogante que je trouvais si agaçante, et qui me paraît maintenant irrésistible.

— C'est possible. Moi je le ferai. Hmmm, hmmm... Reste à savoir si tu m'accompagneras.

L'idée est si tentante que j'en aurais presque l'eau à la bouche. Rentrer à Drøbak pour y passer les fêtes ? Avec lui ? Soudain, mon entêtement à garder mon job fond comme la neige au printemps. Bien sûr que je veux le suivre ! Honnêtement, je n'espère rien d'autre.

— Mais peut-être préfères-tu vraiment rester ici ? s'enquiert-il, amer.

Il déglutit. Puis il étouffe un rire nerveux et j'ai l'impression qu'une ombre passe dans ses yeux.

— Je suis un imbécile ! s'exclame-t-il tout à coup. Je te mets face à ma décision, à mes désirs...

— C'est vrai, le coupé-je dans son élan. Tu ne m'as pas demandé mon avis avant de débarquer pour m'emmener avec toi. Tu ne m'as même pas demandé si je me plaisais ou non, ici, à Rovaniemi.

Il se passe une main sur le visage.

— *Ja.* J'ai sûrement fait ce chemin pour rien, mais dis-moi au moins quelles sont les vraies motivations de ton obstination à rester ici. Et ne me parle pas de ce job ridicule, il y a forcément autre chose. (Il marque une pause avant de poursuivre, soudain inarrêtable.) J'aurais dû le deviner. Ce n'était pas ce job qui te poussait à braver les

tempêtes. Tu as un petit ami, ici, c'est ça ? C'est ce Luukas, sans doute ? Forcément, les deux autres ont l'air d'être déjà pris.

Tout son visage se crispe. Il est temps de le stopper dans ses élucubrations.

— Tu veux bien arrêter de t'enflammer pour rien ? chuchoté-je précipitamment. Luukas est autant mon petit ami que Helka est ta fiancée.

— Quoi ?!

— Luukas est un musher que j'ai rencontré il y a quelques heures.

— Si ce n'est pas lui, dis-moi qui t'empêche de revenir à Drøbak ? insiste-t-il.

Je lui prends les mains pour qu'il arrête de gesticuler.

— En fait, je pense que rien ni personne ne m'en empêche.

Parce que je suis convaincue que ma place est là-bas. Parce que je veux être avec toi, ajouté-je mentalement.

Un silence s'installe, pendant lequel j'observe l'expression de Svein. Il a l'air d'hésiter entre se réjouir de ma réponse ou s'en inquiéter. Je fixe ses lèvres, blêmies par une couche de baume qui doit les maintenir douces malgré le froid. Puis je choisis de mettre fin à son tourment.

Je m'approche de lui et pose mes mains sur son torse. Malgré les nombreuses couches de vêtements que le froid lapon nous oblige à porter, je sens l'exaltation de son cœur qui bat à tout rompre.

— Je rentre avec toi, finis-je par lâcher dans un murmure ému.

Aussitôt, je me love dans ses bras. D'abord, Svein ne bouge pas, comme figé par ma réponse. Puis il se penche en avant, son front touche le mien et une douce torpeur m'envahit.

Presque inconsciemment, je tends mes lèvres vers les siennes. Sa bouche n'est plus qu'à un souffle de la mienne quand Svein s'esquive subitement, m'attrape la main et m'attire à sa suite.

— Viens ! Tu as assez bravé le froid pour aujourd'hui, et je ne tiens pas à ce que tu te changes en fille de glace.

Il a raison. Pourtant, si je rêve de me pelotonner dans un plaid au coin du feu, je rechigne à rompre cette intimité pour rejoindre les autres. Si nous rentrons maintenant, nous risquons de briser le charme de l'instant, alors que je voudrais le voir s'étirer à l'infini.

— Viens, répète-t-il en m'attirant encore.

Je lui emboîte le pas à contrecœur et nous faisons le tour du chalet. Puis Svein pousse la porte et une chaleur délicieuse nous accueille. Nous nous débarrassons de nos blousons, bonnets, écharpes, gants. J'entends Luukas et son frère qui rient de bon cœur, quelque part dans la grande pièce près de la cheminée. Je fais un pas dans leur direction, quand Svein s'immobilise juste devant moi. Sans même me laisser le temps de reprendre ma respiration, il saisit mon visage entre

ses mains et presse ses lèvres sur les miennes.

D'abord stupéfaite, je dois avoir un mouvement de recul et il se détache de moi. Mais la saveur de son baiser en appelle un autre et je me plaque tout contre lui. L'instant suivant, mes doigts se cramponnent à son col et je l'embrasse à mon tour. Pendant un moment que je serais incapable de définir, des flocons frémissent dans tout mon corps et les ondes chatoyantes d'une aurore boréale pétillent dans ma tête. Quant à mon cœur, il bat la chamade, à l'unisson de celui de l'homme dont je suis tombée amoureuse.

Lorsque le baiser prend fin, Svein affiche un sourire aussi troublé que conquérant.

— Je crois que je voulais le faire depuis que je t'ai rencontrée, m'avoue-t-il.

— Tu l'avais plus ou moins fait, le jour de cette bataille de neige mémorable.

Il sourcille.

— Oh ? Ce baiser-là ? (Il sourit à ce souvenir.) Oui, tu étais tellement désirable avec tes joues rougies, ta petite mine inquiète et tes lèvres brillantes, je n'ai pas pu m'en empêcher.

Il me vole un autre baiser, rapide et mordant, puis m'entraîne auprès des autres avant que je n'aie le temps de placer une parole de plus.

C'est avec les pommettes empourprées et les lèvres gonflées que je retourne m'asseoir près de Clarisse, qui ne cesse de lorgner sur Niko. Je ne sais pas si les Finlandais ont un mot pour décrire les sentiments que l'on éprouve lorsqu'on est amoureux, mais ce soir semble être un soir à être complètement *forelsket*.

34

Un premier Noël nordique

Le dîner de Noël commence très tôt en Norvège, en tout cas c'est ainsi chez les Thorsen. Vers seize heures trente, nous nous installons pour déguster le *ribbe*, un plat typique à base de poitrine de porc, servi avec du chou, des pommes de terre et des carottes. L'ensemble a un petit goût anisé qui ne me déplaît pas du tout. Aussi je savoure ce repas, ainsi que les *bolle*, des petits pains pétris par Freyja.

L'arbre de Noël est allumé et un esprit merveilleux flotte dans la maison.

C'est comme lorsque j'étais enfant : je retrouve le même enchantement, qui mêle appréhension et excitation, avec au cœur la conviction profonde que la magie existe.

Freyja et Svein m'enjoignent à chanter des cantiques dont j'ignore chaque parole, ce qui se révèle assez comique. Puis nous discutons de tout et de rien, tandis que les dernières heures de la veille de Noël

s'étiolent. Dehors, la nuit a englouti les terres depuis plusieurs heures et le père Noël, ou *Julenissen*, a décidé de faire tomber la neige sur le fjord. Par la grande baie vitrée du salon, j'observe les eaux qui reflètent les lumières de Noël. Elles sont calmes, tout juste chamboulées par les blocs de glace et bercées par une légère brise. Venus de partout, les flocons tourbillonnent dans le halo des lampadaires et dans celui des innombrables guirlandes.

Helka et Paul sont rentrés passer le réveillon dans leurs familles respectives, ce qui n'est pas pour me déplaire, et comme le grand repas de famille des Thorsen a eu lieu quelques jours après mon départ pour Rovaniemi, à un moment qui arrangeait tout le monde, nous nous retrouvons à trois dans la grande maison de bois blanc. Enfin, je devrais plutôt dire quatre !

— Oui, Oslo, tu es un bon chien ! dis-je en grattouillant le ventre du shiba.

Le petit chien en ronronne presque, tellement il aime les câlins.

— Tu sais, j'ai eu affaire à des huskies ! Eh bien, ils avaient beau être magnifiques, aucun n'était aussi attachant que toi !

Comme s'il me comprenait, l'adorable toutou gémit de contentement.

— Tu ne voulais pas souhaiter un bon Noël à tes proches ? me demande soudain Svein, l'air un peu inquiet.

Sans doute craint-il que l'éloignement de mes parents et de ma meilleure amie ne vienne ternir mon Noël. Ils me manquent, bien entendu. Mais je ne voudrais pas passer Noël ailleurs qu'ici.

— C'est déjà fait, lui réponds-je.

En effet, un peu plus tôt dans la journée, j'ai appelé Camille pour lui souhaiter un bon réveillon dans les Alpes et j'ai eu un texto de ma mère qui souhaite m'appeler le lendemain matin. Elle y dit rapidement qu'elle a envie de me voir, qu'elle a hâte que nous parlions de mon séjour dans « le grand nord », comme elle dit, et qu'ils se sentent seuls pour ce Noël, mon père et elle. Cette année, l'oncle Yann n'a finalement pas répondu à leur invitation à passer le réveillon chez eux, car il a fait une nouvelle conquête au bord de la Méditerranée. Si seulement il pouvait passer les quinze prochains Noël avec sa nouvelle dulcinée, ça me ferait des vacances et je pourrais peut-être inviter Svein chez mes parents pour le prochain réveillon ?

Tu t'emballes, ma fille ! fait une petite voix dans ma tête.

Ou peut-être pas, songé-je en regardant tendrement Svein, qui s'est penché pour caresser Oslo.

— Je crois vraiment que tu lui plais, me glisse-t-il à l'oreille lorsqu'il se relève. Oslo n'est pas comme ça avec les autres personnes, pas même avec les membres de ma famille. Tu as dû remarquer comme il a ignoré Helka pendant son séjour.

— Il a bon goût, c'est tout !

Svein se penche vers moi et m'embrasse.

— Et il n'est pas le seul !

Je lui rends son baiser. La pendule du salon se met à sonner et Freyja émerge du couloir avec un petit paquet dans les mains. Comme une enfant, elle pouffe et le dépose près du sapin.

— Il est temps d'ouvrir les cadeaux ! lance Svein, enjoué. Et c'est à toi l'honneur, Léo ! C'est toujours la personne la plus jeune qui distribue les paquets.

Je ne me fais pas prier.

Ce Noël sent si bon les Noël's d'antan ! Je ne pourrais pas en rêver un meilleur.

— Alors, ceci est pour vous, dis-je en me postant devant Freyja.

Je saisis un autre paquet que je tends à Svein et un pour Oslo – au vu de la forme et du couinement que le cadeau émet, je parie fortement qu'il s'agit d'un jouet en plastique en forme d'os. Je lui déballe et il attrape son jouet avec vivacité, avant de s'installer précieusement devant le canapé pour le mâchouiller.

Alors que je m'apprête à reprendre place sur un fauteuil, j'aperçois un dernier cadeau, emballé dans du papier kraft et enrubanné de blanc et de rouge. Je m'en saisis et le retourne fébrilement entre mes doigts. Quand je découvre mon nom calligraphié dessus, je relève la tête, stupéfaite.

— C'est pour moi ?

— Tu vois une autre Léo dans cette pièce ? se moque gentiment Svein.

Faussement vexée, je fais la moue, tout en déchirant le papier. Dans ma main, un cœur en bois se dévoile. Rond et lisse au toucher, il figure le drapeau norvégien et est monté sur une chaînette reliée à un anneau, comme un porte-clefs.

— C'est très joli, dis-je en le caressant du pouce.

Svein délaisse son cadeau un instant – un magnifique pull tricoté par sa mère – et prend mes mains entre les siennes. J'ai presque la sensation que le cœur de bois palpite sous la pulpe de mes doigts.

— Je l'ai sculpté et peint pour que tu gardes un souvenir de nous, murmure Svein. Où que tu ailles.

— Oh...

Profondément touchée, je perds momentanément mes mots.

Le bleu des yeux de Svein est plus intense que jamais.

— Attends, dis-je en me relevant.

Je me dirige vers le hall et soulève un pan de mon manteau pour accéder à mon sac à main. Les doigts tremblants, j'en ressors le pendentif en forme de marteau qui avait trouvé asile au creux de ma main, ainsi que la jolie suspension aux quatre cristaux de verre. Je

retourne près de Svein et sa mère pour aller accrocher la décoration dans leur sapin.

— Ce n'est pas grand-chose, dis-je, émue. Mais j'espère en ajouter beaucoup d'autres.

Freyja acquiesce silencieusement et Svein me regarde avec une telle intensité que j'en ai des fourmillements dans tout le corps. Sous leurs yeux, j'attache ensuite le pendentif en argent avec le cœur de bois.

— Ces deux-là, je les garderai toujours avec moi, commenté-je. Ainsi, quand je devrai voyager, j'aurai toujours un petit quelque chose qui me rattache à ce coin de la Terre où je me sens vraiment à ma place.

Svein observe mon pendentif.

— C'est Mjöllnir, le marteau de Thor, remarque-t-il. Où l'as-tu eu ?

Brièvement, je lui raconte ma rencontre improbable avec un vieil homme, dans un café.

— Et j'ai ce bijou depuis ce jour-là. Je ne sais même pas qui était ce type.

Svein hoche la tête, visiblement satisfait par cette histoire.

— Ce devait être *Julenissen* !

— Tu sais, tous les vieux messieurs à barbe blanche ne sont pas des pères Noël, contesté-je.

— Mais tous n'offrent pas des pendentifs en argent ! chantonne-t-il en se rapprochant pour m'enlacer.

— O.K. Tu marques un point.

— J'en ai un aussi, me confie-t-il au creux de l'oreille. Un Mjöllnir. Je me le suis fait tatouer entre les omoplates lorsque j'étais adolescent.

Je lève un sourcil.

— Ah oui ? fais-je sur un ton mutin, en promenant mes doigts sur son épaule. Il faudra que je vérifie si tu dis vrai...

Il se rengorge et m'adresse un sourire éclatant.

— Tu devras bien admettre que je dis la vérité quand tu le verras. Je ne suis pas de la lignée de Loki le menteur, je suis un fils de Thor !

Je m'esclaffe.

— Dois-je être impressionnée ?

— Absolument ! Te voilà devenue la petite amie du descendant d'un dieu !

Il cache ses lèvres derrière sa main, comme pour ne pas se faire entendre de sa mère alors qu'il parle à voix haute.

— Mais pour être honnête, dans tous les récits de mythologie nordique que j'ai lus, en particulier l'*Edda* de Snorri Sturluson, j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour Loki.

— Encore à soutenir cette canaille ?! le gronde gentiment Freyja. Je t'ai entendu, tu sais !

Svein ouvre les bras et prend un air faussement désolé. Je me mets à rire. Puis je repense à cette fameuse figurine que j'avais sur mon bureau, à Limoges. C'était celle de Loki.

— Je n'y connais pas grand-chose en mythes nordiques, avoué-je à mi-voix, un peu troublée par les hasards de la vie. En fait, à part les personnages des comics et des films Marvel...

Svein m'enlace et presse son front contre le mien.

— Je suis volontaire pour remédier à tes lacunes ! Je peux même t'apprendre le Futhark !

— Le quoi ?

— C'est un alphabet runique viking.

— Si tu le dis...

Quand je relève la tête, je remarque que Freyja nous couve du regard.

— Je crois que tout le monde a eu son cadeau de Noël, dit-elle.

Je repense à mon vœu quand j'avais trouvé l'amande. S'il était encore très brouillon dans mon esprit, à ce moment-là, aujourd'hui il s'est réalisé. Car j'ai trouvé ce qui manquait à ma vie depuis toujours. Un port d'attache. Un endroit où je pourrais me sentir chez moi. Où je serais toujours impatiemment attendue.

À cet instant, Oslo passe en trombe entre Svein et moi, avec son nouveau jouet en travers de la gueule. Le postérieur levé, les pattes avant aplaties au sol et la truffe en l'air, il nous invite à jouer.

— Que diriez-vous d'une petite promenade de Noël au bord du fjord ? propose Svein. Oslo a envie de se dégourdir les pattes, on dirait !

Freyja approuve mais décline l'invitation.

— Vous pouvez y aller, les jeunes, mais je vais me coucher !

Je rechigne à la laisser seule, mais Freyja insiste. Et Oslo aussi.

Une dizaine de minutes plus tard, nous marchons au bord de l'eau et la neige est toujours au rendez-vous. Je repense à ce merveilleux soir où l'aurore éclairait le visage de Svein, et à tous les milliers de flocons que j'ai déjà vu tomber sur le fjord. Je pense aussi aux millions d'autres que je veux regarder danser aux côtés de l'homme que j'aime.

De temps à autre, Svein joue à lancer l'os d'Oslo et ce dernier court comme un fou, des éclaboussures de neige dans son sillage. Comme je m'avance vers les eaux calmes et froides de l'*Oslofjord*, Svein me rattrape par le poignet.

— Doucement, jolie Léo, je ne veux pas que tu fasses un nouveau plongeon en eaux froides. Un, ça suffit !

Il m'attire tout contre lui et me regarde longuement.

— Tu as des projets pour demain ? me demande-t-il à brûle-

pourpoint.

— À part celui de rester blottie contre toi ? Aucun !

— Parfait, petite mésange. Ce programme me convient bien. Et que penses-tu de passer le nouvel an ici, et peut-être tous tes prochains Noël ?

Je m'écarte un peu de lui, juste assez pour sonder son expression.

— Impossible, réponds-je du bout des lèvres.

Ses yeux s'étrécissent et ses mâchoires se crispent, comme toujours lorsqu'il est inquiet. Avant qu'il ne dise quoi que ce soit, j'ôte les flocons accrochés à ses sourcils et je prends son visage entre mes mains pour l'embrasser.

Front contre front, je lui avoue ensuite :

— Je me suis promis de passer le prochain Noël en France, et de vous y emmener, Freyja et toi. Sans oublier Oslo !

L'intéressé aboie en entendant son nom et je ris doucement.

— Si toutefois vous me supportez encore d'ici là !

Le visage de Svein s'illumine et ses bras m'emprisonnent. Je renverse la tête en arrière pour voir tomber les flocons, comme il m'avait appris à le faire, plusieurs jours auparavant.

— Je t'adore, Léo, l'entends-je répondre.

Je baisse les yeux et son regard capte aussitôt le mien. Il pince les lèvres dans un sourire à la fois retenu et espiègle.

— Même si tu deviens encore plus entêtée et maladroite que tu ne l'es déjà, je te promets de te supporter pour toujours. Parce que tu es franche, belle, pleine de vie, attachante, charmante... (Il marque une pause.) Et terriblement séduisante, même encapuchonnée comme tu l'es ! Je t'aime et je veux passer mes prochains Noël avec toi. Peu importe si c'est ici, à Rovaniemi, ou même en France.

Je l'embrasse encore.

— Alors tant mieux, parce que tu n'es pas près de te débarrasser de moi !

Il me prend la main et l'enferme entre ses doigts.

— Tu sais, ils embauchent des lutins toute l'année ici, dit-il. Tu pourrais faire des merveilles dans la maison du père Noël ! À moins que tu ne préfères avoir un élevage de chiens de traîneaux ?

Je lui donne une petite tape sur le bras.

— C'est ça, oui ! Moque-toi de moi !

— Hé !

Il m'embrasse sans crier gare, puis je me retourne pour contempler le paysage, mon dos contre son torse. Il m'enlace et me serre tendrement entre ses bras. Nous restons ainsi de longues minutes à contempler le fjord sous la neige, Oslo creusant un peu partout pour attirer notre attention.

J'ignore ce que ma vie professionnelle va devenir, même si je suis

désireuse de reprendre des études d'art. Ou de me mettre à l'écriture. Oui, pourquoi pas ?

Ce que je sais, en tout cas, c'est que ma vie amoureuse a pris un nouveau tournant, ici à Drøbak.

Plus que tout, j'ai envie de prendre le chemin que le destin, *Julenissen*, Thor ou Loki ont tracé pour Svein et moi.



Vous avez aimé votre lecture ?

N'hésitez pas à laisser un
commentaire sur Amazon et
les réseaux sociaux.

à découvrir dans
la collection
MAJESTY
des

éditions gloriana

Collection Majesty

Déjà disponibles

Autre jour Autre Endroit - Melissa Scanu
Un Marquis pour l'An 2000 - Sophie Capitelle

Ainsi se reconnaissent les Survivants - Ophélie Pemmarty

Gravée dans la Pierre - Cyril Carau

Le jour où j'ai décidé de réaliser mon rêve -

Marine Noirfalise

Et il a neigé sur le Fjord - Laetitia Arnould

Rencontre sous les flocons - Coralie Winka

à paraître



ISBN : 978-2-37897-085-7

Dépôt légal : à parution

Cet ouvrage est le 60ème des éditions Gloriana
et a été achevé d'imprimer en Décembre 2019
par Lightning Source en POD.